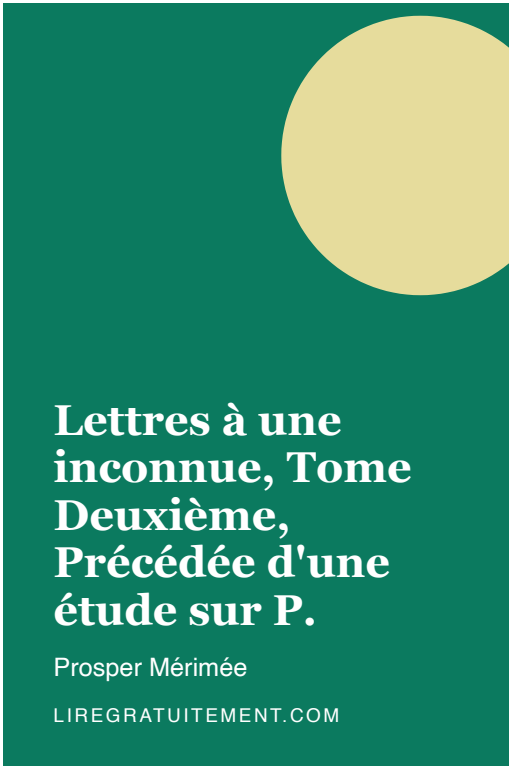


Lettres à une inconnue, Tome Deuxième Précédée d'une étude

sur P. Mérimée par H. Taine

Mérimée

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

CLXXV

Paris, 8 septembre 1857.

Pendant que vous vous livrez Ã l'enthousiasme, je tousse et je suis trÃ¨s-malade d'un rhume affreux. J'espÃ¨re que cela vous touchera. Je ne comprends pas que vous restiez trois jours Ã Lucerne, Ã moins que vous n'employiez votre temps Ã courir sur le lac. Mais il est inutile de vous donner des conseils qui arriveront trop tard. Le seul que je vous envoie et dont vous profiterez, j'espÃ¨re, c'est de ne pas oublier vos amis de France dans le beau pays que vous visitez. Il n'y a absolument personne Ã Paris, mais cette solitude ne me dÃ©plaÃ®t pas. Je passe mes soirÃ©es sans trop m'ennuyer, Ã ne rien faire. Si je n'Ã©tais rÃ©ellement trÃ¨s-souffrant, je me plairais beaucoup Ã ce calme et je voudrais qu'il durÃ¢t toute l'annÃ©e. Vos Ã©tonnements en voyage doivent Ãªtre trÃ¨s-amusants, et je regrette bien de n'en Ãªtre pas tÃ©moin. Si vous aviez arrangÃ© vos affaires avec un peu de tactique, nous aurions pu nous rencontrer en route et faire une excursion ou deux, voir des chamois ou tout au moins des Ã©cureuils noirs. Si je n'Ã©tais pas si malade qu'il m'est impossible de mettre deux idÃ©es l'une devant l'autre, je profiterais de votre absence pour travailler. J'ai une promesse Ã remplir avec la _Revue des Deux Mondes_, et une _Vie de BrantÃ´me_ Ã faire, oÃ¹ j'ai une grande quantitÃ© de choses tÃ©mÃ©raires Ã dire. Je m'amuse Ã en retourner les phrases dans ma tÃªte; mais le courage me manque lorsqu'il s'agit de quitter mon fauteuil pour aller les Ã©crire. Je suis fÃ¢chÃ© que vous n'ayez pas

emportÃ© un volume de Beyle sur l'Italie, qui vous aurait amusÃ©e en route et appris quelque chose sur la sociÃ©tÃ©. Il aimait particuliÃ¨rement Milan, parce qu'il y avait Ã©tÃ© amoureux. Je n'y suis jamais allÃ©, mais je n'ai jamais pu aimer les Milanais que j'ai rencontrÃ©s, qui m'ont toujours fait l'effet de FranÃ§ais de province. Si vous trouviez Ã Venise un vieux livre latin quel qu'il soit de l'imprimerie des Aide, grand de marge, qui ne coÃ»te pas trop cher, achetez-le-moi. Vous le reconnaÃ®trez aux caractÃ¨res italiques et Ã la marque, qui est une licorne avec un dauphin qui s'y tortille. Je pense que vous ne m'Ã©crirez guÃ¨re ayant si nombreuse compagnie avec vous. Cependant, vous devriez de temps en temps me charmer de vos nouvelles et me faire prendre patience: vous savez que je ne possÃ¨de pas votre vertu. Adieu; amusez-vous bien, voyez le plus de belles choses que vous pourrez, mais ne vous mettez pas en tÃªte le dÃ©sir de tout voir. Il faut se dire: Â«Je reviendrai.Â» Il vous en restera toujours assez dans la mÃ©moire pour vous occuper. Je voudrais bien aller en gondole avec vous. Adieu encore; surtout soignez-vous et ne vous fatiguez pas.

CLXXVI

Aix, 6 janvier 1858.

Vous croyez qu'on trouve des troncs d'arbre comme cela en bracelets, et que les orfÃ¨vres comprennent vos comparaisons! J'ai fait acquisition de quelque chose qui ressemble Ã un tas de champignons, mais le prix m'a un peu dÃ©concertÃ©. Avez-vous marchandÃ© Ã GÃªnes? J'en doute; autrement, vous au-

riez achetÃ©. Mais m'importe. Vous ne saviez peut-Ãªtre pas non plus que les ouvrages en filigrane payent un droit de onze francs par hectogramme, ce qui fait qu'en France ils coÃ»tent deux fois plus cher qu'Ã GÃªnes. Au reste, j'ai pris le parti de ne rien payer Ã la douane et de vous laisser le plaisir d'envoyer vous-mÃªme l'argent, qui sera insÃ©rÃ© au _Moniteur_ comme restitution Ã l'Ã tat. Il gÃ¨le, il neige, il fait un froid atroce. Je ne sais s'il y aura moyen de passer en Bourgogne; quoi qu'il en soit, je partirai pour Paris demain soir. J'espÃ¨re que vous me ferez en personne vos fÃ©licitations pour la nouvelle annÃ©e.

Adieu; je suis brisÃ© du voyage et bien attristÃ© du temps qu'il fait. J'ai vu Ã Nice toute sorte de beau monde, entre autres la duchesse de Sagan, qui est toujours jeune et a l'air aussi fÃ©roce.

CLXXVII

Paris, lundi soir, 29 janvier 1858.

Il y a un siÃ¨cle que je ne vous ai vue. Il est vrai qu'il s'est passÃ© tant de choses! Je meurs d'envie de savoir votre impression sur tout cela. Je suis un peu moins enrhumÃ© et grippÃ©, et j'attribue Ã notre derniÃ¨re promenade l'honneur de ma guÃ©rison. C'est quelque chose comme la lance d'Achille.

Avez-vous lu _le Docteur Antonio_? C'est un roman anglais qui a eu assez de succÃ¨s parmi le beau monde anglais et que j'ai lu Ã Cannes. C'est l'Å uvre de M. Orsini. Cela lui vaudra sans

doute une nouvelle Ã©dition Ã Londres, et vous voudrez le lire. Au fond, cela n'est pas fort.

Ã crivez-moi vite, je vous en prie, car j'ai bien besoin de vous voir pour oublier toutes les horreurs de ce monde.

CLXXVIII

Londres, _British Museum_, mardi soir, 28 avril 1858.

Le temps passe si vite dans ce pays et les distances sont si grandes, qu'on n'a pas le temps de faire la moitiÃ© de ce qu'on veut. Je viens de promener le duc de Malakoff dans le musÃ©e, et il ne me reste que quelques minutes pour vous Ã©crire. Vous saurez d'abord que j'ai Ã©tÃ© trÃ¨s-souffrant pendant deux jours, effet que produit toujours sur moi la fumÃ©e de charbon de terre. Mais, aprÃ¨s, je me suis trouvÃ© meilleur que neuf. Je mange beaucoup, marche beaucoup; seulement, je ne dors pas mon saoul. Je vais beaucoup dans le monde, ce qui ne m'amuse que mÃ©diocrement. La crinoline n'est pas portÃ©e ici au point oÃ¹ elle est parvenue chez nous, mais les yeux se gÃ¢tent si vite, que j'en suis choquÃ©, et il me semble que toutes les femmes sont en chemise. Vous ne pouvez vous faire une idÃ©e de la beautÃ© du _British Museum_ un dimanche, quand il n'y a absolument personne que M. Panizzi et moi. Cela prend un caractÃ¨re de recueillement merveilleux; seulement, on a peur que toutes les statues ne descendent de leurs piÃ©destaux et ne se mettent Ã danser une grande polka. Je ne trouve pas ici la moindre animositÃ© contre nous; tout le monde dit que Bernard[1] a Ã©tÃ© jugÃ© par des Ã©piciers, et qu'il n'est pas extraordinaire qu'un Ã©picier ne perde pas l'occasion de faire

endÃªver un prince. On a criÃ© beaucoup de hourras au marÃ©chal[2] quand il est venu ici.

Adieu, chÃ¨re amie.

[1] ImpliquÃ© dans l'affaire d'Orsini. Le gouvernement franÃ§ais avait demandÃ© son extradition, qui ne fut pas accordÃ©e par l'Angleterre.

[2] Le marÃ©chal PÃ©lissier, duc de Malakoff.

CLXXIX

Londres, _British Museum_, 3 mai 1858.

Je crois que je serai Ã Paris mercredi matin.

Je suis tombÃ© mercredi dans un assez drÃ´le de guÃªpier. On m'a invitÃ© Ã un dÃ®ner du _Literary fund_, prÃ©sidÃ© par lord Palmerston, et j'ai reÃ§u, au moment d'y aller, l'avis de me prÃ©parer Ã dÃ©biter un speech, attendu qu'on associait mon nom Ã un toast Ã la littÃ©rature de l'Europe continentale. Je me suis exÃ©cutÃ© avec le contentement que vous pouvez imaginer, et j'ai dit des bÃªtises en mauvais anglais, pendant un gros quart d'heure, Ã une assemblÃ©e de trois cents lettrÃ©s ou soi-disant tels, plus cent femmes admises Ã l'honneur de nous voir manger des poulets durs et de la langue coriace. Je n'ai jamais Ã©tÃ© si saoul de sottise, comme disait M. de Pourceaugnac.

Hier, j'ai reÃ§u la visite d'une dame et de son mari qui m'apportaient des lettres autographes de l'empereur NapolÃ©on Ã

JosÃ©phine. On voudrait les vendre. Elles sont fort curieuses, car il n'y est question que d'amour. Tout cela est trÃ¨s-authentique, avec du papier Ã tÃªte et les timbres de la poste. Ce que je comprends difficilement, c'est que JosÃ©phine ne les ait pas brÃ»lÃ©es aussitÃ´t aprÃ¨s les avoir lues. . . . . .

CLXXX

Paris, 19 mai 1858.

On nous fait mener une ennuyeuse vie au Luxembourg. J'en suis excÃ©dÃ©. Je suis Ã©galement consternÃ© du temps qu'il fait. On me dit que cela est trÃ¨s-profitable pour les pois. Je vous fÃ©licite donc, mais je trouve qu'il ne devrait pleuvoir que sur les propriÃ©taires. Je vous ai fort accusÃ©e de m'avoir pris un livre (c'est ma seule propriÃ©tÃ©) que j'ai cherchÃ© comme une aiguille, et que j'ai enfin dÃ©couvert ce matin dans un coin, oÃ¹ je l'avais fourrÃ© moi-mÃªme pour le mettre en sÃ»retÃ©. Mais cela m'a fait faire plus de mauvais sang que le livre ne valait. Je suis toujours malade depuis mon retour, c'est-Ã -dire que je n'ai ni faim ni sommeil. Avant que vous partiez pour si longtemps, il me faut absolument un second portrait. Quant Ã cela, il ne s'agit que d'une demi-heure de patience, s'il est besoin de patience quand on sait qu'on fait du plaisir aux gens. Je suis du voyage de Fontainebleau et ne reviendrai que le 29.--Je voudrais que nous pussions causer longuement avant ce dÃ©part. Il me semble qu'il y a un siÃ¨cle que cela ne nous est arrivÃ©.

CLXXXI

Palais de Fontainebleau, 20 mai 1858.

. . . . . .

Je suis trÃ¨s-contrariÃ© et Ã moitiÃ© empoisonnÃ© pour avoir pris trop de laudanum. En outre, j'ai fait des vers pour Sa MajestÃ© NÃ©erlandaise, jouÃ© des charades et _made a fool of myself._ C'est pourquoi je suis absolument abruti. Que vous dirai-je de la vie que nous menons ici? Nous prÃ®mes un cerf hier, nous dÃ®nÃ¢mes sur l'herbe; l'autre jour, nous fÃ»mes trempÃ©s de pluie, et je m'enrhumai. Tous les jours, nous mangeons trop; je suis Ã moitiÃ© mort. Le destin ne m'avait pas fait pour Ãªtre courtisan. Je voudrais me promener Ã pied dans cette belle forÃªt avec vous et causer de choses de fÃ©erie. J'ai tellement mal Ã la tÃªte, que je n'y vois goutte. Je vais dormir un peu, en attendant l'heure fatale oÃ¹ il faudra se mettre sous les armes, c'est-Ã -dire entrer dans un pantalon collant. . . . . .

. . . . . .

CLXXXII

Paris, 14 juin 1858, au soir.

Je viens de trouver votre lettre en revenant de la campagne, de chez mon cousin, oÃ¹ je suis allÃ© lui faire mes adieux. Je suis plus triste de vous savoir si loin que je ne l'Ã©tais en vous quittant. La vue des arbres et des champs m'a fait penser Ã nos promenades. En outre, j'Ã©tais convaincu et j'avais le pressenti-

ment que vous ne partiriez pas sitÃ´t et que je vous reverrais encore une fois. Le timbre de votre lettre m'a extrÃªmement contrariÃ©. Je le suis un peu encore de votre ridicule pruderie et de tout ce que vous me dites de ce livre. Ce livre a le malheur d'Ãªtre mal Ã©crit, c'est-Ã -dire d'une maniÃ¨re emphatique que Sainte-Beuve loue comme poÃ©tique, tant les goÃ»ts sont divers. Il y a des observations justes et ce n'est pas trivial. Lorsqu'on a du goÃ»t comme vous on ne s'Ã©crie pas que c'est affreux, que c'est immoral; on trouve que ce qu'il y a de bon dans le volume est trÃ¨s-bon. Ne jugez jamais les choses avec vos prÃ©ventions. Tous les jours, vous devenez plus prude et plus conforme au siÃ¨cle. Je vous passe la crinoline, mais je ne vous passe pas la pruderie. Il faut savoir chercher le bien oÃ¹ il est. Un autre chagrin que j'ai, c'est de n'avoir pas votre second portrait. C'est votre faute, et je vous l'ai souvent demandÃ©. Vous prÃ©tendez qu'il n'est pas ressemblant, et moi, je prÃ©tends qu'il a cette expression de physionomie que je n'ai vue qu'Ã vous et que je revois souvent _in the mind's eye._ Je n'ai pas de jour fixÃ© pour mon dÃ©part, pourtant je tÃ¢cherai d'Ãªtre vers le 20 Ã Lucerne, ce pourquoi je partirai le 19. C'est vous dire que j'aurai besoin d'avoir de vos nouvelles avant le 19. Ici, il fait une chaleur horrible qui m'empÃªche absolument de dormir et de manger.

Adieu. Avant de partir, je vous dirai oÃ¹ il faudra que vous m'Ã©criviez. Je ne suis pas d'humeur Ã vous dire des tendresses. Je suis assez mÃ©content de vous, mais il faudra toujours finir par vous pardonner. TÃ¢chez de vous bien porter et de ne pas vous enrhumer le soir au frais. Adieu encore, chÃ¨re amie; c'est un mot qui m'attriste toujours.

CLXXXIII

Interlaken, 3 juillet 1858.

Je sors des neiges Ã©ternelles et je trouve votre lettre en arrivant ici. Vous ne me donnez pas votre adresse Ã G..., et cependant il me semble que c'est lÃ que je dois vous Ã©crire. J'espÃ¨re que vous aurez l'esprit d'aller Ã la poste ou que la poste aura celui de vous l'apporter. Notre voyage a Ã©tÃ© jusqu'ici assez favorisÃ© par le temps. Nous n'avons eu de la pluie qu'au Grimsel, ce qui nous a obligÃ©s de passer deux nuits dans ce magnifique entonnoir. Le passage a eu ses difficultÃ©s. Il y avait beaucoup de neige, et de la nouvelle. Je suis tombÃ© dans un trou avec mon cheval; mais nous nous en sommes retirÃ©s sans autre inconvÃ©nient que d'avoir trop frais pendant une heure ou deux. Une dame yankee, que nous avons rencontrÃ©e a fait au mÃªme endroit une culbute trÃ¨s-pittoresque. Je suis brÃ»lÃ© et je pÃ¨le depuis le front jusqu'au cou. J'ai visitÃ© le glacier du RhÃ´ne, ce que je ne vous engage pas Ã faire; mais c'est jusqu'Ã prÃ©sent ce que j'ai vu de plus beau. J'en ai un dessin assez exact que je vous montrerai. J'espÃ¨re vous rencontrer Ã Vienne en octobre. C'est un trÃ¨s-jolie ville, avec des antiquitÃ©s romaines que j'aurai du plaisir Ã vous dÃ©montrer et Ã revoir avec vous. Donnez-moi vos commissions pour Venise. Je ne sais pas trop par quel chemin j'irai Ã Innspruck, si par le lac de Constance ou bien par Lindau et peut-Ãªtre Munich. Mais certainement je passerai par Innspruck, car je vais Ã Venise par Trente et non par le vulgaire Splugen. Ainsi, Ã©crivez-moi Ã Innspruck sans trop lambiner. . . . . .

CLXXXIV

Innspruck, 25 juillet 1858.

Je suis arrivÃ© hier soir ici, oÃ¹ j'ai trouvÃ© une lettre de vous de date ancienne. . . . . .

Mon itinÃ©raire a beaucoup changÃ©. AprÃ¨s avoir parcouru trÃ¨s-complÃ¨tement l'Oberland, je suis allÃ© Ã Zurich. LÃ , l'envie de voir Salzbourg m'a pris, et j'ai traversÃ© le lac de Constance pour gagner Lindau, d'oÃ¹ Munich, oÃ¹ je me suis arrÃªtÃ© quelques jours Ã voir les musÃ©es. Salzbourg m'a paru mÃ©riter sa rÃ©putation, c'est-Ã -dire la rÃ©putation qu'on lui fait en Allemagne. Pour la plupart des touristes, c'est heureusement une terre inconnue. Il y a auprÃ¨s une montagne nommÃ©e le Gagsberg, placÃ©e Ã peu prÃ¨s dans les mÃªmes conditions que le Righi, d'oÃ¹ l'on a Ã©galement la vue d'un panorama de lacs et de montagnes. Les lacs sont misÃ©rables, il est vrai, mais les montagnes beaucoup plus belles que celles qui entourent le Righi. Ajoutez Ã cela qu'il n'y a pas d'Anglais pour vous ennuyer de leurs figures, et qu'on est dans la solitude la plus complÃ¨te, ayant, ce qui est un grand point, la certitude qu'en trois heures de marche, on aura Ã Salzbourg un bon dÃ®ner. Hier, je suis allÃ© dans la Zitterthal. C'est une belle vallÃ©e, fermÃ©e Ã l'un de ses bouts par un grand glacier. Les montagnes Ã droite et Ã gauche sont bien dÃ©coupÃ©es, mais c'est toujours le mÃªme inconvÃ©nient qu'en Suisse: pas de premier plan, pas de moyen de dÃ©couvrir la hauteur rÃ©elle des objets qui vous entourent. C'est dans la Zitterthal, dit-on, que sont les plus belles femmes du Tyrol. J'en ai vu beaucoup de fort jolies, en effet, mais trop bien nourries. Les jambes, qu'elles montrent jus-

qu'Ã la jarretiÃ¨re (ce n'est pas aussi haut que vous pourriez le croire), sont d'une grosseur Ã©bouriffante. Pendant que je dÃ®nais Ã FÃ¼gen, notre hÃ´te est entrÃ© avec sa fille, faite comme un tonneau de Bourgogne, son fils, une guitare, et deux garÃ§ons d'Ã©curie. Tout ce monde a _aidoulÃ©_ d'une faÃ§on merveilleuse. Le tonneau, qui n'a que vingt-deux ans, a un contralto de cinquante mille francs. Le concert, d'ailleurs, a Ã©tÃ© gratis. Chanter, pour ces gens-lÃ , est un plaisir qu'ils ne mettent pas sur leur carte. Demain, je pars pour VÃ©rone par un grand dÃ©tour, afin de voir le Stelvio. Il s'agit de passer en calÃ¨che Ã sept mille ou huit mille pieds au-dessus de la mer. Si je ne tombe pas dans quelque trou, je serai Ã Venise vers le 5 ou le 6 aoÃ»t, peut-Ãªtre avant. Je ferai votre commission, qui me paraÃ®t compliquÃ©e. Je vous choisirai la plus jolie rÃ©sille possible. Je vous remercie des renseignements sur les Aide. J'aurais prÃ©fÃ©rÃ© cependant que vous m'en donnassiez sur vos tournÃ©es. Adieu.

CLXXXV

Venise, 18 aoÃ»t 1858.

Vous couriez les monts, et vous faisiez des comparaisons inconvenantes du mont Blanc avec un pain de sucre, lorsque je m'exterminais Ã vous chercher des coquilles. Je n'ai jamais rien vu de plus laid que ce que je vous apporte. Il est probable que cela sera pris par les douanes que j'aurai Ã traverser, ou que cela sera cassÃ© en route. Je m'en rÃ©jouis, car on n'a jamais donnÃ© une commission semblable Ã un homme de goÃ»t.

Venise m'a rempli d'un sentiment de tristesse dont je ne suis pas bien remis depuis prÃ¨s de quinze jours. L'architecture Ã effet, mais sans goÃ»t et sans imagination, des palais m'a pÃ©nÃ©trÃ© d'indignation pour tous les lieux communs qu'on en dit. Les canaux ressemblent beaucoup Ã la BiÃ¨vre, et les gondoles Ã un corbillard incommode. Les tableaux de l'AcadÃ©mie m'ont plu, j'entends ceux des maÃ®tres de second ordre. Il n'y a pas un Paul VÃ©ronÃ¨se qui vaille_les Noces de Cana_, pas un Titien qui soit Ã comparer avec _le Denier de CÃ©sar_, de Dresde, ou mÃªme _le Couronnement d'Ã©pines_, de Paris. J'ai cherchÃ© un Giorgione. Il n'y en a pas un Ã Venise. En revanche, la physionomie du peuple me plaÃ®t. Les rues fourmillent de filles charmantes, nu-pieds et nu-tÃªte, qui, si elles Ã©taient baignÃ©es et frottÃ©es, feraient des VÃ©nus AnadyomÃ¨nes. Ce qui me dÃ©plaÃ®t le plus, c'est l'odeur des rues. Ces jours-ci, on faisait frire partout des beignets et c'Ã©tait insupportable. J'ai assistÃ© Ã une fonction[1] assez amusante en l'honneur de l'archiduc. On lui a donnÃ© une sÃ©rÃ©nade depuis la Piazzetta jusqu'au pont de fer. Nous Ã©tions six cents gondoles Ã suivre le bateau colossal qui portait la musique. Toutes avaient des fanaux et beaucoup brÃ»laient des feux de Bengale rouges ou bleus, qui coloraient d'une teinte fÃ©erique les palais du grand canal. Le passage du Rialto est surtout trÃ¨s-amusant. Il faut passer en masse. Personne ne veut reculer ni cÃ©der; il en rÃ©sulte que, pendant une heure un quart, tout l'espace entre le palais Loredan et le Rialto est un pont immobile. DÃ¨s qu'il y a une fente large comme la main entre deux poupes, une proue s'y met comme un coin. Ã€ chaque instant, on entend craquer les bordages et, de temps en temps, les rames cassent. Le curieux, c'est que, parmi toute cette presse, qui, en France, occa-

sionnerait une bataille gÃ©nÃ©rale, il n'y a pas une injure Ã©changÃ©e, pas mÃªme un mot de mauvaise humeur. Ce peuple est pÃ©tri de lait et de maÃ¯s. J'ai vu aujourd'hui, en pleine place Saint-Marc, un moine tomber aux genoux d'un caporal autrichien qui l'arrÃªtait. Il n'y avait rien de si dÃ©plorable, et en face du lion de Saint-Marc! J'attends ici Panizzi. Je vais un peu dans le monde. Je cours les bibliothÃ¨ques, je passe mon temps assez doucement. J'ai vu hier les ArmÃ©niens, trÃ¨s-beaux gaillards, que la vue d'un sÃ©nateur a changÃ©s en ArmÃ©niens de Constantinople: ils m'ont donnÃ© un poÃ¨me Ã©pique d'un de leurs PÃ¨res. Adieu; je serai Ã GÃªnes probablement le 1er septembre, et certainement Ã Paris en octobre, Ã Vienne aussitÃ´t que j'aurai de vos nouvelles. Je me porte assez bien depuis quatre ou cinq jours. J'ai Ã©tÃ© trÃ¨s-souffrant pendant plus de quinze. Adieu encore.

[1] _Funzione_, espÃ¨ce de reprÃ©sentation.

CLXXXVI

GÃªnes, 10 septembre 1858.

J'ai trouvÃ© en arrivant ici votre lettre du 1er, dont je vous remercie. Vous ne me parlez pas d'une que je vous ai Ã©crite de Brescia vers le 1er de ce mois. Je vous y disais que j'avais quittÃ© Venise avec regret et que j'avais sans cesse pensÃ© Ã vous.--Le lac de CÃ´me m'a plu. Je me suis arrÃªtÃ© Ã Bellaggio. J'ai retrouvÃ©, dans une assez jolie villa des bords du lac, madame Pasta, que je n'avais pas vue depuis qu'elle faisait les beaux jours de l'OpÃ©ra italien. Elle a augmentÃ© singuliÃ¨rement en lar-

geur. Elle cultive ses choux, et dit quelle est aussi heureuse que lorsqu'on lui jetait des couronnes et des sonnets. Nous avons parlÃ© musique, thÃ©Ã¢tre, et elle m'a dit, ce qui m'a frappÃ© comme une idÃ©e juste, que, depuis Rossini, on n'avait pas fait un opÃ©ra qui eÃ»t de l'unitÃ© et dont tous les morceaux tinssent ensemble. Tout ce que font Verdi et consorts ressemble Ã un habit d'arlequin.

Il fait un temps magnifique, et ce soir il part un bateau pour Livourne. Je suis fort tentÃ© d'aller passer huit jours Ã Florence. Je reviendrai par GÃªnes et probablement par la Corniche. Cependant, si je trouve des lettres pressantes, je pourrai bien prendre la route de Turin et faire en trente heures le voyage de Paris. De toute faÃ§on, je vous y attendrai le 1er octobre. Daignez ne pas l'oublier, ou vous m'obligeriez Ã aller vous chercher au milieu de vos grÃ¨ves. Vous ne me parlez pas des Ã©pinards de Grenoble et des cinquante-trois maniÃ¨res de les manger, usitÃ©es en DauphinÃ©. Y a-t-il encore quelqu'un qui ait connu Bayle? J'ai reÃ§u autrefois une lettre assez spirituelle, contenant des anecdotes sur son compte, d'un homme dont j'ai oubliÃ© le nom, mais qui est greffier de la cour impÃ©riale, je crois. Autrefois, il y avait encore de l'esprit en province, comme au temps du prÃ©sident de Brosses; maintenant, on n'y trouve pas une idÃ©e. Les chemins de fer accÃ©lÃ¨rent encore l'abrutissement. Je suis sÃ»r que, dans vingt ans, personne ne saura plus lire. . . . . .

CLXXXVII

Cannes, 8 octobre 1858.

Vos coquilles sont arrivÃ©es ici sans encombre. Je serai Ã Paris mercredi ou jeudi prochain. Quand vous voudrez vos commissions, vous viendrez les chercher. Je suis revenu de Florence par terre et me suis fort bien trouvÃ© de cette rÃ©solution. La route Ã partir de la Spezzia est magnifique, autant sinon plus que la route de GÃªnes Ã Nice. J'emporte un souvenir trÃ¨s-doux de Florence. C'est une belle ville. Venise n'est que jolie. Quant aux ouvrages d'art, il n'y a pas de comparaison possible. Il y a Ã Florence deux musÃ©es sans Ã©gaux. Quand vous irez Ã Pise, je vous recommande l'hÃ´tel de la _Grande-Bretagne._ C'est la perfection du confort. J'ai fait la folie insigne, sur la foi d'un journal de Nice, d'aller voir une caverne Ã stalactites dÃ©couverte par un lapin. Cela se trouve dans les environs d'un lieu nommÃ© la Colle, en France, mais Ã deux pas de la frontiÃ¨re. On m'a fait ramper sur la terre pendant une heure pour voir des cristallisations plus ou moins ridicules, des carottes ou des navets pendants de la voÃ»te.--J'ai trouvÃ© ici un dÃ©sert complet, tous les hÃ´tels sont vides, pas un Anglais dans les rues. Cependant, ce serait le moment d'y aller passer quelques jours. Le temps est superbe, justement assez chaud pour qu'on trouve l'ombre avec plaisir, mais le soleil n'est plus du tout dangereux. Dans deux mois, tout cela sera plein et il y aura un vent du nord des plus dÃ©sagrÃ©ables. Les voyageurs sont des moutons trÃ¨s-bÃªtes. Vous ai-je parlÃ© des cailles au riz qu'on mange Ã Milan?... C'est ce que j'ai trouvÃ© de plus remarquable dans cette ville. Cela vaut le voyage. Je revois ce pays-ci avec plaisir aprÃ¨s en avoir vu tant d'autres qui passent pour magnifiques. Les montagnes de l'EstÃ©rel m'ont paru plus petites que les Alpes, mais leurs profils sont toujours les plus gracieux qu'on puisse voir. C'est assez parler de voyage.

Quelles sont vos intentions pour cet automne? PrÃ©tendez-vous vous renfermer dans vos montagnes du DauphinÃ©? Avec vous, on ne sait jamais Ã quoi s'en tenir.--_You look one way and row another._--Adieu. . . . . .

CLXXXVIII

Paris, 21 octobre 1858.

Me voici de retour dans cette ville de Paris, oÃ¹ je suis assez furieux de ne pas vous rencontrer. Il commence Ã faire froid et triste, et il n'y a encore personne. J'ai quittÃ© Cannes avec un temps admirable qui est allÃ© toujours grisonnant devant moi Ã mesure que je m'avanÃ§ais vers le Nord. Plaignez-moi: j'ai achetÃ© un lustre Ã Venise qui m'est arrivÃ© avant-hier avec trois piÃ¨ces cassÃ©es. Le juif qui me l'a vendu s'est engagÃ© Ã me remplacer la casse; mais quel moyen de le contraindre? Je n'ai pas encore pu m'habituer Ã dormir dans mon lit. Je suis Ã©tranger ici et je ne sais que faire de mon temps. Tout serait fort diffÃ©rent si vous Ã©tiez Ã Paris.

J'ai rapportÃ© de Cannes cette bÃªte Ã©trange, le prigadion, dont je vous ai fait le portrait. Elle est vivante, mais je crains que vous ne la trouviez plus de ce monde. Cela vit de mouches, et les mouches commencent Ã manquer. J'en ai encore une douzaine que j'engraisse. Mes amis m'ont trouvÃ© maigri. Il me semble que je suis un peu mieux de santÃ© qu'avant mon dÃ©part. . . . . .

CLXXXIX

Paris, dimanche soir, 15 novembre 1858.

. . . . . .

Je vais demain matin Ã CompiÃ¨gne jusqu'au 19. Ã crivez-moi _au chÃ¢teau_ jusqu'au 18. Je suis assez souffrant, et la vie que je vais mener pendant la semaine prochaine ne me remettra guÃ¨re. Il y a de certains corridors qu'il faut traverser dÃ©colletÃ© et qui assurent un bon rhume Ã ceux qui les frÃ©quentent. Je ne sais ce qu'il arrive Ã ceux qui y apportent un rhume tout pris. Excusez cet Ã©pouvantable hiatus. J'ai vu venir ce matin Sandeau dans tous les Ã©tats d'un homme qui vient d'essayer pour la premiÃ¨re fois des culottes courtes. Il m'a fait cent questions d'une naÃ¯vetÃ© telle, que cela m'a alarmÃ©. Il y aura, en outre, quelques grands hommes d'outre-Manche qui ajouteront, sans doute, beaucoup Ã la gaietÃ© folle qui va nous animer.

Adieu.

CXC

ChÃ¢teau de CompiÃ¨gne, dimanche 21 novembre 1858.

Votre lettre me dÃ©sespÃ¨re. . . . . .

. . . . . .

Nous restons encore un jour de plus Ã CompiÃ¨gne. Au lieu de jeudi, c'est vendredi que nous revenons, Ã cause d'une comÃ©die d'Octave Feuillet qu'on reprÃ©sente jeudi soir. J'espÃ¨re bien que ce sera le dernier retard. Je suis, d'ailleurs, tout malade. On ne peut dormir dans ce lieu-ci. On passe le temps Ã geler ou Ã rÃ´tir, et cela m'a donnÃ© une irritation de poitrine qui me fatigue beaucoup. D'ailleurs, impossible d'imaginer chÃ¢telain plus aimable et chÃ¢telaine plus gracieuse. La plupart des invitÃ©s sont partis hier et nous sommes restÃ©s en petit comitÃ©, c'est-Ã -dire que nous n'Ã©tions que trente ou quarante Ã table. On a fait une trÃ¨s-longue promenade dans les bois qui m'a rappelÃ© nos courses d'autrefois. Sans le froid, la forÃªt serait tout aussi belle qu'au commencement de l'automne. Les arbres ont encore leurs feuilles, mais jaunes et oranges du plus beau ton du monde. Nous rencontrions Ã chaque pas des daims qui traversaient notre route. Aujourd'hui arrive une cargaison nouvelle d'hÃ´tes illustres. Tous les ministres d'abord, puis des Russes et d'autres Ã©trangers. Redoublement de chaleur, bien entendu, dans les salons.

Adieu.

Quand je pense que j'aurais pu vous voir Ã Paris aujourd'hui! Je suis tentÃ© de m'enfuir et de tout planter lÃ . . . . . .

CXCI

ChÃ¢teau de CompiÃ¨gne, mercredi 24 novembre 1858.

Le diable s'en mÃªle dÃ©cidÃ©ment. Je suis ici jusqu'au 2 ou 3 dÃ©cembre. J'ai des envies de me pendre quand je vous vois tant de rÃ©signation. C'est une vertu que je ne possÃ¨de guÃ¨re et j'enrage. J'avais, malgrÃ© tout, l'idÃ©e fixe d'aller passer quelques heures Ã Paris. Rien n'est plus facile que de manquer un dÃ©jeuner et une promenade. C'est le dÃ®ner qui est grave, et les vieux courtisans, lorsque je leur ai parlÃ© d'aller dÃ®ner en ville chez lady ***, ont fait une mine telle, qu'il n'y faut plus penser. Nous menons ici une vie terrible pour les nerfs et le cerveau. On quitte des salons chauffÃ©s Ã 40 degrÃ©s pour aller dans les bois en char Ã bancs dÃ©couvert. Il gÃ¨le ici Ã 7 degrÃ©s. Nous rentrons pour nous habiller et nous retrouvons une tempÃ©rature tropicale. Je ne comprends pas comment les femmes y rÃ©sistent. Je ne dors ni ne mange et je passe mes nuits Ã penser Ã Saint-Cloud ou Ã Versailles. . . . . .

. . . . . .

CXCII

Marseille, 29 dÃ©cembre 1858.

J'ai passÃ© mon dernier jour Ã Paris, au milieu d'une foule de gens qui ne m'ont pas laissÃ© le temps de faire mes paquets et de vous Ã©crire. J'ai remis chez vous, en allant au chemin de fer, vos deux volumes non enveloppÃ©s, histoire de la grande prÃ©cipitation oÃ¹ j'Ã©tais. J'espÃ¨re que votre concierge se sera bornÃ© Ã regarder les images et qu'il vous les aura donnÃ©s avec le temps. J'ai eu un froid terrible en route. Ã€ Di-

jon, j'ai rencontrÃ© la neige, que je n'ai quittÃ©e qu'Ã Lyon. Ici, il fait un peu de mistral, mais un soleil splendide. On m'Ã©crit de Cannes que le temps est magnifique, bien que froid pour le pays, c'est-Ã -dire un temps de mai. J'ai indignement souffert dans le chemin de fer de Paris Ã Marseille, et, toute la nuit, j'ai cru que j'allais Ã©touffer. Ce matin, je me sens beaucoup mieux. C'est un grand plaisir de revoirie soleil et de sentir sa vraie chaleur. Vous ne m'avez rien trouvÃ© pour la Sainte-Eulalie, et je crois avoir oubliÃ© de vous rappeler cette importante affaire. Plus de mouchoirs, plus de boÃ®tes, tout a Ã©tÃ© donnÃ© en ce genre depuis vingt ans. En cas d'extrÃ©mitÃ©, on pourrait encore revenir aux broches; mais, s'il Ã©tait possible de trouver quelque chose de plus nouveau, cela vaudrait mieux. Je continue Ã compter sur vous pour les livres Ã mesdemoiselles de LagrenÃ©. Pensez Ã toute la responsabilitÃ© que vous avez acceptÃ©e. Je vous ai toujours reconnue digne de ma confiance. Vos choix de livres pour les jeunes filles ont toujours Ã©tÃ© trouvÃ©s exquis. Quand je repasserai par Marseille, je ferai vos commissions, si vous en avez, en fait de burnous ou d'Ã©toffes de Tunis. J'ai ici un juif trÃ¨s-voleur, mais trÃ¨s-bien pourvu, que j'honore de ma protection. Je viens de voir un arrivant de Cannes qui me dit que les chemins sont atroces. J'ai la chair de poule de partir ce soir et d'Ãªtre au moins vingt-quatre heures en route. Si vous allez Ã Florence l'annÃ©e prochaine, prÃ©venez-moi. C'est mon rÃªve que de m'y retrouver avec vous. Je vous en ferai les honneurs.

Adieu; donnez-moi bientÃ´t de vos nouvelles et, contez-moi tout ce qu'on dit Ã Paris.

CXCIII

Cannes, 7 janvier 1859.

Je suis ici installÃ© tellement quellement. Le temps est froid mais magnifique. Depuis dix heures jusqu'Ã quatre, le soleil est trÃ¨s-chaud; mais Ã peine touche-t-il Ã la pointe des montagnes de l'EstÃ©rel, qu'il s'Ã©lÃ¨ve un petit vent des Alpes qui vous coupe en deux. Cependant, je me trouve beaucoup mieux qu'Ã Paris. Je n'ai pas eu de spasmes, et le rhume que j'avais emportÃ© s'est guÃ©ri au grand air; seulement, je ne mange pas du tout et je dors trÃ¨s-mÃ©diocrement. J'ai fait l'autre jour un litre de mauvais sang en ma qualitÃ© de tempÃ©rament nerveux. J'ai dÃ» mettre mon domestique Ã la porte et le faire partir sur-le-champ. Ces sortes d'individus-lÃ s'imaginent Ãªtre nÃ©cessaires et abusent de votre patience. J'ai trouvÃ© ici un gamin de Nice qui brosse mes habits et qui est comme un chat chaussÃ© de coquilles de noix sur la glace. Je voudrais bien dÃ©couvrir un trÃ©sor comme j'en ai vu quelquefois, surtout en Angleterre: quelqu'un qui me comprÃ®t sans que j'eusse besoin de parler.

Il y a ici grande quantitÃ© d'Anglais. J'ai dÃ®nÃ© avant-hier chez lord Brougham avec je ne sais combien de miss, fraÃ®chement arrivÃ©es d'Ã cosse, Ã qui la vue du soleil paraissait causer une grande surprise. Si j'avais le talent de dÃ©crire les costumes, je vous amuserais avec ceux de ces dames. Vous n'avez jamais rien vu de pareil depuis l'invention de la crinoline.

Je lis ici les _MÃ©moires de Catherine II_, que je vous prÃªterai Ã mon retour. C'est trÃ¨s-singulier comme peinture de

mÅ urs. Cela et les _MÃ©moires de la margrave de Baireuth_ donnent une Ã©trange idÃ©e des gens du XVIIIe siÃ¨cle et surtout des cours de ce temps-lÃ . Catherine II, lorsqu'elle Ã©tait mariÃ©e au grand-duc qui fut depuis Pierre III, avait une quantitÃ© de diamants et de belles robes de brocart, et, pour se loger, une chambre servant de passage Ã celle de ses femmes, qui, au nombre de dix-sept, couchaient dans une seule autre chambre Ã cÃ´tÃ© de la reine. Il n'y a pas aujourd'hui une femme d'Ã©picier qui ne vive plus confortablement que ne faisaient les impÃ©ratrices d'il y a cent ans. Malheureusement, les _MÃ©moires de Catherine_ s'arrÃªtent au plus beau moment, avant la mort d'Ã lisabeth. Cependant, elle en dit assez pour donner les plus fortes raisons de croire que Paul Ier Ã©tait le fils d'un prince Soltikof. Ce qu'il y a de curieux, c'est que le manuscrit oÃ¹ elle conte toutes ces belles choses Ã©tait adressÃ© par elle Ã son fils, le mÃªme Paul Ier. J'ai appris que vous aviez fidÃ¨lement exÃ©cutÃ© ma commission de livres. J'en ai mÃªme reÃ§u des compliments d'Olga, qui paraÃ®t enchantÃ©e de son lot. Il y a un livre oÃ¹ il est question de _Gems of poetry_ (?) qui a produit grand effet. Je vous transmets ces Ã©loges. Je voudrais bien que votre fertile imagination ne s'arrÃªtÃ¢t pas sur ce succÃ¨s et qu'elle me trouvÃ¢t quelque chose pour ma cousine Sainte-Eulalie.

Adieu, chÃ¨re amie; je voudrais vous envoyer un peu de mon soleil. Soignez-vous bien et pensez Ã moi. Le prigadion se porte Ã merveille. Il s'est remis Ã manger, aprÃ¨s son jeÃ»ne de six semaines. Il a dÃ©vorÃ© trois mouches le jour de son arrivÃ©e Ã Cannes. Ã€ prÃ©sent, il est devenu si difficile, qu'il ne leur mange plus que la tÃªte. Adieu encore. . . . . .

CXCIV

Cannes, 22 janvier 1859, au soir.

Merveilleux clair de lune, pas un nuage, la mer unie comme une glace, point de vent. Il a fait chaud comme en juin, de dix heures Ã cinq. Plus je vais, plus je suis convaincu que c'est la lumiÃ¨re qui me fait du bien, plus que la chaleur et le mouvement. Nous avons eu un jour de pluie et le lendemain un ciel sombre et menaÃ§ant. J'ai eu des spasmes horribles. AussitÃ´t que le soleil est revenu, j'Ã©tais Richard Again.--Comment vous portez-vous, chÃ¨re amie? Les dÃ®ners des Rois et ceux du Carnaval vous engraissent-ils beaucoup? Pour moi, je ne mange pas du tout. J'ai cependant un de mes amis qui est venu de Paris tout exprÃ¨s pour me voir et qui trouve mes vivres trÃ¨s-bons. Nous n'avons que des poissons fort extraordinaires de mine, du mouton et des bÃ©casses. Croyez que Cannes se civilise beaucoup; trop mÃªme. On travaille activement Ã dÃ©truire une de mes plus jolies promenades, les rochers prÃ¨s de la Napoule, pour y faire passer le chemin de fer. Quand il sera Ã©tabli, nous pourrons en profiter comme de celui de Bellevue; mais Cannes deviendra la proie des Marseillais et tout son pittoresque sera perdu. Connaissez-vous une bÃªte qu'on nomme bernard-l'ermite? C'est un trÃ¨s-petit homard, gros comme une sauterelle, qui a une queue sans Ã©cailles. Il prend la coquille qui convient Ã sa queue, l'y fourre et se promÃ¨ne ainsi au bord de la mer. Hier, j'en ai trouvÃ© un dont j'ai cassÃ© la coquille trÃ¨s-proprement sans Ã©craser l'animal, puis je l'ai mis dans un plat d'eau de mer. Il y faisait la plus piteuse mine. Un moment aprÃ¨s, j'ai mis une coquille vide dans le plat. La petite bÃªte s'en est approchÃ©e, a tournÃ© autour, puis a levÃ© une patte en l'air, Ã©videmment

pour mesurer la hauteur de la coquille. AprÃ¨s avoir mÃ©ditÃ© une demi-minute, il a mis une de ses pinces dans la coquille pour s'assurer qu'elle Ã©tait bien vide. Alors, il l'a saisie avec ses deux pattes de devant et a fait en l'air une culbute de faÃ§on que la coquille reÃ§Ã»t sa queue... Elle y est entrÃ©e. AussitÃ´t il s'est promenÃ© dans le plat, de l'air assurÃ© d'un homme qui sort d'un magasin de confection avec un habit neuf. J'ai rarement vu des animaux faire un raisonnement aussi Ã©vident que celui-ci.--Vous comprenez bien que je me livre tout entier Ã l'Ã©tude de la nature. Outre l'observation des bÃªtes (j'aurai aussi l'histoire d'une chÃ¨vre Ã vous raconter), je fais des paysages tous plus beaux les uns que les autres. Malheureusement, il y a ici un collÃ¨gue qui m'a escamotÃ© mes deux meilleurs ouvrages. Mon ami, qui est peintre plus vÃ©ritable que moi, est dans une perpÃ©tuelle admiration de ce pays-ci. Nous passons nos journÃ©es Ã faire des croquis. Nous rentrons Ã la nuit, Ã©reintÃ©s, et je n'ai pas le courage d'Ã©crire. Cependant, j'ai fait un article sur le _Dictionnaire du mobilier_ de Viollet-le-Duc, que je vais envoyer avec cette lettre. Je voudrais que vous le lussiez. Il est trÃ¨s-court, mais il y a, je crois, une idÃ©e ou deux. Vous ai-je dit que mon ami Augier veut faire un grand mÃ©lodrame avec _le Faux DÃ©mÃ©trius_ et que je dois y travailler aussi? Enfin, j'ai promis Ã la _Revue des Deux Mondes_ un article sur le _Philippe II_ de Prescott. Adieu.

CXCV

Cannes, 5 fÃ©vrier 1859.

. . . . . .

Il a fait ici mauvais temps pendant deux jours, ce qui m'a rendu horriblement malade. Je me suis fait une thÃ©orie mÃ©dicale Ã mon usage, qui en vaut une autre: c'est qu'il me faut de la lumiÃ¨re. DÃ¨s que le temps est brouillÃ©, je souffre; lorsqu'il pleut, je suis tout patraque. Enfin, le soleil est revenu et je suis sur pieds. C'est pendant le mauvais temps que la nouvelle altesse impÃ©riale[1] a passÃ© la mer. Elle Ã©tait chez nous (la mer) bruyante en diable et ressemblait Ã l'OcÃ©an. Je pensais Ã ce que devait souffrir cette pauvre princesse, mariÃ©e de la veille, et embarquÃ©e pour la premiÃ¨re fois, ayant la perspective d'un discours de maire en Ã©charpe Ã son dÃ©barquement. Ne trouvez-vous pas qu'il vaut mieux Ãªtre bourgeois Ã Paris? Je voudrais l'Ãªtre Ã Cannes. Ma maison est en avant de l'hÃ´tel de la Poste. Mes fenÃªtres donnent sur la mer et je vois les Ã®les de mon lit. Cela est dÃ©licieux. J'ai une trentaine de croquis plus ou moins mauvais, mais qui m'ont amusÃ© Ã faire. Vous en aurez plusieurs Ã votre choix, si vous choisissez bien, sinon au mien. Les amandiers sont en fleurs dans tous les environs; mais l'hiver a Ã©tÃ© si rigoureux et l'Ã©tÃ© si sec, que les jasmins sont presque tous brÃ»lÃ©s. Si vous voulez de la cassie, vous n'avez qu'Ã parler. J'ai corrigÃ© hier l'Ã©preuve de la tartine dont je vous ai parlÃ©. Quant Ã _DÃ©mÃ©trius_, je n'y pense pas du tout, et il fallait votre lettre pour me rappeler que j'y avais pensÃ©. Un collÃ¨gue est trÃ¨s-utile en ce qu'il sait d'abord les ficelles du mÃ©tier, et, en outre, qu'il peut parler avec les acteurs et autres gens de mauvaise compagnie que ma sublimitÃ© ne peut pas voir. J'ai reÃ§u ce matin une lettre d'un M. Bayle, de Grasse, qui est mon admirateur, qui a vingt-deux ans, et qui me demande la permission de me lire plusieurs ouvrages de sa com-

position. Comprenez-vous une tuile pareille quand on se croit Ã l'abri de toute littÃ©rature? J'ai eu un autre malheur. Mon prigadion est mort subitement pendant le mauvais temps qu'il a fait. Je songe Ã lui Ã©lever un monument sur le rocher oÃ¹ je l'ai trouvÃ©. Je poursuis mes expÃ©riences sur les bernard-l'ermite. Je vous assure que l'Ã©tude de l'instinct chez les bÃªtes est trÃ¨s-amusante. J'ai encore un chien qui est Ã mon domestique provisoire et qui s'est attachÃ© Ã moi. Il entend tout ce qu'on dit, mÃªme en franÃ§ais, et il a pris son maÃ®tre en mÃ©pris depuis qu'il le voit me servir. Je voudrais que vous lussiez _CÃ©sar_ d'AmpÃ¨re, qui vient de paraÃ®tre. Il se pourrait que je fusse obligÃ© d'en parler, et, comme on le dit en alexandrins, cela m'effraye. J'aimerais Ã prendre votre opinion toute faite, je n'ai jamais pu mordre aux vers. Je commence Ã compter les jours. Le mois ne se passera pas, j'espÃ¨re, sans que je vous revoie. Je soupÃ§onne que vous ne regrettez pas Ã Paris l'air des montagnes ni les gigots de chamois. Quant Ã moi, je vis de l'air du temps. Je ne dors pas non plus, mais j'ai les jambes bonnes, je grimpe sans trop Ã©touffer. Adieu; Ã©crivez-moi encore une fois et dites-moi des nouvelles ou des nouveautÃ©s de Paris. Je suis si rouillÃ©, que je lis les feuilletons des Mormons; il faut aller Ã Cannes pour cela.

Adieu encore.

[1] La princesse Clotilde venait d'Ã©pouser le prince NapolÃ©on.

CXCVI

Paris, 24 mars 1859.

Ã tiez-vous libre aujourd'hui? J'ai la douleur d'avoir cru Ãªtre pris toute la journÃ©e, ce qui m'a empÃªchÃ© de vous Ã©crire et de vous demander de nous voir, et, au dernier moment, de me trouver parfaitement libre, avec l'ennui que vous pouvez imaginer. . . . . .

Je suis content que cette tartine sur M. Prescott vous ait plu. Je n'en suis pas trop content, parce que je n'ai dit que la moitiÃ© de ce que je voulais dire, selon l'aphorisme de Philippe II, qu'il ne faut dire que du bien des morts. L'ouvrage est au fond assez mÃ©diocre et trÃ¨s-peu divertissant. Il me semble que, si l'auteur eÃ»t Ã©tÃ© moins Yankee, il aurait pu faire quelque chose de mieux. . . . . .

CXCVII

Paris, 23 avril 1859.

. . . . . .

Je suis tout malade des nouvelles, bien qu'elles ne m'aient pas surpris[1]. Maintenant, tout est livrÃ© au hasard. Je suppose que votre frÃ¨re est Ã faire ses paquets. Je lui souhaite tout le bonheur possible. Je suppose que la guerre sera assez chaude d'abord, mais pas longue. L'Ã©tat financier de tout le monde ne permet pas de la faire durer. Hier, en me promenant dans les bois, oÃ¹ il y a une prodigieuse quantitÃ© d'oiseaux, il me sem-

blait Ã©trange que, par ce temps-lÃ , on s'amusÃ¢t Ã se battre. J'espÃ¨re que les _MÃ©moires de Catherine_ vous sont agrÃ©ables. Cela a un parfum de couleur locale qui me plaÃ®t fort. Quelle drÃ´le de chose qu'une grande dame de ce temps, et comme il rÃ©sulte clairement de ce rÃ©cit qu'il n'y avait que l'Ã©tranglement qui pÃ»t remÃ©dier Ã un animal comme Pierre III. On m'a donnÃ© Ã lire un roman de lady Georgiana Fullerton, Ã©crit en franÃ§ais, pour que je note les passages qui laissent Ã dÃ©sirer. Il n'est question que de paysans bÃ©arnais qui mangent des tartines et des Å ufs pochÃ©s, et qui vendent trente francs un panier de pÃªches. C'est comme si je voulais Ã©crire une nouvelle chinoise. Vous devriez bien prendre cela et me faire des corrections pour ma peine de vous prÃªter tant de livres que vous ne m'avez jamais rendus. Je suis allÃ© hier Ã l'Exposition, qui m'a semblÃ© d'un mÃ©diocre dÃ©sespÃ©rant. L'art tend Ã un nivellement qui est au fond la platitude. . . . . .

[1] La guerre d'Italie.

CXCVIII

Paris, jeudi 28 avril 1859.

J'ai reÃ§u votre lettre hier au soir. Je suppose que vous vous arrÃªterez Ã ***. Ce serait folie d'aller plus loin. Je ne vous dirai pas tout ce que vous savez de la part que je prends Ã vos peines. Quand on est la sÅ ur d'un militaire, il faut se faire aux Ã©motions du canon. Au reste, depuis hier soir, on est plus Ã la paix qu'on ne l'Ã©tait il y a quelques jours. Il paraÃ®t mÃªme qu'il y

a des chances de l'acceptation, par l'Autriche, de l'arbitrage offert par l'Angleterre et mÃªme par nous. Cependant, il part beaucoup de troupes, et il y a dÃ©jÃ deux divisions Ã GÃªnes, dÃ©barquÃ©es sous une pluie de fleurs. Je crois Ã la guerre toutefois. Je ne crois pas qu'elle soit longue, et j'espÃ¨re qu'aprÃ¨s un premier choc toute l'Europe se mettra entre les parties belligÃ©rantes. L'Autriche, d'ailleurs, n'a pas le moyen de soutenir longtemps la lutte, faute d'argent, et bien des gens pensent que son coup de tÃªte n'a pour but principal qu'un prÃ©texte pour faire banqueroute. Il me semble que l'opinion ici est meilleure qu'elle ne l'Ã©tait. Le peuple est trÃ¨s-belliqueux et trÃ¨s-confiant. Les soldats sont trÃ¨s-gais et remplis d'assurance. Les zouaves sont partis aprÃ¨s avoir dÃ©couchÃ© et disparu de leurs casernes pendant huit jours, disant qu'en temps de guerre il n'y avait plus de salle de police. Le jour du dÃ©part, pas un homme ne manquait. Il y a dans notre armÃ©e une gaietÃ© et un entrain qui manquent absolument aux Autrichiens. Quelque peu optimiste que je sois, j'ai bonne confiance dans notre succÃ¨s. Notre vieille rÃ©putation est si bien Ã©tablie partout, que ceux qui se battent contre nous n'y vont pas de bon cÅ ur. N'employez pas votre imagination Ã vous faire des romans tragiques. Croyez qu'il y a trÃ¨s-peu de balles qui portent et que la guerre que nous allons faire donnera Ã votre frÃ¨re de trÃ¨s-bons moments. Ne dites pas Ã votre belle-sÅ ur que les belles dames italiennes vont se jeter Ã la tÃªte de nos gens. Tenez pour certain qu'ils seront choyÃ©s, qu'ils mangeront des _macaroni stupendi_; tandis que les Autrichiens pourront trouver quelquefois du vert-de-gris dans leur soupe. Si j'avais l'Ã¢ge de votre frÃ¨re, une campagne en Italie serait pour moi la plus

agrÃ©able maniÃ¨re de voir un des spectacles toujours beaux, le rÃ©veil d'un peuple opprimÃ©.

Adieu, chÃ¨re amie; donnez-moi promptement de vos nouvelles et tenez-moi au courant de vos projets.

CXCIX

Paris, 7 mai 1859.

Je ne vous ai pas rÃ©pondu tout de suite, parce que je m'attendais Ã recevoir de vous une nouvelle adresse. Je ne puis croire que vous soyez encore Ã ***; mais j'espÃ¨re que cette lettre vous rattrapera quelque part, fÃ»t-ce Ã Turin, si vous Ãªtes allÃ©e jusque-lÃ . Maintenant que la guerre est dÃ©clarÃ©e, figurez-vous bien que tous les coups de canon ne portent pas, et qu'il y a beaucoup de place en haut et Ã cÃ´tÃ© d'un homme. Si vous avez lu _Tristram Shandy_, vous aurez vu que chaque balle a son billet, et, heureusement, la plupart ont le leur pour tomber Ã terre. Votre frÃ¨re reviendra avec de la graine d'Ã©pinards, et fera la plus belle campagne qu'on ait faite depuis la RÃ©volution et le gÃ©nÃ©ral Bonaparte. Je regrette qu'il ne soit pas lÃ en personne; ce serait une assez grande tÃ©mÃ©ritÃ©. Pourtant, en pesant le pour et le contre, les apparences sont plutÃ´t en notre faveur. Si, comme je le suppose, nous avons quelques succÃ¨s en commenÃ§ant, selon l'usage de la _furia francese_, il est Ã croire que toute l'Europe fera des efforts inouÃ¯s pour arrÃªter les hostilitÃ©s. L'Autriche, qui est dÃ©jÃ Ã bout de ressources et prÃªte Ã faire banqueroute, ne se fera peut-Ãªtre pas trop tirer l'oreille, et probablement, de notre cÃ´tÃ©, il y

aura de la modÃ©ration. Si la guerre se prolongeait, elle deviendrait une guerre de rÃ©volution, et alors ferait le tour du globe. Mais cela me paraÃ®t beaucoup plus improbable que l'autre chance.

Si vous voulez savoir des nouvelles, on est assez surpris des noms des nouveaux ministres; on leur cherche une signification et on n'en trouve pas. Les Anglais se calment beaucoup; les Allemands beaucoup moins. Je crains bien plus les premiers que les autres. On parle toujours de l'alliance russe; je n'y crois nullement; les Russes n'ont rien Ã perdre dans la querelle, et, de quelque faÃ§on que cela tourne, ils trouveront toujours leur avantage. En attendant, ils s'amusent Ã faire des intrigues panslavistes parmi les sujets autrichiens, qui regardent l'empereur Alexandre comme leur pape. Le gÃ©nÃ©ral Klapka est parti de Paris, il y a trois semaines, pour aller fonder une banque Ã Constantinople. Plusieurs autres officiers hongrois ont pris le mÃªme chemin; ce qui me semble un assez mauvais signe. Une rÃ©volution en Hongrie n'est pas impossible; mais je crois qu'il y aurait pour nous plus de mal que de bien.

Rien de nouveau de la guerre. Les Autrichiens ont l'air un peu honteux et modestes. On s'attend Ã ce que, avant la fin du mois, il y ait une affaire. Nos gens sont trÃ¨s-dispos et d'un entrain admirable. Ici, le peuple et les petits marchands sont belliqueux. La grande masse prend un vif intÃ©rÃªt Ã la crise et fait des vÅ ux pour nos succÃ¨s. Les salons, et particuliÃ¨rement les orlÃ©anistes, sont parfaitement antifranÃ§ais et, de plus, archifous. Ils s'imaginent qu'ils reviendront sur l'eau et que leurs burgraves reprendront le fil de leurs discours interrompus en 1848.

Pauvres gens qui ne voient pas qu'aprÃ¨s ceci, il n'y a plus que la rÃ©publique, l'anarchie et le partage.

Je voudrais bien Ãªtre au courant de vos projets. Il me semble que c'est Ã Paris que vous serez au centre des nouvelles, et, dans un temps comme celui-ci, cela est essentiel. Je crois que, pour cette raison, je n'irai pas en Espagne; je m'y mangerais les ongles jusqu'au coude en attendant les dÃ©pÃªches.

Si vous Ãªtes allÃ©e jusqu'Ã ***, ce qui me paraÃ®trait peu raisonnable, je ne doute pas que vous ne reveniez bientÃ´t. Au milieu de toutes vos tribulations, pensez-vous Ã une retraite de quelques jours au milieu d'une oasis?

Vous et moi, nous aurions grand besoin, ce me semble, de nous reposer quelques jours, en attendant que nous ayons Ã subir des Ã©motions guerriÃ¨res. Rien ne vous serait plus facile dans ce moment, si vous vouliez faire cette bonne action. Pourvu que vous m'en donniez avis un peu Ã l'avance, je serais prÃªt Ã vous ramener ici ou ailleurs, partout oÃ¹ vous voudriez; je trouverais moyen de disposer d'une semaine. Veuillez examiner la question avec impartialitÃ© et me faire connaÃ®tre votre dÃ©cision; je l'attends en trÃ¨s-grande impatience.

Adieu, chÃ¨re amie; ayez bon courage. Ne vous bÃ¢tissez pas des fantÃ´mes et ayez de la confiance. Je vous embrasse bien tendrement, comme je vous aime.

CC

Paris 19 mai 1859.

Il me semble qu'Ã votre place je serais Ã Paris, car c'est lÃ qu'arrivent toutes les nouvelles. Pour moi, je cours aprÃ¨s toute la journÃ©e. L'emprunt a Ã©tÃ© souscrit non pour cinq cents millions, mais pour deux milliards trois cent mille francs, outre quelques villes dont on ne sait pas le chiffre. On a enrÃ´lÃ© depuis vingt-cinq jours cinquante-quatre mille volontaires. Tenez ces chiffres pour certains. Les Autrichiens se retirent et les paris sont ouverts sur la question de savoir s'ils livreront bataille avant de lÃ¢cher Milan, ou s'ils iront tout d'une traite se concentrer dans le triangle formÃ© par Mantoue, VÃ©rone et Peschiera. Nos officiers se louent beaucoup de l'accueil qu'on leur fait. L'Allemagne hurle contre nous. C'est un mouvement comme en 1813. Les uns disent que c'est de la haine de bon aloi, d'autres qu'il y a lÃ -dessous une certaine quantitÃ© de libÃ©ralisme rouge qui prend aujourd'hui la forme teutonique. Les Russes font de grands armements, qui donnent Ã rÃ©flÃ©chir Ã tout le monde. Il y a une grande-duchesse Catherine qui vient faire une visite Ã l'impÃ©ratrice: dans cela, il y a du bon et du mal. La Russie est un alliÃ© terrible qui mangerait bien l'Allemagne, mais qui nous procurerait l'inimitiÃ© et peut-Ãªtre l'hostilitÃ© de l'Angleterre. Nous avons si longtemps vÃ©cu d'une vie de sybarites, que nous avons dÃ©sappris les Ã©motions de nos pÃ¨res. Il faudra en revenir Ã leur philosophie. On dansait Ã Paris tandis qu'on se battait en Allemagne, et cela a durÃ© plus de vingt ans! Maintenant, les guerres ne peuvent plus durer longtemps, parce que les rÃ©volutions s'en mÃªlent et parce qu'elles coÃ»tent trop d'argent. C'est pourquoi, si j'Ã©tais jeune, je me ferais soldat.--Mais laissons ce vilain sujet. Le malheur qui peut arriver ne peut Ãªtre dÃ©tournÃ©, et le plus sage est d'y penser le moins possible; c'est pourquoi je dÃ©sire tant me promener

avec vous loin de la guerre, Ã ne penser qu'aux feuilles et aux fleurs qui poussent, et Ã d'autres choses non moins agrÃ©ables. Quoi qu'il puisse arriver, n'est-ce pas le parti le plus raisonnable? Si vous avez lu Boccace, vous aurez vu qu'aprÃ¨s tous les grands malheurs, on en vient lÃ . Ne vaut-il pas mieux commencer? Les grandes vÃ©ritÃ©s et les choses les plus raisonnables ne trouvent pas tout de suite accÃ¨s dans votre tÃªte. Je me rappellerai toujours votre Ã©tonnement lorsque je vous dis qu'il y avait des bois dans les environs de Paris.--J'ai dÃ®nÃ© chez un Chinois qui m'a offert un pipe d'opium. J'avais des Ã©touffements; Ã la troisiÃ¨me bouffÃ©e, j'ai Ã©tÃ© guÃ©ri. Un Russe, qui a essayÃ© l'opium aprÃ¨s moi, a changÃ© complÃ¨tement de physionomie en moins de dix minutes: de trÃ¨s-laid, il est devenu vraiment beau. Cela lui a durÃ© un bon quart d'heure. N'est-ce pas quelque chose de singulier que ce pouvoir donnÃ© Ã quelques gouttes d'un suc de pavot?

Adieu; rÃ©pondez-moi vite.

CCI

Paris, 28 mai 1859.

Vous avez une maniÃ¨re Ã vous d'annoncer les mauvaises nouvelles qui me fait enrager. Vous avez grand soin, peut-Ãªtre pour les faire mieux passer, de dire tout ce que vous auriez fait, _si!_ C'est comme l'histoire du cheval de Roland, qui avait toutes les qualitÃ©s, mais qui Ã©tait mort. S'il n'avait pas Ã©tÃ© mort, il aurait couru plus vite que le vent. Je trouve ce genre de plaisanterie trÃ¨s-mauvais: premiÃ¨rement, parce que votre

bonne volontÃ© m'est suspecte; ensuite, parce que je suis bien assez contrariÃ© de vous savoir si loin, sans avoir Ã regretter encore toutes les heures que j'aurais pu passer avec vous. Votre retour, probablement, n'est pas trÃ¨s-Ã©loignÃ©. En attendant, tenez-moi au courant de vos actions et de vos projets, car il est impossible que vous n'en fassiez pas de toutes les couleurs.

Point de nouvelles. On nous dit qu'il ne faut pas en attendre avant une douzaine de jours. L'Allemagne est toujours en grande fermentation; mais il y a apparence qu'il en rÃ©sultera plus de bierre bue que de sang versÃ©. La Prusse rÃ©siste tant qu'elle peut Ã la pression des _Franzosenfressen._ Ils disent maintenant qu'il faut reprendre non-seulement l'Alsace, mais encore les provinces allemandes de la Russie. Cette derniÃ¨re facÃ©tie semble indiquer que le mouvement d'enthousiasme teutonique n'est ni rÃ©flÃ©chi ni sÃ©rieux. M. Yvan Tourguenieff, qui vient d'arriver Ã Paris, de Moscou en droite ligne, dit que toute la Russie fait des vÅ ux pour nous, et que l'armÃ©e serait charmÃ©e d'avoir affaire aux Autrichiens. Les popes prÃªchent que Dieu va les punir des persÃ©cutions qu'ils font aux Grecs orthodoxes de race slave, et on ouvre des souscriptions pour envoyer aux Croates des Bibles slavonnes et des _tructs_, pour les prÃ©server de l'hÃ©rÃ©sie papiste. Cela ressemble un peu Ã une propagande politique du panslavisme.

Une grande attaque contre le ministÃ¨re Derby s'organise en ce moment. Lord Palmerston et lord John seraient rÃ©conciliÃ©s (fait assez peu pro bable), ou, ce qui le paraÃ®trait davantage, seraient d'accord pour la destruction du cabinet actuel. Les radicaux s'engagent Ã les seconder. Les _whigs_ prÃ©tendent alors avoir 350 voix contre 280. De quelque

faÃ§on que la chose tourne, je ne crois pas que nous ayons beaucoup Ã gagner Ã un changement. Lord Palmerston, bien que le premier promoteur de l'agitation italienne, ne la soutiendra pas plus que lord Derby. Seulement, il ne mÃ©nagera peut-Ãªtre pas autant l'Autriche, et ne cherchera pas Ã nous crÃ©er des embarras.

Je reÃ§ois une lettre de Livourne. Nous sommes entrÃ©s sous une pluie de fleurs et de _poudre d'or_ que les dames jetaient des fenÃªtres.

Adieu; Ã©crivez-moi bientÃ´t, raisonnablement, sans diplomatie. Je tiens beaucoup Ã savoir ce que vous ferez, car cela influera sur mes propres projets.

CCII

Paris, 11 juin 1859.

. . . . . .

Je ne compte pas bouger de la grande ville. Si votre frÃ¨re est toujours Ã la tÃªte d'une batterie de siÃ¨ge, je ne crois pas qu'il quitte Grenoble avant que les Autrichiens soient rejetÃ©s dans leur fameux triangle ou rectangle, je ne sais lequel. Selon les militaires, la chose n'aura lieu qu'aprÃ¨s une autre bataille vers Lodi, car il paraÃ®t qu'il y a des lieux qui ont le privilÃ¨ge d'attirer les armÃ©es. Mais je crois que personne n'entend encore la guerre avec les chemins de fer, les lignes tÃ©lÃ©graphiques et les canons rayÃ©s. Je ne crois plus Ã rien et je meurs d'inquiÃ©tude. Les grands politiques, burgraves et autres, gens aussi bÃªtes que

les anciens militaires, annoncent que toute l'Europe se dispose Ã intervenir suppliante et menaÃ§ante, entre l'Adda et le Mincio. C'est trÃ¨s-probable, en effet; mais je ne vois pas trop comment cela peut arranger les choses. AprÃ¨s la fameuse phrase _Sin all'Adriatico_, comment laisser l'Italie Ã moitiÃ© dÃ©livrÃ©e? comment peut-on espÃ©rer qu'un empereur de vingt-quatre ans, tÃªtu et gouvernÃ© par les jÃ©suites, battu de plus, et de mauvaise humeur, confesse qu'il a fait des sottises et qu'il demande pardon! Les Italiens, de leur cÃ´tÃ©, qui, jusqu'Ã prÃ©sent, ont Ã©tÃ© sages, ne feraient-ils pas toutes les folies imaginables pendant les nÃ©gociations? Si nous avons toute l'Europe sur le dos, comment nous en tirer sans avoir recours Ã la garde Ã carreau qui est la RÃ©volution Ã rÃ©pandre partout, supposÃ© qu'on l'accepte de notre main? Il paraÃ®t que l'Autriche veut envoyer en Italie son dernier soldat. Tout cela est bien noir, fort peu rassurant, mais c'est une raison de plus pour que nous prenions des forces et du courage pour les malheurs qui peuvent arriver. . . . . .

. . . . . .

Je pense Ã ce temps si chaud et aux feuilles si vertes. J'Ã©tais en Suisse l'annÃ©e passÃ©e Ã cette Ã©poque, bien loin d'imaginer tout ce qui est arrivÃ© et tout ce qui arrivera.--Adieu; vous savez que j'attends vos lettres avec impatience. N'oubliez pas d'Ãªtre prÃ©cise et claire dans l'exposition de vos projets.

CCIII

Paris, 3 juillet.

Pourquoi Ãªtes-vous si longtemps Ã me donner de vos nouvelles? Comme il me paraÃ®t Ã©vident que vous ne quitterez pas ***, je meurs d'envie d'aller vous y voir. Nous pourrions arranger avec lady *** une excursion dans les montagnes du DauphinÃ©. Je vous soumets cette proposition. Vous ne sauriez croire tous les fantÃ´mes que je vois depuis que le beau temps est revenu: tantÃ´t ceux d'Abbeville, tantÃ´t ceux de Versailles.

. . . . . .

On me croit prophÃ¨te pour avoir annoncÃ©, il y trois jours, que la paix ne se ferait qu'entre les deux empereurs aux dÃ©pens des neutres. J'avoue que la derniÃ¨re partie de la prophÃ©tie me paraÃ®t quelque peu difficile Ã rÃ©aliser. Elle n'est pas impossible pourtant, et ce serait trÃ¨s-moral, car Solon a dit que celui qui ne prenait pas part Ã la guerre civile devait Ãªtre dÃ©clarÃ© ennemi public. Mon pauvre diable de domestique a eu une balle dans la jambe Ã la bataille de SolfÃ©rino, avec un os cassÃ©. Comme il Ã©crit neuf jours aprÃ¨s la bataille et qu'on ne lui a pas fait l'amputation, j'espÃ¨re qu'il s'en tirera. On est en pleurs dans ma maison et je ne sais comment on me donnera Ã manger. Je suis, d'ailleurs, assez souffrant. Je dors trÃ¨s-mal et j'Ã©touffe souvent. Je m'ennuie fort de vous, pour me servir de votre style.

Adieu.

CCIV

Paris, mardi soir, 20 juillet 1859.

Vous seule me faites prendre la paix en bonne part. Peut-Ãªtre Ã©tait-elle nÃ©cessaire; mais il ne fallait pas commencer si bien pour finir par Ã©tablir un gÃ¢chis pire que ce qu'il y avait auparavant. Ã€ tout prendre, que nous importe la libertÃ© d'un tas de fumistes et de musiciens? Ce soir, nous avons entendu ce que vous lirez dans _le Moniteur._[1] Cela a Ã©tÃ© bien dit, avec un grand air, un air de franchise et de bonne foi. Il y a du bon et du vrai. Les officiers qui reviennent disent que les Italiens sont des braillards et des poltrons, que les PiÃ©montais seuls se battent, mais qu'ils prÃ©tendent que nous les gÃªnions, et que, sans nous, ils eussent mieux fait.

L'impÃ©ratrice m'a demandÃ©, en espagnol, comment je trouvais le discours; d'oÃ¹ je conclus quelle en Ã©tait en peine. J'ai rÃ©pondu, pour concilier la courtisanerie et la franchise: _Muy necesario._ Au fond, il m'a plu, et il est d'un galant homme de dire; Â«Croyez-vous qu'il ne m'en a pas coÃ»tÃ©, etc., etc.Â»

Quand je vous fais une proposition, je suis toujours trÃ¨s-sÃ©rieux. Tout dÃ©pend de vous. On m'invite Ã aller en Ã cosse et en Angleterre. Si vous revenez Ã Paris, je ne bougerai pas. Je vous en aurai une obligation extraordinaire, et, si vous vous doutiez du plaisir que vous me feriez, j'aime Ã croire que vous n'hÃ©siteriez pas. Enfin, j'attends votre dernier mot.--Ce matin, j'ai eu une peur horrible. Il est venu chez moi un homme habillÃ© de noir, l'air fort convenable, pourvu de linge blanc et de la figure la plus belle et la plus noble du monde, se disant avocat. DÃ¨s qu'il a Ã©tÃ© assis, il m'a dit que Dieu l'inspirait, qu'il

en Ã©tait l'indigne instrument et qu'il lui obÃ©issait en tout. On l'avait accusÃ© d'avoir voulu tuer son portier, un poignard Ã la main; mais c'Ã©tait seulement un crucifix qu'il avait montrÃ©. Ce diable d'homme roulait des yeux terribles et me faisait subir une vraie fascination. Tout en parlant, il mettait continuellement la main dans la poche de sa redingote, et je m'attendais Ã l'en voir retirer un poignard. Par malheur, il n'avait qu'Ã en choisir un sur ma table. Je n'avais qu'une pipe turque, et je calculais le moment oÃ¹ la prudence voudrait que je la lui cassasse sur le chef. Enfin, il a sorti de cette terrible poche un chapelet. Il s'est mis Ã mes genoux. J'ai gardÃ© un sang-froid glacial, mais j'avais peur, car que faire Ã un fou? Il est parti me faisant beaucoup d'excuses et me remerciant de l'intÃ©rÃªt que je lui avais tÃ©moignÃ©. MalgrÃ© ma peur, qui tenait au brillant des yeux de l'animal, tout Ã fait terribles, je vous jure, et pÃ©nÃ©trants, j'ai fait une observation curieuse. Je lui ai demandÃ© s'il Ã©tait bien sÃ»r d'Ãªtre inspirÃ© et s'il avait fait quelque expÃ©rience pour s'en assurer. Je lui ai rappelÃ© que GÃ©dÃ©on, appelÃ© par Dieu, avait pris ses sÃ»retÃ©s et exigÃ© quelques petits miracles. Â«Savez-vous le russe? lui dis-je.--Non.--Bien; je vais Ã©crire en russe deux phrases sur des morceaux de papier. Une de ces phrases sera une impiÃ©tÃ©. Suivant ce que vous dites, un de ces morceaux de papier vous causera de l'horreur. Voulez-vous essayer?Â» Il a acceptÃ©. J'ai Ã©crit. Il s'est mis Ã genoux et a fait une priÃ¨re; puis, tout d'un coup, il m'a dit: Â«Mon Dieu ne veut pas accepter une expÃ©rience frivole. Il faudrait qu'il s'agÃ®t d'un grand intÃ©rÃªt.Â» N'admirez-vous pas la prudence de ce pauvre fou qui craignait, Ã son insu, que l'expÃ©rience ne tournÃ¢t pas bien!

Adieu; j'attends une prompte rÃ©ponse.

[1] Le discours de l'empereur, au retour d'Italie.

CCV

Paris, 21 juillet 1859.

Ma lettre d'hier s'est croisÃ©e avec la vÃ´tre. C'est-Ã -dire, ce n'Ã©tait pas une lettre que ce que vous m'avez envoyÃ©, mais une papillote trÃ¨s-inconvenante. J'imagine sans peine la vie trÃ¨s-dissipÃ©e que vous menez lÃ -bas, maintenant que vous Ãªtes rassurÃ©e sur votre frÃ¨re. Je suis trÃ¨s-souffrant, Ã cause de l'horrible chaleur et du manque absolu de sommeil et d'appÃ©tit. Je ne doute pas que, sous ces deux rapports, vous ne soyez trÃ¨s-avantageusement partagÃ©e. Il me semble parfois que je marche Ã grands pas vers le monument. Cette idÃ©e est quelquefois assez importune et je voudrais bien m'en distraire. C'est une des raisons pour lesquelles je dÃ©sirerais tant vous voir. Vous recevrez mes deux lettres Ã la fois. J'espÃ¨re que vous y ferez une rÃ©ponse catÃ©gorique et formelle.

Je lis les _Lettres de madame du Deffand_, qui vous amuseront fort. C'est la peinture d'une sociÃ©tÃ© trÃ¨s-aimable, pas trop frivole, beaucoup moins qu'on ne le croit gÃ©nÃ©ralement. Ce qui me frappe, comme trÃ¨s-diffÃ©rent de l'Ã©poque prÃ©sente, c'est d'abord l'envie de plaire, qui est gÃ©nÃ©rale, et les frais que chacun se croit obligÃ© de faire. En second lieu, c'est la sincÃ©ritÃ© et la fidÃ©litÃ© des affections. C'Ã©taient des gens beaucoup plus aimables que nous, et surtout que vous, que je n'aime plus du tout. Adieu; je suis de trop mauvaise humeur aujourd'hui pour vous en Ã©crire davantage. Mes palpita-

tions m'ont repris depuis quelques jours et je suis horriblement nerveux et faible.

CCVI

Paris, samedi 30 juillet 1859.

Je resterai Ã Paris jusqu'au 15 aoÃ»t; aprÃ¨s quoi, probablement, j'irai passer quelques jours dans les Highlands. Mais il reste bien entendu que vous aurez la prÃ©fÃ©rence sur tout, et, tel jour que vous m'indiquerez, vous pouvez m'attendre avec sÃ©curitÃ©. Vous voyez que je suis prÃ©cis; tÃ¢chez de l'Ãªtre un peu dans vos rÃ©ponses. Il paraÃ®t que vous ne pouvez plus vivre sans montagnes et sans forÃªts sÃ©culaires. Je m'imagine que le soleil vous a brunie et engraissÃ©e. Je serai, d'ailleurs, bien charmÃ© de vous voir, quelle que vous soyez, et vous pouvez Ãªtre sÃ»re d'Ãªtre traitÃ©e avec une grande tendresse. Je vois, par vos lettres, que vous passez le temps trÃ¨s-gaiement en promenades et divertissements de tout genre. Je cherche Ã deviner quel peut-Ãªtre le mÃ©rite relatif d'un habitant du Pas-de-Calais ou d'un Grenoblois. Tout considÃ©rÃ©, je pencherais pour le premier, parce qu'il fait moins de bruit et qu'il n'a jamais eu de parlement pour lui persuader qu'il avait de l'esprit et qu'il avait une importance politique. J'ai connu cependant deux Grenoblois hommes d'esprit, mais ils avaient passÃ© leur vie Ã Paris. Je n'ai aucune idÃ©e de ce que peuvent Ãªtre les femmes. Il n'y a pas assez longtemps que j'ai renoncÃ© aux peintures du cÅ ur humain pour ne pas prendre intÃ©rÃªt Ã l'Ã©tat des esprits au temps prÃ©sent . . . . . .

. . . . . .

Je suis toujours malade et quelquefois je soupÃ§onne que je suis sur le grand railway menant outre-tombe. TantÃ´t cette idÃ©e m'est trÃ¨s-pÃ©nible, tantÃ´t j'y trouve la consolation qu'on Ã©prouve en chemin de fer: c'est l'absence de responsabilitÃ© devant une force supÃ©rieure et irrÃ©sistible. . .

. . . . . .

CCVII

Paris, 12 aoÃ»t 1859.

. . . . . .

Je vous ferai une visite avant la fin de ce mois. TrÃ¨s-probablement je ferai une excursion en Angleterre avant d'aller en Espagne. Je ne sais mÃªme pas trop si j'irai en Espagne. On dit que le cholÃ©ra y est en ce moment, ce qui chassera sans doute les amis que je voulais voir. Dites-moi donc Ã quelle Ã©poque je puis vous aller voir vous-mÃªme? Quand vous voulez que les nÃ©gociations durent, vous Ãªtes plus habile que les diplomates autrichiens Ã trouver des moyens dilatoires. RÃ©pondez-moi vite. Il est bien entendu que je comprendrai toujours les bonnes raisons, les objections raisonnables; mais, alors, qu'on me les dise avec nettetÃ© et franchise. Vous pensez bien que, toutes les fois qu'il s'agirait de choisir entre un trÃ¨s-grand bonheur pour moi et le plus petit inconvÃ©nient pour vous, je n'hÃ©siterais jamais. Je vous ai dit que je lis les _Lettres de madame du Deffand_[1], les nouvelles. Elles sont trÃ¨s-amusantes et donnent, je

crois, une assez bonne idÃ©e de la sociÃ©tÃ© de son temps. Mais il y a beaucoup de rabÃ¢chage. Vous lirez cela, si vous voulez.

Adieu.

[1]Les derniÃ¨res _Lettres de madame du Deffand_ qui venaient de paraÃ®tre.

CCVIII

Paris, samedi 3 septembre 1859.

Je crains fort que nous ne nous rencontrions plus cette annÃ©e de ce cÃ´tÃ©-ci de l'AchÃ©ron, et je ne veux pas partir sans vous dire adieu et vous informer un peu de mes pÃ©rÃ©grinations. Je pars lundi, c'est-Ã -dire aprÃ¨s-demain, pour Tarbes, oÃ¹ je resterai probablement jusqu'au 12, ou peut-Ãªtre jusqu'au 15. Je reviendrai Ã Paris pour quelques jours et je repartirai bientÃ´t aprÃ¨s pour l'Espagne. Si je croyais aux pressentiments, je ne passerais pas les PyrÃ©nÃ©es; mais il n'y a plus Ã reculer, il faut que je fasse ma visite, qui sera probablement la derniÃ¨re, Ã Madrid. Je suis trop vieux et trop souffrant pour faire encore une fois une expÃ©dition semblable. Si je ne me faisais une affaire de conscience d'aller dire adieu Ã de trÃ¨s-bons amis, je ne bougerais pas de mon trou. Sans Ãªtre malade, je suis si nerveux, que c'est pire qu'une maladie; je ne dors ni ne mange et j'ai les _blue devils._ Ce qui me console, c'est que vous vous amusez beaucoup et que vous engraissez Ã vue d'Å il parmi vos montagnes et vos provinciaux.

J'ai fait venir de Londres les _MÃ©moires de la princesse Daschkoff_, et je ne suis pas encore bien consolÃ© des trente francs qu'ils m'ont coÃ»tÃ©. On me promet pour mon retour de Tarbes un roman Ã©crit en dialecte petit-russien et traduit en russe par M. Tourguenieff. C'est, dit-on, un chef-d'Å uvre trÃ¨s-supÃ©rieur Ã l'_Oncle Tom._ Il y a encore les _Lettres de la princesse des Ursins_, qu'on me vante beaucoup. Mais j'ai cette femme en horreur et je n'en veux pas. En fait de livres lisibles, je ne sais rien de neuf; j'en ai essayÃ© beaucoup pour passer les soirÃ©es de solitude, et je trouve qu'il n'y en a pas qui vaillent la peine qu'on les coupe. J'ai rencontrÃ© M. About l'autre jour, il est toujours charmant. Il m'a promis quelque chose. Il demeure Ã Saverne et passe sa vie dans les bois. Il y a un mois, il a rencontrÃ© un animal trÃ¨s-singulier, qui marchait Ã quatre pattes dans un habit noir, avec des bottes vernies sans semelles; c'Ã©tait un professeur de rhÃ©torique d'AngoulÃªme qui, ayant eu des malheurs conjugaux, Ã©tait allÃ© jouer Ã Bade, avait perdu tout en trÃ¨s-peu de temps, et, retournant en France par les bois, s'Ã©tait perdu et n'avait pas mangÃ© depuis huit jours. About l'a portÃ© ou traÃ®nÃ© jusqu'Ã un village oÃ¹ on lui a donnÃ© du linge et Ã boire, ce qui ne l'a pas empÃªchÃ© de mourir au bout de huit jours. Il paraÃ®t que, lorsque l'animal-homme a vÃ©cu pendant quelque temps dans la solitude et qu'il est arrivÃ© Ã un certain Ã©tat de dÃ©labrement physique, il paraÃ®t, dis-je, que ce chef-d'Å uvre marche Ã quatre pattes. About assure que cela fait un trÃ¨s-vilain animal.--Ã crivez-moi chez M. le ministre d'Ã tat, Ã Tarbes.

Adieu. J'espÃ¨re que l'automne s'annonce pour vous plus humainement que pour moi. Froid et pluie avec beaucoup d'Ã©lec-

tricitÃ© dans l'air. Soignez-vous, mangez et dormez, puisque vous le pouvez.

CCIX

Paris, 15 septembre 1859.

J'aurais voulu vous Ã©crire de Tarbes aussitÃ´t aprÃ¨s avoir reÃ§u votre lettre, mais j'ai Ã©tÃ© toujours en course et en agitation. D'abord est venue une lettre de Saint-Sauveur, oÃ¹ il m'a fallu aller passer un jour, et, le lendemain, on m'a rendu ma visite, chez M. Fould[1]; en consÃ©quence de quoi, il y a eu grand remue-mÃ©nage, et madame Fould a improvisÃ© dÃ®ner et dÃ©jeuner, ce qui n'est pas une petite affaire dans une ville comme celle que je viens de quitter. En outre, comme il fallait loger huit personnes, j'ai dÃ» quitter ma chambre ainsi que le fils de la maison, et aller Ã l'auberge. Au milieu de tout cet auguste tracas, il m'eÃ»t Ã©tÃ© impossible de trouver du papier et une plume dans la maison. Je suis parti le 13 pour aller coucher Ã Bordeaux et je suis arrivÃ© ici hier au soir, sans autre encombre que d'avoir perdu mes clefs, ce qui, parmi les petites misÃ¨res, est une des plus considÃ©rables. Il me reste l'espoir de les retrouver ou celui de trouver des serruriers. Quant Ã mon voyage en Espagne, je suis aux ordres d'un de mes amis qui part avec moi. C'est un membre des CortÃ¨s, et son Ã©tablissement s'ouvre le 1er octobre; trÃ¨s-probablement nous partirons le 25: je ne sais pas son dernier mot. Nous prendrons le train de Marseille pour aller par mer Ã Alicante. . .

. . . . . .

Ce petit voyage aux PyrÃ©nÃ©es m'a fait du bien. J'ai pris un bain Ã BagnÃ¨res, qui m'a remis pendant deux jours dans un calme de nerfs extraordinaire et que, depuis vingt ans, je ne connaissais plus. Le mÃ©decin que j'ai trouvÃ© lÃ est un de mes anciens amis, qui m'a fort engagÃ© Ã passer une saison d'eaux l'annÃ©e prochaine. Il me garantit que j'en sortirai rÃ©parÃ© Ã neuf. J'en doute un peu, mais cela vaut la peine d'essayer.

Leurs MajestÃ©s Ã©taient en trÃ¨s-bonne santÃ© et trÃ¨s-belle humeur Ã Saint-Sauveur; j'ai admirÃ© les natifs, qui avaient le bon goÃ»t de ne pas les suivre et de leur laisser la plus complÃ¨te libertÃ©. L'empereur a achetÃ© lÃ un chien un peu plus gros qu'un Ã¢ne, de l'ancienne race pyrÃ©nÃ©enne. C'est une trÃ¨s-belle bÃªte qui grimpe sur les rochers comme un chamois. Il y avait bien longtemps que je n'avais pratiquÃ© les provinciaux. Ã€ Tarbes, ils sont d'une espÃ¨ce assez tolÃ©rable et d'une complaisance extraordinaire. Cependant, je ne conÃ§ois pas comment on peut rester avec eux pendant un mois. J'ai mangÃ© beaucoup d'ortolans et de cailles en pÃ¢tÃ©, ce qui vaut peut-Ãªtre mieux. Vous ne me parlez jamais de votre santÃ©. Je suppose quelle est excellente. Adieu. . . . .

. . . . . .

Je ne partirai pas sans vous donner de mes nouvelles.

[1] Visite de l'empereur et de l'impÃ©ratrice.

CCX

Paris, 20 septembre 1859.

Il y a certainement un mauvais gÃ©nie qui se mÃªle de nos affaires. Je crains de partir sans vous avoir vue. J'avais rÃ©solu de quitter Paris le 30, pour Ãªtre Ã Bayonne le 1er. Il se trouve qu'aux diligences et Ã la malle-poste de Madrid, toutes les places sont prises jusqu'au 16 octobre. Il faut donc se rÃ©soudre Ã prendre la voie de mer, c'est-Ã -dire Ã partir par les paquebots de Marseille Ã Alicante. S'il ne survient pas quelque nouvelle anicroche, je serai le 28 au soir Ã Marseille (mon jour de naissance, par parenthÃ¨se), et, le 29, je me mets en route. Bien que vous m'ayez fait cruellement enrager cet Ã©tÃ© par vos si et vos non, je vous assure que je suis bien triste de ne pas vous dire adieu. AprÃ¨s avoir Ã©tÃ© si longtemps sans vous voir, recommencer un autre bail d'absence presque aussi long! Qui sait si, lorsque je reviendrai, vous serez aussi Ã Paris? Je pars avec toute sorte d'idÃ©es noires; je souhaite que vous en ayez de couleur de rose.

Ma petite course Ã Tarbes m'a fait du bien. Je suppose que l'air des environs de Madrid achÃ¨vera ma guÃ©rison. Comme il m'arrive toujours quand je vais faire un voyage, j'ai des vellÃ©itÃ©s de travailler que je n'aurais pas sans doute si je restais ici. J'emporte du papier pour Madrid.--Pensez le 29 de ce mois Ã moi, qui, selon toute apparence, serai bien malade, tandis que vous confÃ©rerez avec votre couturiÃ¨re sur vos robes d'automne. Le golfe de Lyon est toujours abominable, et probablement il sera pire par ce temps d'Ã©quinoxe, qui a Ã©tÃ© crÃ©Ã© pour mon malheur. Le bon cÃ´tÃ©, c'est que, arrivÃ©

Ã Alicante, on trouve un chemin de fer et qu'en un jour on est Ã Madrid, au lieu d'en passer trois Ã Ã ªtre cahotÃ© dans les plus mauvaises voitures par les plus dures orniÃ¨res qu'on puisse imaginer. Il est probable que, pendant mon absence, j'aurai des commissions Ã vous donner. Au reste, nous avons du temps pour en parler, et je n'aime pas Ã faire des projets Ã long terme, surtout avec vous, qui les faites manquer quelquefois, comme vous savez. Vous allez trouver Paris encore tout Ã fait vide. Je connais quelques gens qui partent et je n'en connais pas d'autres que vous qui arrivent. Les arbres sont brÃ»lÃ©s, les pÃªches vont finir et le raisin ne vaut rien. Si vous avez eu des ortolans dans votre DauphinÃ©, vous ne ferez plus de cas du gibier que vous trouverez Ã Paris. Pour moi, je suis exempt du pÃ©chÃ© de gourmandise, je n'ai plus jamais faim et je ne fais plus attention Ã ce que je mange. Je regrette Paris, parce que je vous y aurais vue. C'est sa grande attraction pour moi. Adieu; vous pouvez m'Ã©crire encore ici, j'y serai jusqu'au 27. Je me figure, voyez la vanitÃ©! que vous me ferez la surprise d'arriver le 26.

CCXI

Madrid, 21 octobre 1859.

J'ai reÃ§u avec grand bonheur votre petite lettre et surtout votre aimable souvenir. Je suis arrivÃ© ici trÃ¨s-fatiguÃ©, non par la mer, qui a Ã©tÃ© assez bÃ©nigne, mais par toute sorte d'ennuis et de petits tracas qui viennent s'accumuler au moment d'un dÃ©part. Votre lettre, qui m'avait prÃ©cÃ©dÃ© Ã Madrid, par excÃ¨s de zÃ¨le de la part de mes amis, s'est perdue

quelques jours et il n'a pas Ã©tÃ© facile de la faire revenir Ã bon port. Ici, j'ai trouvÃ© tout fort changÃ©. Les dames que j'avais laissÃ©es minces comme des fuseaux sont devenues des Ã©lÃ©phants, car le climat de Madrid est des plus engraissants. Attendez-vous Ã me revoir augmentÃ© d'un tiers. Cependant, je ne mange guÃ¨re et je ne vais pas trÃ¨s-bien; il fait trÃ¨s-froid, pluie de temps en temps, rarement du soleil, je passe presque toutes les journÃ©es Ã Carabouchel. Le soir, nous allons Ã l'OpÃ©ra, qui est tout ce qu'il y a de plus pitoyable. Je suis venu ce matin Ã Madrid pour assister Ã une sÃ©ance acadÃ©mique et je retourne demain Ã la campagne. Il me semble que les mÅ urs ont changÃ© notablement, et que la politique et le rÃ©gime parlementaire ont singuliÃ¨rement altÃ©rÃ© le pittoresque de la vieille Espagne. En ce moment, on ne parle que de guerre. Il s'agit de venger l'honneur national, et c'est un enthousiasme gÃ©nÃ©ral qui rappelle les croisades. On s'est imaginÃ© que les Anglais voient avec dÃ©plaisir l'expÃ©dition d'Afrique et mÃªme qu'ils la veulent empÃªcher. Cela redouble l'ardeur guerriÃ¨re. Les militaires veulent faire le siÃ¨ge de Gibraltar, aprÃ¨s avoir pris Tanger. Cela n'empÃªche pas qu'on ne spÃ©cule beaucoup Ã la Bourse et que l'amour de l'argent n'ait fait des progrÃ¨s immenses depuis mon dernier voyage. C'est encore une importation franÃ§aise trÃ¨s-malheureuse pour ce pays-ci. J'ai assistÃ© lundi Ã un combat de taureaux, qui m'a fort peu amusÃ©. J'ai eu le malheur de connaÃ®tre trop tÃ´t la beautÃ© parfaite, et, aprÃ¨s avoir vu MontÃ©s, je ne puis plus regarder ses successeurs dÃ©gÃ©nÃ©rÃ©s. Les bÃªtes ont dÃ©gÃ©nÃ©rÃ© comme les hommes. Les taureaux sont devenus des bÅ ufs, et le spectacle ressemble un peu trop Ã un abattoir. J'y ai menÃ© mon domestique, qui a eu toutes les

Ã©motions d'un dÃ©butant, et qui a Ã©tÃ© deux jours sans pouvoir manger de viande. Ce que j'ai revu avec le mÃªme plaisir qu'autrefois , c'est le musÃ©e. En revoyant chaque tableau connu, il me semblait retrouver un ancien ami! Ceux-lÃ , du moins, ne changent pas. Je vais aller la semaine prochaine faire une excursion dans la Manche, pour visiter un vieux chÃ¢teau de l'impÃ©ratrice. De lÃ , j'irai Ã TolÃ¨de pour y chercher de vieux livres dans une vente qu'on m'annonce, et je serai de retour Ã Madrid pour la fin du mois. Je cherche Ã combiner le moyen de revenir Ã Paris vers le 15 novembre.

Adieu.

CCXII

Cannes, 3 janvier 1860.

Je vous la souhaite bonne et heureuse. Je voudrais que vous eussiez le temps que j'ai. Je vous Ã©cris toutes mes fenÃªtres ouvertes et cependant, le vent est du nord, assez fort pour donner Ã la mer de petites vagues trÃ¨s-drÃ´les. Je vous remercie des livres. Il paraÃ®t qu'ils ont plu, car j'ai reÃ§u une lettre de compliments d'Olga. Je suppose que, selon mes intentions, vous l'avez favorisÃ©e. Le choix pour l'annÃ©e prochaine sera embarrassant, car vous avez dÃ» Ã©puiser la littÃ©rature morale. Je vous Ã©cris dans une situation fort peu commode. Il y a trois jours, en dessinant au bord de la mer, j'ai attrapÃ© un lumbago, qui m'est venu comme une bombe, sans dire gare. Je suis tout de travers depuis ce moment, bien que je me frotte de toutes les herbes de la Saint-Jean. Le soleil Ã©tant mon grand remÃ¨de, je

m'y rÃ´tis toute la journÃ©e. Nous avons ici le baron de Bunsen, avec ses deux filles, l'une et l'autre montÃ©es sur des pieds de grue et des chevilles qui ressemblent Ã la massue d'Hercule, mais il y en a une qui chante trÃ¨s-bien. Il est assez homme d'esprit et il sait les nouvelles, dont vous me tenez trop Ã court. Il m'a appris la dÃ©confiture du congrÃ¨s, qui ne m'a guÃ¨re Ã©tonnÃ©. J'ai lu la brochure de l'abbÃ© ***, qui m'a paru encore plus maladroite que violente. Il montre tellement le bout de l'oreille, qu'il doit passer pour un enfant terrible Ã Rome, oÃ¹ ce n'est ni le bon sens ni la finesse qui manquent. LÃ , les prÃªtres savent intriguer. Les nÃ´tres ont les instincts tapageurs de la nation, et font tout hors de propos. Sa maniÃ¨re de se retirer dans les catacombes m'a fait bien rire et les airs de martyr qu'il prend Ã propos d'argent qu'on lui offre; vous verrez qu'il finira par en demander.

Voici une assez belle histoire de ce pays-ci. Un fermier des environs de Grasse est trouvÃ© mort dans un ravin oÃ¹ il Ã©tait tombÃ©, ou bien avait Ã©tÃ© jetÃ© la nuit. Un autre fermier vient voir un de mes amis, et lui dit qu'il avait tuÃ© cet homme. Â«Comment? et pourquoi?--C'est qu'il avait jetÃ© un sort sur mes moutons. Alors, je me suis adressÃ© Ã mon berger, qui m'a donnÃ© trois aiguilles que j'ai fait bouillir dans un petit pot et j'ai prononcÃ© sur le pot des paroles qu'il m'a apprises. La mÃªme nuit que j'ai mis le pot sur le feu, l'homme est mort.Â» Ne vous Ã©tonnez pas qu'on ait brÃ»lÃ© mes livres Ã Grasse, sur la place de l'Ã glise.

Je vais, mardi prochain, passer quelques jours dans ce pays, malgrÃ© ses mÅ urs. On m'y promet des monuments de toute sorte et des montagnes fort belles. Je vous en rapporterai de la

cassie, si vous apprÃ©ciez toujours ce parfum-lÃ . Adieu, chÃ¨re amie; je suis rompu pour vous avoir Ã©crit trois pages. C'est que je ne pose que sur un coude et que tous les mouvements me rÃ©pondent dans le dos. Adieu encore. Je vous remercie de nouveau des livres. . . . . .

. . . . . .

CCXIII

Cannes, 22 janvier 1860.

J'ai trouvÃ© votre lettre en revenant de la campagne, ou plutÃ´t du village oÃ¹ je suis allÃ© passer huit jours tout prÃ¨s des neiges Ã©ternelles. Bien que sur un plateau trÃ¨s-Ã©levÃ©, je n'ai pas souffert du froid. J'ai vu de trÃ¨s-belles choses en fait de rochers, de cascades et de prÃ©cipices: une grande caverne avec un lac souterrain dont on ne connaÃ®t pas l'Ã©tendue et qu'on peut supposer habitÃ© par tous les gnomes et les diables des Alpes; une autre grande caverne, longue de trois kilomÃ¨tres, oÃ¹ l'on m'a tirÃ© un feu d'artifice. Enfin, j'ai passÃ© ma semaine dans l'admiration de la pure nature. J'en ai rapportÃ© ici des douleurs horribles et je suis, depuis deux jours, sur le flanc sans dormir ni manger. Je vois dÃ©cidÃ©ment que la machine se dÃ©traque et qu'elle ne vaut plus rien du tout. J'espÃ¨re qu'il n'en est plus de mÃªme pour vous et que vous n'avez pas eu de nouvelles atteintes de votre fiÃ¨vre. Comme vous n'en parlez pas, je vous crois tout Ã fait quitte de ce mal. J'essaye de prendre mon parti de mes souf-

frances, et j'y rÃ©ussis assez bien dans le jour; mais, la nuit, je perds patience et j'enrage.

Vous ne m'avez pas dit quels ont Ã©tÃ© vos dÃ©bours pour ces livres moraux que vous avez envoyÃ©s Ã mesdemoiselles de LagrenÃ©. J'aime Ã croire que vous Ãªtes restÃ©e dans la limite de sagesse que vous observez dans toutes les nÃ©gociations. Probablement, j'aurai bientÃ´t Ã contracter avec vous une autre dette.

On m'a prÃªtÃ© le pamphlet de mon confrÃ¨re Villemain,qui m'a paru d'une platitude extraordinaire. Quand on a essayÃ© de faire un livre contre les jÃ©suites, quand on s'est vantÃ© de dÃ©fendre la libertÃ© de conscience contre l'omnipotence de l'Ã glise, il est drÃ´le de venir chanter la palinodie et d'employer de si pauvres arguments. Je crois que tout le mÃ³nde est devenu fou, exceptÃ© l'empereur, qui ressemble aux bergers du moyen Ã¢ge qui font danser les loups avec une flÃ»te magique. On m'Ã©crit trÃ¨s-sÃ©rieusement de Paris que l'AcadÃ©mie franÃ§aise, voltairienne il y a quelques annÃ©es, veut nommer l'abbÃ© Lacordaire, comme protestation contre la violence que subit le pape. Au fond, la chose m'est fort Ã©gale. Tant qu'on ne m'obligera pas d'aller entendre leurs sermons, on peut nommer Ã l'AcadÃ©mie tous les membres du sacrÃ© collÃ¨ge.

Adieu.

CCXIV

Cannes, 4 fÃ©vrier 1860.

Vous me jetez dans de grandes perplexitÃ©s au sujet de la Sainte-Eulalie, Ã laquelle je ne pensais plus. En effet, c'est le 11 ou le 12. J'accepte avec beaucoup de reconnaissance l'offre aimable que vous me faites; mais je ne comprends pas grand'chose Ã ces affaires byzantines, et je crains qu'il ne s'agisse de quelque brimborion beaucoup trop moderne pour ma cousine. Il ne faut pas oublier qu'elle ne sort guÃ¨re et qu'elle s'habille en personne de son Ã¢ge, qui est extrÃªmement respectable. Peut-Ãªtre voulez-vous parler de boucles ou d'agrafes d'argent niellÃ© comme il en vient du Caucase et d'ailleurs. Enfin, vous avez carte blanche avec les instructions suivantes: 1Â° que la chose ne soit pas trop voyante, pas trop moderne, pas trop colifichet; 2Â° qu'elle ne coÃ»te pas beaucoup plus de cent francs et qu'elle ait l'air de valoir davantage; 3Â° enfin, que cela ne vous donne pas trop de tracas. Je suis sÃ»r que vous vous acquitterez de cette commission avec votre ponctualitÃ© et votre discrÃ©tion ordinaires, et je vous en remercie d'avance de tout cÅ ur. Cela me fait penser Ã une chose, c'est que je ne vous ai jamais souhaitÃ© votre fÃªte. Quand arrive-T-elle? et d'abord, quel nom avez-vous? Il me semble que vous avez un nom luthÃ©rien ou hÃ©rÃ©tique. Mais votre patron est-il l'Ã©vangÃ©liste ou le baptiste? et quand lui souhaite-t-on sa fÃªte? Vous devinez que je veux vous faire une surprise, ce qui est bien difficile.

Je suis en ce moment bien souffrant sur mon canapÃ©. Quand je suis assis, il me semble qu'on me brÃ»le le cÃ´tÃ© avec un fer chaud. Le docteur Maure me dit de me frotter avec du baume tranquille, mais cela ne me tranquillise pas du tout.

J'attends deux de mes amis qui viennent passer une semaine avec moi, et je meurs de peur que le temps ne se gÃ¢te. Il fait en ce moment un soleil admirable, mais cette annÃ©e est exceptionnelle et l'on ne peut compter sur rien. Hier, il faisait un vent qui semblait venir de SibÃ©rie, tant il Ã©tait glacÃ©. Je trouve comme vous que la politique est bien amusante. Les colÃ¨res de certaines gens me donnent de la joie au cÅ ur. Adieu; le mois prochain, je vous reverrai. Je suis, en attendant, malade, mÃ©lancolique, ennuyÃ©. Je perds la vue et je ne puis plus dessiner, quand mÃªme ma santÃ© le permettrait. C'est une triste chose que de vieillir!

Adieu.

CCXV

Cannes, 21 fÃ©vrier 1860.

Deux de mes amis sont venus me rendre visite, et mes devoirs de cicÃ©rone, qui m'ont entraÃ®nÃ© dans de longues excursions, ne m'ont pas laissÃ© le temps de vous rÃ©pondre immÃ©diatement. D'ailleurs, je n'ai reÃ§u qu'avant-hier seulement une lettre de ma cousine au sujet des agrafes byzantines. Je vous envoie son opinion textuelle. Elle trouve que c'est charmant, trop charmant pour elle et beaucoup trop jeune. Cependant, comme correctif Ã ce que cet arrÃªt a de trop sÃ©vÃ¨re, elle ajoute qu'elle vient de se commander une robe exprÃ¨s pour les porter. Si vous n'Ãªtes pas satisfaite de votre succÃ¨s, c'est que vous Ãªtes difficile.

Je suis toujours Ã peu prÃ¨s de mÃªme, c'est-Ã -dire assez souffrant. D'un cÃ´tÃ©, un rhume; de l'autre, une douleur au cÅ ur, variÃ©tÃ© rhumatismale trÃ¨s-incommode et trÃ¨s-Ã©trange, car cela ne m'empÃªche pas de marcher et je ne souffre que lorsque je suis assis. VoilÃ ce que c'est que de dessiner au bord de la mer aprÃ¨s le coucher du soleil. Le temps que nous avons n'est pas magnifique. Le soleil ne nous manque pas; mais le fond de l'air est froid, et les matinÃ©es et les soirÃ©es sont quelquefois trÃ¨s-dÃ©sagrÃ©ables Ã cause du vent qui nous arrive des Alpes. Jamais je ne les avais vues avec tant de neige, de la base au sommet. Ce matin, il est tombÃ© de la neige sur la montagne de l'EstÃ©rel, et mÃªme quelques flocons sur la place devant mes fenÃªtres. C'est un scandale inouÃ¯ Ã Cannes et dont les anciens n'avaient point mÃ©moire. La seule consolation que j'aie, c'est de penser que vous Ãªtes dans le Nord bien plus mal. Les journaux me font frissonner avec leurs 10 degrÃ©s au-dessous de zÃ©ro, les trois pieds de neige Ã Lyon et Ã Valence, etc. Cependant, il va falloir quitter mon oasis pour aller greloter Ã Paris. Je pense me mettre en route la semaine prochaine; comme je dois m'arrÃªter pour voir des monuments, je ne serai pas rendu Ã Paris pour la sÃ©ance impÃ©riale, qui sans doute perdra beaucoup de son intÃ©rÃªt par mon absence. J'arriverai, selon toute apparence, vers le 3 ou le 4 mars, et j'espÃ¨re vous trouver en bonne santÃ©. Je vous reverrai avec bien de la joie, vous pouvez vous y attendre. Ã crivez-moi Ã Marseille, poste restante. Il est probable que j'irai passer un ou deux jours Ã Nice, pour me faire une opinion sur l'annexion, et je reviendrai pour faire mes paquets. Vous ne m'avez pas envoyÃ© votre mÃ©moire, qui est, je le crains, des plus formidables; quel que soit le mÃ©tal des agrafes, il paraÃ®t qu'elles

sont considÃ©rables. J'espÃ¨re pourtant rapporter de quoi m'acquitter sans Ãªtre obligÃ© de vendre mes livres. Ã propos, n'avez-vous pas Ã moi le _Voyage en Asie_ de M. de Gobineau? On l'a cherchÃ© inutilement chez moi l'autre jour. Si vous l'avez, gardez-le. Je suis allÃ© avant-hier mener mes amis au pont de Gardonne; c'est un pont naturel entre des rochers Ã la pointe de l'EstÃ©rel. On entre par une petite porte dans une grotte d'oÃ¹ l'on sort par une autre ouverture Ã la haute mer. Ce jour-lÃ , la mer avait le diable au corps, et la grotte avait l'air d'une chaudiÃ¨re bouillante. Les matelots n'ont pas osÃ© s'y risquer, et nous n'avons pu que tournoyer autour du gouffre. C'Ã©tait admirablement beau de couleur et de mouvement. Adieu; portez-vous bien, ne sortez pas trop le soir.

CCXVI

Paris, dimanche soir, 12 mars 1860.

. . . . . .

Je trouve que votre air de Paris est bien lourd et j'ai toujours la migraine. Je n'ai encore vu personne et je n'ose sortir le soir. Il me semble que ce doit Ãªtre bien extraordinaire de faire des visites Ã dix heures du soir.

Point de nouvelles du livre de mon ami M. de Gobineau; dÃ©cidÃ©ment, il doit vous rester sur la conscience. Indiquez-moi quelque roman Ã lire. J'en Ã©prouve un grand besoin. Pendant que j'Ã©tais Ã Cannes, j'ai lu un roman de Bulwer: _What will he do with it?_ qui m'a paru sÃ©nile au dernier point. Il y a

pourtant quelques jolies scÃ¨nes et un trÃ¨s-bon sermon. Quant au hÃ©ros et Ã l'hÃ©roÃ¯ne, ils dÃ©passent tout ce que l'usage permet dans le genre niais. Un livre qui m'a beaucoup plus amusÃ©, c'est l'ouvrage de M. de Bunsen sur l'origine du christianisme et sur _tout_, pour parler plus exactement. Mais cela s'appelle _Christianity und Mankind_ y cela n'a que sept volumes de sept Ã huit cents pages. M. de Bunsen se dit trÃ¨s-chrÃ©tien et il traite le Vieux et le Nouveau Testament par-dessous la jambe. . . . . .

. . . . . .

J'ai appris aujourd'hui qu'il y a eu, dans un des derniers bals masquÃ©s, une femme qui a eu le courage de paraÃ®tre en costume de 1806 sans crinoline, et que cela a produit un trÃ¨s-grand effet.

CCXVII

Paris, 4 avril 1860.

. . . . . .

Nous avons eu hier la premiÃ¨re idÃ©e de retour du printemps. Cela m'a fait grand bien et je me suis senti renaÃ®tre. Il me semblait que je sentais l'air de Cannes. Aujourd'hui, il fait gris et sombre. J'aurais grand besoin de vous pour prendre la vie en patience. Je trouve qu'elle devient tous les jours plus ennuyeuse. Le monde est par trop bÃªte. Ce qui est plus inouÃ¯ que tout, c'est l'ignorance gÃ©nÃ©rale dans ce siÃ¨cle de lumiÃ¨res,

comme il s'appelle modestement lui-mÃªme. Il n'y a plus personne qui sache un mot d'histoire.

Vous aurez lu le discours de Dupin, qui m'a fort amusÃ©. . . . . .

. . . . . .

Je n'ai jamais pu retrouver Gobineau et je sais bien pourquoi; vous aussi. Je me suis donnÃ© mes Ã©trennes Ã moi-mÃªme, il y a deux jours, chez Poitiers. J'ai achetÃ© quelques trÃ¨s-beaux livres vieux et d'autres modernes trÃ¨s-bien reliÃ©s. Avez-vous lu les MÃ©moires de Hollande attribuÃ©s Ã madame de la Fayette? Cela m'a fort amusÃ©. Je vous les prÃªterai sur dÃ©pÃ´t, Ã votre retour. Cela est reliÃ© par Bauzonnet.--Je me suis fait faire un domino vÃ©nitien noir avec une buretta en dentelle ou quelque chose d'approchant, comme le dessin que j'ai fait Ã Venise et que je vous ai montrÃ©. Depuis mon retour, en cette malencontreuse saison, je prends un intÃ©rÃªt extraordinaire au temps. . . . . .

. . . . . .

CCXVIII

Samedi 14 avril 1860.

. . . . . J'ai menÃ© depuis PÃ¢ques une vie fort dissipÃ©e: je suis allÃ© deux fois au bal et j'ai dÃ®nÃ© en ville tous les jours. Ce bal, oÃ¹ je devais Ã©trenner ce domino avec une _baretta_ vÃ©nitienne, est remis au 24, parce qu'on juge en

ce moment en Espagne les complices d'Ortega, parmi lesquels il y a deux parents de l'impÃ©ratrice. S'ils sont fusillÃ©s, ce qui est fort dans les faÃ§ons de faire du pays, je crois que le bal sera entiÃ¨rement abandonnÃ©, et j'en serai pour mon domino. J'ai beaucoup vu Ortega, qui est, par parenthÃ¨se, un charmant garÃ§on, la coqueluche des belles dames de Madrid. J'ai trÃ¨s-grand peur qu'il ne s'en tire pas. Cependant, on dit qu'il y a toujours du remÃ¨de quand il s'agit de jolis garÃ§ons. . . . . .

CCXIX

Mardi soir, 1er mai 1860.

. . . . . .

Le bal de l'hÃ´tel d'Albe Ã©tait splendide. Les costumes Ã©taient trÃ¨s-beaux; beaucoup de femmes trÃ¨s-jolies et le siÃ¨cle montrant de l'audace. 1Â° On Ã©tait dÃ©colletÃ© d'une faÃ§on outrageuse par en haut et par en bas aussi. Ã€ cette occasion, j'ai vu un assez grand nombre de pieds charmants et beaucoup de jarretiÃ¨res dans la valse. 2Â° La crinoline est en dÃ©cadence. Croyez que, dans deux ans, les robes seront courtes et que celles qui ont des avantages naturels se distingueront de celles qui n'en ont que d'artificiels. Il y avait des Anglaises incroyables. La fille de lord ***, qui est charmante, Ã©tait en nymphe dryade, ou quelque chose de mythologique, avec une robe qui aurait laissÃ© toute la gorge Ã dÃ©couvert si on n'y eÃ»t remÃ©diÃ© par un maillot. Cela m'a semblÃ© presque aussi vif que le dÃ©colletage de la maman, dont on pÃ©nÃ©trait tout l'estomac d'un coup d'Å il. Le ballet des

ElÃ©ments se composait de seize femmes, toutes assez jolies, en courts jupons et couvertes de diamants. Les NaÃ¯ades Ã©taient poudrÃ©es avec de l'argent qui, tombant sur leurs Ã©paules, ressemblait Ã des gouttes d'eau. Les Salamandres Ã©taient poudrÃ©es d'or. Il y avait une mademoiselle Errazu merveilleusement belle. La princesse Mathilde Ã©tait en Nubienne, peinte en couleur bistre trÃ¨s-foncÃ©, beaucoup trop exacte de costume. Au milieu du bal, un domino a embrassÃ© madame de S..., qui a poussÃ© les hauts cris. La salle Ã manger avec une galerie autour, les domestiques en costume de pages du XVIe siÃ¨cle, et de la lumiÃ¨re Ã©lectrique, ressemblait au festin de Balthazar dans le tableau de Wrowthon. L'empereur avait beau changer de domino, on le reconnaissait d'une lieue. L'impÃ©ratrice avait un bournous blanc et un loup noir qui ne la dÃ©guisait nullement. Beaucoup de dominos, et, en gÃ©nÃ©ral, fort bÃªtes. Le duc de *** se promenait en arbre, vraiment assez bien imitÃ©. Je trouve qu'aprÃ¨s l'histoire de sa femme, c'est un dÃ©guisement un peu trop remarquable. Si vous ne savez pas l'histoire, la voici en deux mots: sa femme, qui est une demoiselle *** (dont, par parenthÃ¨se, la mÃ¨re devait Ãªtre ma marraine, Ã ce qu'on m'a dit), est allÃ©e chez Bapst, et a achetÃ© une parure de soixante mille francs, en disant qu'elle la renverrait le lendemain si elle ne lui convenait pas. Elle n'a rien renvoyÃ©, ni argent ni parure. Bapst a redemandÃ© ses diamants: on lui a rÃ©pondu qu'ils Ã©taient partis pour le Portugal, et, en fin de compte, on les a retrouvÃ©s au Mont-de-PiÃ©tÃ©, d'oÃ¹ la duchesse de *** les a retirÃ©s pour quinze mille francs. Cela fait l'Ã©loge du temps et des femmes! Autre scandale. Au bal de M. d'Aligre, une femme a Ã©tÃ© pincÃ©e _black and blue_ par un mari, non moins ombragÃ© de pa-

naches que M. de ***, mais plus fÃ©roce. La femme a criÃ© et s'est Ã©vanouie; tableau gÃ©nÃ©ral! On n'a pas jetÃ© le jaloux par la fenÃªtre, ce qui eÃ»t Ã©tÃ© la seule chose sensÃ©e Ã faire.

Adieu.

CCXX

Samedi 12 mai 1860.

. . . . . .

Je vous fÃ©licite d'avoir du beau temps et du soleil. Ici, il pleut toujours. Quand il ne pleut pas, la chaleur est humide. Il y a de l'orage dans l'air, et les gens nerveux comme moi sont Ã leur aise comme des cordes de violon dans le feu. Pour comble de maux, je suis obligÃ© de rester ainsi jusqu'Ã la fin de la saison, qui ne paraÃ®t pas prÃ¨s de finir. Vous voilÃ bien instruite de mes projets; je voudrais l'Ãªtre des vÃ´tres, que je ne soupÃ§onne mÃªme pas. Il y a eu ces jours passÃ©s une petite histoire amusante: M. Boitelle, prÃ©fet de police, qui doit Ãªtre l'homme le mieux informÃ© de Paris, a appris, par le rapport d'agents fidÃ¨les, que le ministre d'Ã tat, M. Fould, Ã©tait allÃ© coucher dans la maison qu'il a fait bÃ¢tir dans le faubourg Saint-HonorÃ©. De trÃ¨s-grand matin, il est allÃ© le voir, lui a serrÃ© la main avec effusion, et lui a exprimÃ© toute la part qu'il prenait Ã ce qui venait d'arriver. M. Fould a cru qu'il s'agissait d'un fils Ã lui, qui fait des sottises en Angleterre. Le quiproquo a durÃ© quelque temps, jusqu'Ã ce que le prÃ©fet de police

lui ait demandÃ© le nom de son successeur. M. Fould a rÃ©pondu qu'il Ã©tait allÃ© pendre la crÃ©maillÃ¨re dans sa nouvelle maison, et qu'il avait trouvÃ© commode de ne passe dÃ©ranger pour aller coucher au ministÃ¨re.--Les carlistes sont ici dans le dÃ©sespoir de la platitude de Montemolin. Il n'est pas douteux qu'il n'ait attendu la fusillade d'Ortega pour faire sa renonciation, attendu qu'il Ã©prouvait le phÃ©nomÃ¨ne de la peur. Il eÃ»t Ã©tÃ© plus noble de se dÃ©pÃªcher pour qu'il n'y eÃ»t personne de fusillÃ©. Il reste Ã Londres un frÃ¨re qui n'a pas abdiquÃ© et qui a des enfants; il s'appelle *** et est mariÃ© Ã une fille du duc de ***. Il a escroquÃ© les diamants de sa femme, et avec le produit entretient une femme de chambre d'icelle. Cela prouve un homme de goÃ»t.--Il paraÃ®t que LamoriciÃ¨re est dÃ©jÃ un peu ennuyÃ© de tous les tracas qu'il rencontre en terre papale. Le cardinal Antonelli disait, il y a peu de temps, Ã un ministre Ã©tranger, qu'il n'avait jamais rencontrÃ© un homme plus distinguÃ© que LamoriciÃ¨re: Â«Je lui ai parlÃ© de la situation et il y a trouvÃ© tout de suite cinq ou six remÃ¨des; et il parle si bien, que, dans une heure de temps, il m'a donnÃ© quatre avis diffÃ©rents sur la mÃªme question, tous si bien motivÃ©s, que je n'ai que l'embarras du choix.Â» Ici, on est extrÃªmement prÃ©occupÃ© de l'expÃ©dition de Garibaldi, et l'on craint qu'il n'en rÃ©sulte une complication gÃ©nÃ©rale. Je crois que M. de Cavour ne serait peut-Ãªtre pas trÃ¨s-fÃ¢chÃ© qu'il se fÃ®t casser les reins en Sicile; mais, s'il rÃ©ussit, il deviendra dix fois plus dangereux. Vous serez probablement Ã©tonnÃ©e quand vous saurez que je travaille et que j'Ã©cris comme dans mon bon temps. Quand je vous verrai, je vous raconterai par quelle singuliÃ¨re circonstance j'ai secouÃ© mon antique paresse. Ce serait trop long de vous Ã©crire tout

cela, mais il ne s'agit pas d'Å uvres Ã votre usage. Lisez le livre de Granier de Cassagnac sur les Girondins. Il y a les piÃ¨ces les plus curieuses, et les plus horribles descriptions des massacres et des bÃªtises rÃ©volutionnaires, tout cela Ã©crit avec beaucoup de passion et de verve.

J'ai reÃ§u il y a trois jours la visite de M. Feydeau, qui est un fort beau garÃ§on, mais qui m'a semblÃ© d'une vanitÃ© par trop naÃ¯ve. Il va en Espagne pour y faire le complÃ©ment de ce que Cervantes et Lesage ont Ã©bauchÃ©! Il a encore une trentaine de romans Ã faire, dont il mettra la scÃ¨ne dans trente pays diffÃ©rents; c'est pourquoi il voyage.

Adieu; je pense sans cesse Ã vous, malgrÃ© tous vos dÃ©fauts. . . . . .

CCXXI

ChÃ¢teau de Fontainebleau, 12 juin 1860.

Pourquoi ne m'avez-vous pas Ã©crit? Vous auriez dÃ» le faire pour beaucoup de raisons. On m'a retenu ici pour cette semaine. J'espÃ¨re bien vous retrouver Ã Paris, car vous aurez sans doute prolongÃ© votre villÃ©giature si le temps vous a aussi maltraitÃ©e que nous. Cependant, nous avons fait quelques jolies promenades dans les bois, entre deux ondÃ©es; tout est d'un vert d'Ã©pinards uniforme, et, quand il n'y a pas de soleil, c'est mÃ©diocre. Il y a des rochers et des bruyÃ¨res qui auraient leur mÃ©rite si l'on s'y promenait en tÃªte-Ã -tÃªte, en causant de toute sorte de choses comme nous savons faire; mais nous allons

en longue file de chars Ã bancs oÃ¹ l'on n'est pas toujours trÃ¨s-bien appareillÃ© pour l'amusesement rÃ©ciproque. Il n'y a pas, d'ailleurs, de rÃ©publique oÃ¹ l'on soit plus libre, ni de chÃ¢telain et de chÃ¢telaine plus aimables pour leurs hÃ´tes. Avec tout cela, les journÃ©es ont vingt-quatre heures, dont on passe au moins quatre en pantalon collant, ce qui semble un peu dur dans ce temps de mollesse et de mauvaises habitudes.

Je me suis enrhumÃ© horriblement les premiers jours de mon arrivÃ©e. Au reste, comme Ã brebis tondue Dieu mesure le vent, je n'ai plus eu mes douleurs dÃ¨s que je me suis mis Ã tousser.

Je n'admets pas un instant que vous ne m'attendiez pas. Il serait absurde d'aller Ã la mer avant que le temps se fÃ»t mis au beau et surtout au chaud. Engagez vos amis Ã la patience; j'en ai beaucoup aussi, et, entre autres, celle de redire cent fois la mÃªme chose Ã une personne qui ne veut guÃ¨re entendre. Adieu. . . . .

. . . . . .

CCXXII

Paris, dimanche soir, 2 juillet 1860.

J'ai reÃ§u votre lettre ce matin. La mer agitÃ©e que vous dites diminue un peu mes regrets de rester Ã Paris. Cependant, il est impossible que ce temps de chien dure toujours, malgrÃ© les taches du soleil que m'apprend mon journal.

Notre session se prolonge indÃ©finiment, ce dont j'enrage. Je cherche des moyens d'Ã©chapper, mais cela est fort difficile, vu ma grandeur qui m'attache au rivage. Cela ne veut pas dire que je ne sois toujours prÃªt Ã faire cinquante lieues pour aller dÃ®ner avec vous si l'on m'en priait et si l'on voulait bien m'attendre; c'est une insinuation fort humble que je prends la libertÃ© de vous adresser. En partant si tÃ´t, vous perdrez un bien beau spectacle, celui de me voir passer _in fiocchi_ et en gants noirs dans la rue de Rivoli au milieu des populations admiratrices[1]. Je ne sais combien de vacances cette pompe fera dans nos rangs, mais je crains fort qu'elle ne tourne qu'au profit des croque-morts. Il est venu avant-hier trente mille personnes jeter de l'eau bÃ©nite, et davantage aujourd'hui. Cela montre bien la badauderie de cette magnanime nation! Elle est toujours plus bÃªte qu'on ne le croit, et c'est beaucoup dire.

Les orlÃ©anistes prÃ©tendent que M. BrÃ©nier a Ã©tÃ© assommÃ© par un mari peu dÃ©bonnaire; ce qui me paraÃ®t peu probable, vu l'Ã©norme ventre qu'il a. Le plus croyable, c'est que les lazzaroni ont cru venger ainsi leur roi violentÃ©. Les libÃ©raux ont assassinÃ©, en reprÃ©sailles, les commissaires de police, ce qui a fait beaucoup de bien Ã M. BrÃ©nier. Les Italiens du Nord n'ont point la vivacitÃ© de sentiments des Napolitains. Ils ont du sens commun et de la logique, comme disait Stendhal, tandis que les Napolitains sont des enfants de douze ans mal Ã©levÃ©s. Nous en verrons de belles probablement cet automne, et ce serait bien le cas d'y aller faire un tour, au lieu d'aller en Afrique. Je vous attends au moment oÃ¹ votre salon sera plein des curiositÃ©s du pays, oÃ¹ vous aurez une robe de chambre Ã ramages et des babouches. Vous regretterez bien les boues de Paris. Au reste, je ne veux pas vous parler encore de

votre expÃ©dition. Il peut arriver bien des choses qui feront changer vos projets. Vous connaissez les miens. Je resterai au British Museum jusqu'Ã la fin de juillet; puis j'irai passer quelques jours Ã Bath, puis en Ã cosse, oÃ¹ j'attendrai le mois de septembre et une invitation de votre part.

Adieu.

[1] Ã€ l'occasion de l'enterrement du prince JÃ©rÃ´me.

CCXVIII

Paris, jeudi, 12 juillet 1860.

VoilÃ , je crois, le beau temps tout Ã fait revenu. Je partirai, selon toute apparence, au commencement de la semaine prochaine. Si l'idÃ©e vous venait d'aller voir lady *** sur le bord de la mer, dans les premiers jours d'aoÃ»t, j'espÃ¨re que vous voudriez bien m'en faire part. Je me figure que la campagne anglaise doit Ãªtre belle en ce moment, et qu'il serait agrÃ©able de passer quelques jours chez votre amie Ã flÃ¢ner et Ã regarder la mer, Ã manger des crevettes et Ã prendre le thÃ© les fenÃªtres ouvertes. Je suis toujours un peu malade. Hier surtout, j'Ã©tais trÃ¨s-mal Ã mon aise. J'ai cependant mon nouvel ami pour me tenir compagnie. C'est un hibou que j'Ã©lÃ¨ve, et qui a des sentiments. Je le lÃ¢che aprÃ¨s dÃ®ner et il vole par ma chambre, et, faute de petits oiseaux, prend des mouches trÃ¨s-adroitement. Il a une physionomie trÃ¨s-drÃ´le et ressemble aux gens remplis de prÃ©tentions, par son air et son expression ultra-graves.--Nous avons eu un enterrement terrible. Nous avons

Ã©tÃ© sept quarts d'heure Ã dÃ©filer entre le Palais-Royal et les Invalides, puis la messe, puis une oraison funÃ¨bre de l'abbÃ© CÅ ur, qui a louÃ© les principes de 89, tout en disant que nos soldats Ã©taient prÃªts Ã mourir pour dÃ©fendre le pape. Il a dit encore que le premier NapolÃ©on n'aimait pas la guerre et qu'on l'a toujours contraint Ã se dÃ©fendre. Le plus beau delÃ cÃ©rÃ©monie a Ã©tÃ© un _De profundis_ chantÃ© dans le puits que vous savez et que nous entendions au travers d'un crÃªpe noir, qui nous sÃ©parait du tombeau. Il me semble que, si j'Ã©tais musicien, je profiterais de l'effet admirable de ce crÃªpe sur le son, pour un opÃ©ra Ã grand' spectacle.--Il n'y a plus guÃ¨re de monde Ã Paris. Le soir, on va aux Champs-Ã lysÃ©es entendre la musique de Musard, les belles dames et les lorettes assez pÃ¤le-mÃªle, et trÃ¨s-difficiles Ã distinguer. On va encore au Cirque, voir les chiens savants qui font monter une boule sur un plan inclinÃ©, en sautant dessus. Ce siÃ¨cle perd toute espÃ¨ce de goÃ»t pour les amusements intellectuels. Avez-vous lu le livre que je vous ai prÃªtÃ© et vous a-t-il amusÃ©? l'_Histoire de madame de la Guette_ me plaÃ®t plus que _la Juive de Hollande_, oÃ¹ il y a des choses qui ont dÃ» vous scandaliser. On me demande le titre d'un roman anglais pour un malade qui ne peut lire que cela. Peut-Ãªtre pourrez vous m'en dire un. Je viens de fabriquer un grand rapport sur la bibliothÃ¨que de Paris. C'est, je crois, ce qui m'a rendu si malade. Je perds mon temps Ã me mÃªler de ce qui ne me regarde pas et on me met sur le dos toutes les affaires des autres. J'ai quelquefois envie de faire un roman avant de mourir; mais tantÃ´t le courage me manque, tantÃ´t, quand je suis en bonne disposition, on me donne des bÃªtises administratives Ã arranger. Je vous Ã©crirai avant mon dÃ©part. Adieu. . . . . .

. . . . . .

CCXXIV

Londres, _British Museum_, 20 juillet 1860.

C'est assurÃ©ment fort aimable Ã vous de ne pas m'avoir donnÃ© signe de vie, ni un mot d'adieu avant mon dÃ©part. Je ne vous pardonnerai que la premiÃ¨re fois que nous nous verrons. J'ai Ã©tÃ© retardÃ© par toute sorte d'embarras, et je n'ai pu partir qu'hier matin, par un temps de chien. Pourtant, je me suis conduit assez hÃ©roÃ¯quement pendant la traversÃ©e, et j'ai Ã©tÃ© presque le seul qui n'ait pas rendu l'Ã¢me aux flots agitÃ©s. J'ai trouvÃ© ici le temps de l'Ã©clipse Ã Paris. Il me faut toujours quelque temps Ã Londres pour m'habituer Ã la singuliÃ¨re lumiÃ¨re qu'il y fait. Il semble qu'elle passe au travers d'une gaze brune. Cette lumiÃ¨re et les fenÃªtres sans rideaux me tracasseront encore quelques jours. En revanche, je me suis rÃ©galÃ© de toute sorte de bonnes choses, et j'ai dÃ®nÃ© et dÃ©jeunÃ© comme un ogre, ce qui ne m'Ã©tait pas arrivÃ© depuis assez longtemps. Mon seul regret est de n'avoir pas ici ma chouette, qui joue sur mon tapis le soir, comme le chat que vous connaissiez autrefois. Je vous assure que c'est une trÃ¨s-jolie bÃªte, et qui a de l'esprit plus quelle n'est grosse, car elle ne l'est pas plus que mon poing. Il m'importe trÃ¨s-particuliÃ¨rement de savoir d'une maniÃ¨re trÃ¨s-exacte, avant la fin de ce mois de juillet, Ã quelle Ã©poque vous vous proposez de venir Ã Paris, le temps que vous y passerez et quand vous prÃ©tendez aller Ã Alger. C'est en consÃ©quence de vos plans que je ferai les miens.

Je n'ai pas besoin de vous dire que vous Ãªtes le grand motif dÃ©terminant pour moi, de quitter les Highlands plus tÃ´t, ou mÃªme de n'y pas aller du tout. Ne songez pas et surtout ne faites pas semblant de croire que ce serait un sacrifice. Je reviendrais demain si vous me disiez que vous Ãªtes Ã Paris. Sachez pour votre gouverne que je suis ici jusqu'au 30.

Adieu; je suis vraiment de bien mauvaise humeur contre vous.

CCXXV

Mercredi soir, 9 aoÃ»t 1860. 9, _South Parade Bath._

Je vous ai achetÃ© un voile bleu avant de quitter Londres. Je voulais vous Ã©crire; mais mon ministre m'avait accablÃ© de commissions, et c'eÃ»t Ã©tÃ© de la charitÃ© de votre part que de venir m'aider Ã m'en acquitter. J'ai choisi des robes, des chapeaux et des rubans, tout cela le plus fantastique que j'ai pu. Je crains que les chiens de France ne courent aprÃ¨s les infortunÃ©es qui porteront ces belles choses de mon choix; je suis fÃ¢chÃ© de vous voir si opposÃ©e Ã une excursion en Angleterre, pendant que j'y suis. Cela ne vous plaÃ®t pas. Vous sentez bien qu'il n'y a pas de bruyÃ¨res et de montagnes que je ne quitte avec empressement pour vous voir avant votre dÃ©part. Qu'il nous reste au moins un souvenir heureux en nous quittant pour si longtemps. . . . . .

. . . . . .

J'ai menÃ© depuis huit jours une vie Ã rendre poussif un cheval pur sang, le jour en courses, _shopping and visiting_; le

soir dÃ®nant en ville chez les aristos, oÃ¹ je trouvais toujours les mÃªmes plats et presque les mÃªmes visages. Je ne me rappelais guÃ¨re les noms de mes hÃ´tes, et, quand ils ont des cravates blanches et des habits noirs, je trouve que tous les Anglais se ressemblent. Nous sommes ici fort dÃ©testÃ©s et encore plus craints. Rien n'est plus drÃ´le que la peur que l'on a de nous et qu'on ne prend pas la peine de dissimuler. Les volontaires sont encore plus bÃªtes que la garde nationale ne l'Ã©tait chez nous en 1830, parce qu'on apporte Ã tout dans ce pays-ci un air sÃ©rieux qu'on n'a pas ailleurs. Je connais un fort galant homme de soixante-seize ans, qui fait l'exercice tous les jours en culotte de zouave. Le ministÃ¨re est trÃ¨s-faible et ne sait ce qu'il veut, l'opposition ne le sait pas davantage. Mais grands et petits sont d'accord pour croire que nous avons envie de tout annexer. En mÃªme temps, il n'y a personne qui ne sente qu'une guerre serait impossible tant qu'il ne sera pas question d'annexer les trois royaumes. Je n'ai pas Ã©tÃ© trÃ¨s-content de la lettre de l'empereur Ã M. de Persigny. Il me semble que mieux aurait valu ne rien dire du tout, ou leur dire seulement ce que je leur rÃ©pÃ¨te tous les soirs, c'est qu'ils sont bien bÃªtes. Je vous conseille de me rÃ©pondre au plus vite, car je suis fort mÃ©lancolique et j'ai besoin de consolations. Je retourne Ã Londres lundi prochain. Ã crivez-moi: 18, _Arlington street_, chez M. Ellice. Je n'y resterai pas longtemps et j'irai tout de suite je crois Ã Glenquoich, avec lui.--Cette ville-ci est trÃ¨s-jolie. Il n'y a pas trop de fumÃ©e et on voit partout des collines couvertes d'herbes et d'arbres. Il n'y fait pas trop froid. J'y suis chez des amis gens d'esprit, et il y a des bains qui me font du bien. Adieu. . . . . .

. . . . . .

CCXXVI

8 aoÃ»t 1860. Londres, 18, _Arlington street._

Je reÃ§ois votre lettre au moment de partir pour Glenquoich. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle ne me fait nul plaisir. Mais je ne vous ferai cependant pas de reproches. Pour le moment, je ne suis prÃ©occupÃ© que d'une chose, c'est de chercher comment je pourrai vous dire adieu. De votre cÃ´tÃ©, tÃ¢chez de faire aussi quelque chose afin de gagner un peu de temps. Je ne dÃ©sespÃ¨re pas qu'en nous y mettant tous les deux nous ne parvenions Ã nous retrouver et Ã passer quelques heures ensemble. Plus je rÃ©flÃ©chis Ã votre expÃ©dition d'AlgÃ©rie, plus elle me paraÃ®t folle. Il est Ã©vident que les affaires d'Orient, compliquÃ©es comme elles le sont, et devant se compliquer encore davantage Ã tout instant, pourront obliger votre frÃ¨re Ã partir sur un signe du tÃ©lÃ©graphe, et vous demeurerez fort empÃªchÃ©e de votre personne au milieu de vos Arabes. Il me paraÃ®t probable que le dÃ©barquement des FranÃ§ais en Syrie serait suivi d'une explosion gÃ©nÃ©rale de pillages et de massacres dans tout l'Orient; trÃ¨s-vraisemblablement encore, les provinces turques de la GrÃ¨ce, c'est-Ã -dire la Thessalie, la MacÃ©doine et l'Albanie chrÃ©tienne feront quelque mouvement en reprÃ©sailles. Tout sera en feu cet hiver en Orient. Aller Ã Alger dans un pareil moment, cela, je vous le rÃ©pÃ¨te, me semble aussi fou que possible. Encore si vous trouviez Ã ce voyage quelque attrait particulier! mais vous paraissez maintenant le regretter. . . . . .

. . . . . .

Il fait un temps atroce. Hier, le soleil s'est montrÃ© pour la premiÃ¨re fois depuis mon arrivÃ©e en Angleterre; mais, ce matin, en me rÃ©veillant, j'entendais la pluie fouetter sur ma fenÃªtre. Le baromÃ¨tre est Ã grande pluie, et je ne vois pas Ã cent pas. Je ne comprends pas trop ce que deviendra le blÃ© avec le vent et la pluie et le froid. Le _Times_ me dit qu'il est tombÃ© quatre pieds de neige Ã Inverness, oÃ¹ je coucherai lundi prochain. Y aura-t-il assez de charbon de terre et assez de plaids en Ã cosse pour remÃ©dier Ã tant de maux? MalgrÃ© le temps froid et couvert que j'ai eu Ã Bath et aux environs, le pays m'a beaucoup plu. J'ai vu des collines trÃ¨s-dÃ©coupÃ©es, des arbres magnifiques, et une richesse de verdure dont on n'a pas d'idÃ©e ailleurs, si ce n'est peut-Ãªtre dans les hautes vallÃ©es de la Suisse. Mais tout cela ne vaut pas Saint-Cloud ou Versailles par un beau temps. Adieu, chÃ¨re amie; je suis bien triste et je voudrais Ãªtre en colÃ¨re. Je n'en ai pas la force, car je ne vous accuse pas. . . . . .

. . . . . .

Voici mon adresse Ã Glenquoich, mais je n'y serai que dans quelques jours: _Care of Rt. Hon. E. Ellice, Glenquoich, fort Augustus._

CCXXVII

Glenquoich, 22 aoÃ»t 1860.

Je suis sans nouvelles de vous. . . . . .

. . . . . .

Ce n'est pas chose facile de partir d'ici. Outre les gens qui vous retiennent, il y a les difficultÃ©s matÃ©rielles, les jours de bateaux Ã vapeur pour aller gagner par les lacs les extrÃ©mitÃ©s des chemins de fer. Nous avons ici un temps presque toujours dÃ©testable, mais qui n'empÃªche pas les gens de sortir. On est si habituÃ© Ã la pluie, que, lorsqu'il ne tombe pas des hallebardes, on croit qu'on peut se promener. Les sentiers sont quelquefois des torrents, on ne voit pas les montagnes Ã cent pas de soi, mais on rentre en disant: _Beautiful walk._ Ce qu'il y a de pire en ce pays-ci, c'est un moucheron appelÃ© _midge_; et des plus vÃ©nimeux. Ils sont trÃ¨s-friands de mon sang et j'ai la figure et les mains dÃ©vorÃ©es. Je suis ici avec deux demoiselles, l'une blonde et l'autre rousse, toutes les deux avec une peau de satin, et les horribles midges prÃ©fÃ¨rent s'attaquer Ã moi. Notre principal amusement est la pÃªche. Elle a l'avantage que les midges craignent l'eau et ne se hasardent jamais sur le lac. Nous sommes ici quatorze personnes. Dans la journÃ©e, chacun s'en va de son cÃ´tÃ©. Le soir, aprÃ¨s le dÃ®ner, chacun prend un livre ou Ã©crit des lettres. Causer et chercher Ã s'amuser les uns par les autres est chose inconnue aux Anglais. Je voudrais bien savoir quelque chose de vos projets. Ã©crivez-moi Ã Londres dÃ¨s que vous recevrez cette lettre. Dites-moi quand vous partez et si je pourrai vous dire adieu. Je tiens pour certain que vous ferez vos efforts pour que nous puissions passer quelques heures ensemble avant votre grand voyage. L'air des Highlands me fait du bien. Il me semble que je respire mieux que je ne faisais avant de venir ici. Je ne puis me rÃ©signer Ã manger, et c'est le grand plaisir dans ce temps de pluie et de brouillards. Nos chasseurs nous tuent des cerfs sur les montagnes, souvent des grouses, et nous avons tous les jours des oi-

seaux trÃ¨s-bons. Je soupire pour une soupe maigre ou pour dÃ®ner seul chez moi ou Ã Saint-ChÃ©ron avec vous; ce dernier souhait ne se rÃ©alisera pas, j'en ai bien peur. Je ne sais si je vous ai dit que j'avais pour vous un voile bleu. J'ai eu le courage de ne pas m'en servir pour vous le rapporter frais. Si vous saviez quelles montagnes les _midges_ vous dessinent sur la figure, vous apprÃ©cieriez la force d'Ã¢me dont j'ai fait preuve. Adieu.

CCXXVIII

Paris, 14 septembre 1860.

J'ai reÃ§u votre lettre, chÃ¨re amie. Je vous avoue que je trouve que vous auriez pu rester un jour de moins Ã Lestaque et le passer Ã Paris. . . .

Je suis ici avec Panizzi depuis une dizaine de jours. Je fais le mÃ©tier de cicÃ©rone et lui montre depuis le cÃ¨dre jusqu'Ã l'hysope. Il n'y a plus un chat Ã Paris d'ailleurs, ce qui me plaÃ®t assez. Cependant, les soirÃ©es commencent Ã devenir longues.

Je voudrais vous donner des nouvelles du grand brouillamini qui vient de commencer. Mais je ne sais rien et ne comprends rien. Mon hÃ´te croit que le pape et les Autrichiens seront chassÃ©s. Pour le premier, les apparences sont fort mauvaises; quant aux autres, je crois que, si Garibaldi s'y frotte, il s'en mordra les doigts. On m'Ã©crit de Naples un mot trÃ¨s-philosophique du roi avant de s'embarquer: il recevait toutes les cinq minutes la dÃ©mission d'un gÃ©nÃ©ral ou d'un amiral; Â«Maintenant, ils sont trop Italiens pour se battre contre Garibaldi; dans un mois, ils seront trop royalistes pour se battre contre les Autri-

chiens.Â» Il est impossible de s'imaginer la fureur des carlistes et des orlÃ©anistes. Un Italien assez sensÃ© me dit que M. de Cavour a fait entrer l'armÃ©e sarde dans les Ã tats de l'Ã glise, parce que Mazzini allait y faire une rÃ©volution. Je trouve Ã cela quelque vraisemblance. Vous aurez vu probablement les fÃªtes de Marseille. On m'Ã©crit que c'Ã©tait fort beau et que l'enthousiasme a Ã©tÃ© Ã la fois rÃ©flÃ©chi et bruyant; qu'il y a eu beaucoup d'ordre malgrÃ© une multitude immense, exaltÃ©e et mÃ©ridionale. Manger paraÃ®t avoir Ã©tÃ© la chose la plus difficile, et coucher quelque part Ã peu prÃ¨s autant. Le spectacle des Marseillais dans leur Ã©tat ordinaire m'amuse toujours; leur Ã©tat d'excitation devait Ãªtre encore plus drÃ´le; et, pour cela, et pour autre chose encore que vous devinerez, je regrette de n'avoir pas Ã©tÃ© Ã Marseille ou aux environs. Panizzi, qui a un grand goÃ»t pour la locomotion, pense Ã aller faire un voyage de huit jours Ã Turin et me presse de l'accompagner. J'en aurais grande envie, mais je n'ose. Il me paraÃ®t un peu dÃ©licat d'aller voir M. de Cavour et peut-Ãªtre Garibaldi, et, dans le doute, je prendrai sagement le parti de l'abstention. J'aurai beaucoup de commissions Ã vous donner pour Alger lorsque vous y serez installÃ©e. Vous savez les choses qui me conviennent, et, lorsque vous en trouverez, ne perdez pas les bonnes occasions. Je me recommande surtout Ã vous pour me trouver une robe de chambre pleine de caractÃ¨re. Je voudrais aussi que vous fissiez connaissance avec les femmes du pays et que vous me racontassiez franchement ce que vous aurez vu et entendu.

Ma chouette est toujours trÃ¨s-aimable, mais trÃ¨s-peu propre, ce qui fait mon malheur. Elle est dÃ©sespÃ©rÃ©e quand on la met en cage, et elle abuse de sa libertÃ©; je ne sais

qu'en faire. Elle ne veut pas s'envoler. Je vais demain avec Panizzi chez DisdÃ©ri pour me faire photographier. Je vous enverrai un exemplaire de mon portrait. On a essayÃ© Ã Glenquoich; mais il y a si peu de jour dans ce pays-lÃ , qu'il n'est venu qu'une espÃ¨ce d'ombre surmontÃ©e d'une casquette parfaitement modelÃ©e. Je ne suis pas trÃ¨s-content de votre photographie.

Adieu, chÃ¨re amie; nous avons depuis huit jours un assez beau temps, un peu froid; mais, de midi Ã quatre heures, on voit le soleil, et c'est un spectacle si rare cette annÃ©e, qu'on se tient pour heureux. Adieu; portez-vous bien, ayez soin de vous et pensez un peu Ã moi.

CCXXIX

17 septembre 1860.

Je ne perds pas un moment pour vous dire que je viens de recevoir votre lettre du 13 de ce mois. Je vois que vous vous plaignez de n'avoir pas reÃ§u de lettres et je n'y comprends rien. Il y a dans tout cela un mystÃ¨re que je ne m'explique pas. Je vous fÃ©licite de votre heureuse traversÃ©e. La mienne n'a pas Ã©tÃ© aussi bonne pour avoir Ã©tÃ© moins longue, je suppose, mais cela ne s'applique qu'aux lettres de Marseille; je suppose que tout le monde a perdu la tÃªte lors du passage de l'empereur, et que tous les services ont Ã©tÃ© suspendus. Un nÃ©gociant de Marseille, Ã qui j'avais Ã©crit pour un envoi trÃ¨s-pressÃ©, m'a rÃ©pondu hier qu'il n'avait pas eu le temps, Ã cause des fÃªtes. Il paraÃ®t que personne n'Ã©tait plus Ã son affaire. Nous avons, depuis quelques jours, un trÃ¨s-beau

temps. Probablement j'en aurais profitÃ© pour aller dire adieu Ã la campagne, mais j'ai eu chez moi mon ami Panizzi. Je l'ai emballÃ© hier pour Turin, oÃ¹ il ne restera que quelques jours. Il doit revenir Ã la fin de la semaine. Je suis mieux portant depuis mon voyage en Ã cosse. Seulement, je dors fort mal. Je vous envie le spectacle que vous allez avoir: la partie arabe, qui doit avoir un certain caractÃ¨re d'Ã©trangetÃ©; vous m'en ferez une description dÃ©taillÃ©e, j'espÃ¨re. Adieu, chÃ¨re amie. Veuillez m'Ã©crire aussitÃ´t que vous aurez reÃ§u ma lettre. Dites-moi ce que vous pensez de ces lettres perdues ou retardÃ©es, et donnez-moi vos ordres pour le petit paquet que j'ai Ã vous envoyer. Je me suis abstenu de chercher moi-mÃªme un moyen, persuadÃ© que vous en trouverez un. Adieu; prenez bien soin de vous. . . . . .

CCXXX

Paris, 7 octobre 1860.

ChÃ¨re amie, vos lettres m'arrivent enfin et me rassurent sur le sort des miennes. Vous avez raison d'accuser les Marseillais d'avoir perdu la tÃªte Ã l'occasion du passage de l'empereur. Ils avaient mÃªme perdu deux petits barils de vin d'Espagne qu'on m'envoyait et qui sont restÃ©s Ã l'entrepÃ´t, je ne sais combien de temps. Le nÃ©gociant marseillais qui devait les recevoir m'Ã©crit trÃ¨s-naÃ¯vement qu'il Ã©tait trop occupÃ© des fÃªtes pour penser Ã mon vin, et qu'il n'a pu le rÃ©clamer qu'aprÃ¨s s'Ãªtre un peu reposÃ©.--Je comprends fort bien l'Ã©blouissement et l'intÃ©rÃªt que doit avoir pour vous la pre-

miÃ¨re vue de la vie orientale. Vous dites trÃ¨s-bien que vous trouvez Ã chaque pas des choses bouffonnes et d'autres admirables. Il y a en effet toujours quelque chose de bouffon dans les Orientaux, comme dans certaines bÃªtes Ã©tranges et pompeuses que nous voyions autrefois au Jardin des Plantes. Decamps a fort bien saisi cette apparence bouffonne, mais il n'a pas rendu le cÃ´tÃ© trÃ¨s-grand et trÃ¨s-beau. Je vous remercie beaucoup de vos descriptions; seulement, je les trouve un peu incomplÃ¨tes. Vous avez eu le rare privilÃ¨ge de voir des femmes musulmanes et vous ne me dites pas ce que je voudrais savoir. Font-elles en AlgÃ©rie, comme en Turquie, une grande exhibition de leurs appas? Je me souviens avoir vu la gorge de la mÃ¨re du sultan actuel, comme je vous ai vu le visage. Je voudrais encore savoir quel Ã©tait le caractÃ¨re des danses que vous avez vu danser, et s'il Ã©tait modeste, et, s'il ne l'Ã©tait pas, dites-moi pourquoi. Si vous m'indiquez une occasion pour le paquet que je vous destine, je vous l'expÃ©dierai tout de suite; si vous n'en avez pas, en passant Ã Marseille, je le remettrai au premier paquebot en partance. Je voudrais bien que vous me trouvassiez quelque objet Ã ma convenance. Vous savez ce qui ferait mon affaire, je m'en rapporte Ã votre divination. Je suis allÃ© passer quelques jours en Saintonge et ne suis revenu qu'hier. Le temps a Ã©tÃ© constamment dÃ©testable, et j'ai rapportÃ© une extinction de voix et un rhume affreux. J'ai trouvÃ© lÃ des gens profondÃ©ment dÃ©confits, pleurant toutes les larmes de leurs yeux sur les malheurs du saint-pÃ¨re et du gÃ©nÃ©ral Lamoriciã¨re. Le gÃ©nÃ©ral Changarnier fait, Ã ce qu'on dit, un rÃ©cit de la campagne de son collÃ¨gue, oÃ¹, aprÃ¨s lui avoir donnÃ© les plus grands Ã©loges, il montre qu'il n'a fait que des bÃªtises Ã©normes. Ã€ mon avis, le seul des hÃ©ros martyrs

dont on ne peut rire, c'est Pimodan, qui est mort comme un brave soldat. Ceux qui crient aux martyrs parce qu'ils ont Ã©tÃ© pris sont des farceurs sur lesquels je ne m'apitoie guÃ¨re. Le temps prÃ©sent est, d'ailleurs, parfaitement comique, et il fait bon lire son journal pour apprendre chaque matin quelque catastrophe, lire les notes de Cavour ou les encycliques. J'ai vu qu'on avait fusillÃ© Walker en AmÃ©rique, ce qui m'a surpris, car son cas est celui de Garibaldi, que nous admirons tous. Avez-vous trouvÃ© mon portrait ressemblant? En voici un meilleur ou du moins d'une expression un peu moins sinistre. Je voudrais vous donner des nouvelles de Paris, mais il n'y a encore personne. Je vous envie d'Ãªtre au soleil! Si vous avez quelque commission Ã me donner, je suis encore Ã Paris pour un mois et plus. Vous ne me dites rien de la cuisine du pays. Y a-t-il quelque chose de bon? Si oui, emportez la recette. Adieu, chÃ¨re amie.

CCXXXI

Paris, 16 octobre 1860.

ChÃ¨re amie, j'ai reÃ§u votre nÂ° 5, pas par un convoi de grande vitesse. Je suppose qu'il a eu un de ces coups de vent dont le journal nous parle tous les matins. Il paraÃ®t que la MÃ©diterranÃ©e fait des siennes cette annÃ©e. Je vous envie le soleil et la chaleur dont vous jouissez. Ici, c'est toujours pluie ou brouillard, quelquefois humiditÃ© chaude, plus souvent humiditÃ© froide, toujours aussi dÃ©sagrÃ©able que possible. Paris est toujours complÃ¨tement vide. Je passe mes soirÃ©es Ã lire

et quelquefois Ã dormir. Avant-hier, j'ai voulu entendre de la musique et je suis allÃ© aux Italiens. On jouait le Barbier. Cette musique, qui est la plus gaie qu'on ait jamais Ã©crite, Ã©tait exÃ©cutÃ©e par des gens qui avaient tous l'air de revenir d'un enterrement. Mademoiselle Alboni, qui jouait Rosine, chantait admirablement, avec l'expression d'une serinette. Gardoni chantait comme un homme comme il faut, qui craint d'avoir l'air d'un acteur. Il me semble que, si j'avais Ã©tÃ© Rossini, je les aurais tous battus. Il n'y avait que le Basile, dont je ne me rappelle plus le nom, qui ait chantÃ© comme s'il comprenait les paroles.-- Vous m'avez promis une description exacte et circonstanciÃ©e de quantitÃ©s de choses intÃ©ressantes que je ne puis voir. GrÃ¢ce aux privilÃ¨ges de votre sexe, vous pouvez entrer dans les harems et causer avec les femmes. Je voudrais savoir comment elles sont habillÃ©es, ce qu'elles font, ce qu'elles disent, ce qu'elles pensent de vous. Vous m'avez aussi parlÃ© de danses. Je suppose que c'est plus intÃ©ressant que ce qu'on voit aux bals de Paris; mais il me faudrait une description un peu dÃ©taillÃ©e. Avez-vous compris le sens de ce que vous voyez? Vous savez que tout ce qui se rapporte Ã l'histoire de l'humanitÃ© est plein d'intÃ©rÃªt pour moi. Pourquoi n'Ã©cririez-vous pas sur un papier ce que vous voyez et ce que vous entendez?

Je ne sais s'il y aura du CompiÃ¨gne cette annÃ©e. On me dit que l'impÃ©ratrice, que je n'ai pas vue, est toujours horriblement dÃ©solÃ©e. Elle m'a envoyÃ© une belle photographie de la duchesse d'Albe, faite plus de vingt-quatre heures aprÃ¨s sa mort. Elle a l'air de dormir tranquillement. Sa mort a Ã©tÃ© trÃ¨s-douce. Elle a ri du patois valencien de sa femme de chambre cinq minutes avant d'expirer. Je n'ai pas de nouvelles

directes de madame de Montijo depuis son dÃ©part. Je crains bien que la pauvre femme ne rÃ©siste pas Ã ce coup-lÃ .--Je suis dans de grandes intrigues acadÃ©miques. Il ne s'agit pas de l'AcadÃ©mie franÃ§aise, mais de celle des beaux-arts. J'ai un ami qui est candidat prÃ©fÃ©rÃ©, mais Sa MajestÃ© lui a fait dire de se retirer devant M. Haussmann, le prÃ©fet. C'est une place d'acadÃ©micien libre. L'AcadÃ©mie se fÃ¢che et veut nommer mon ami malgrÃ© lui. Je l'y encourage de toutes mes forces, et je voudrais pouvoir dire Ã l'empereur le tort qu'il se fait en se mÃªlant de ce qui ne le regarde pas. J'espÃ¨re que j'en viendrai Ã bout et que le grand colosse sera black-boulÃ© de la bonne faÃ§on.--Les affaires d'Italie sont bien amusantes, et ce qu'on en dit parmi le peu d'honnÃªtes gens qui sont ici est encore plus drÃ´le. On commence Ã voir arriver quelques-uns des _martyrs_ de Castelfidardo. En gÃ©nÃ©ral, ils ne parlent pas trop bien de LamoriciÃ¨re, qui n'aurait pas Ã©tÃ© aussi hÃ©roÃ¯que qu'ils l'avaient annoncÃ©. J'ai vu ces jours passÃ©s la tante d'un jeune martyr de dix-huit ans qui s'Ã©tait laissÃ© prendre. Elle m'a dit que les PiÃ©montais avaient Ã©tÃ© abominables pour son neveu. Je m'attendais Ã quelque chose de terrible. Â«Figurez-vous, monsieur, que, cinq minutes aprÃ¨s avoir Ã©tÃ© fait prisonnier, le pauvre garÃ§on n'avait dÃ©jÃ plus sa montre. Une montre de chasse en or, que je lui avais donnÃ©e!Â»

Adieu, chÃ¨re amie; Ã©crivez-moi souvent. Dites-moi ce que vous faites. Beaucoup de dÃ©tails.

CCXXXII

Paris, 24 octobre 1860.

ChÃ¨re amie, j'ai reÃ§u votre lettre dur 15. J'ai tardÃ© Ã vous rÃ©pondre parce que j'ai fait une excursion Ã la campagne, chez mon cousin, oÃ¹ je me promenais le jour et jouais au trictrac le soir. Enfin, j'ai Ã©tÃ© trÃ¨s-paresseux. Je vous remercie des descriptions que vous me donnez, qui auraient cependant besoin d'un commentaire perpÃ©tuel et d'illustrations, particuliÃ¨rement en ce qui concerne les danses des natives; d'aprÃ¨s ce que vous me dites, cela doit ressembler un peu aux danses des gitanas de Grenade. Il est probable que les intentions sont les mÃªmes et que les Moresques reprÃ©sentent les mÃªmes choses. Je ne doute pas qu'un Arabe du Sahara qui verrait valser Ã Paris ne conclÃ»t, et avec beaucoup de vraisemblance, que les FranÃ§aises jouent aussi la pantomime. Quand on va au fond des choses, on arrive toujours aux mÃªmes idÃ©es premiÃ¨res. Vous l'avez vu lorsque vous Ã©tudiiez la mythologie avec moi. Je n'admets pas du tout la timiditÃ© de vos explications. Vous avez assez d'euphÃ©mismes Ã votre disposition pour me tout dire, et ce que vous en faites n'est que pour qu'on vous prie.--Allons, exÃ©cutez-vous dans votre prochaine lettre. Je vous dirai que je deviens tous les jours plus souffrant. Je commence Ã en prendre mon parti, mais c'est ennuyeux de se sentir vieillir et mourir petit Ã petit.--Vous me demandez des explications sur le brouillamini actuel. Vous n'Ãªtes pas dÃ©goÃ»tÃ©e! Malheureusement, personne n'y comprend rien. Lisez _le Constitutionnel_ d'aujourd'hui. Il y a un article intÃ©ressant et _inspirÃ©_ de la GuÃ©ronniÃ¨re. Il dit en substance: Â«Je ne puis pas approuver qu'on attaque les gens qui

ne vous font rien; mais, d'un autre cÃ´tÃ©, je ne m'intÃ©resse nullement Ã ceux qu'on dÃ©pouille, et je ne veux pas qu'on les aide autrement que par des conseils.Â» Hier, je suis allÃ© Ã Saint-Cloud, oÃ¹ j'ai dÃ©jeunÃ© en tÃªte-Ã -tÃªte presque avec l'empereur, l'impÃ©ratrice, et Â«Monsieur filsÂ», comme on dit Ã Lyon; tous en trÃ¨s-bonne santÃ© et bonne humeur. J'ai longtemps causÃ© avec l'empereur, surtout d'histoire ancienne et de CÃ©sar. Il m'Ã©tonne par la facilitÃ© avec laquelle il comprend les choses d'Ã©rudition, dont il n'a pris le goÃ»t qu'assez rÃ©cemment. L'impÃ©ratrice m'a racontÃ© des anecdotes assez curieuses de son voyage en Corse; l'Ã©vÃªque lui a parlÃ© d'un bandit nommÃ© Bosio, dont l'histoire a l'air d'avoir Ã©tÃ© copiÃ©e sur _Colomba._ C'est un fort honnÃªte garÃ§on, que les conseils d'une femme ont poussÃ© Ã commettre deux ou trois petits meurtres. On court aprÃ¨s lui depuis quelques mois, mais inutilement; on a mis en prison des femmes et des enfants soupÃ§onnÃ©s de lui porter Ã manger, mais impossible de mettre la main dessus. Personne ne sait oÃ¹ il est. Sa MajestÃ©, qui a lu le roman que vous savez, s'est intÃ©ressÃ©e Ã cet homme et a dit qu'elle serait bien aise qu'on lui donnÃ¢t les moyens de sortir de l'Ã®le et d'aller en Afrique oÃ¹ ailleurs, oÃ¹ il pourrait devenir un bon soldat et un honnÃªte homme. Â«Ah! madame, dit l'Ã©vÃªque, me permettez-vous de lui faire dire cela?--Comment, monseigneur, vous savez donc oÃ¹ il est? Â» RÃ¨gle gÃ©nÃ©rale: le plus mauvais garnement, en Corse, est toujours apparentÃ© au plus honnÃªte homme. Ce qui les a beaucoup surpris, c'est qu'on leur a demandÃ© un nombre prodigieux de grÃ¢ces, mais pas un sou; aussi l'impÃ©ratrice est revenue fort enthousiasmÃ©e.

L'entrevue de Varsovie est un fiasco; l'empereur d'Autriche _s'y est invitÃ©_; et il a trouvÃ© la politesse qu'on a Ã l'Ã©gard des indiscrets. Rien de sÃ©rieux ne s'y est fait. La prÃ©tention de l'empereur d'Autriche Ã©tait d'Ã©tablir que, si l'Autriche avait le danger de la Hongrie, la Russie avait la Pologne; Ã quoi Gorstchakoff rÃ©pond: Â«Vous avez onze millions de Hongrois, et vous Ãªtes trois millions d'Allemands. Nous sommes quarante millions de Russes, et nous n'avons besoin de personne pour mettre Ã la raison six millions de Polonais. Par consÃ©quent, point d'assurance mutuelle.Â» Il me semble que, du cÃ´tÃ© de l'Angleterre, il y a apaisement, et il serait possible, probable mÃªme, qu'elle nous fÃ®t quelques avances pour suivre une mÃªme politique Ã l'Ã©gard de l'Italie. Si cela arrivait, je pense qu'une guerre serait impassible, Ã moins toutefois que Garibaldi ne s'en prÃ®t Ã la VÃ©nÃ©tie; mais les Italiens sont plus prudents qu'on ne croit. On m'Ã©crit de Naples que le gÃ¢chis y est Ã son comble, et que l'on y attend les PiÃ©montais avec la mÃªme impatience que nous avions, en 1848, de voir arriver Ã Paris les troupes de ligne. C'est aprÃ¨s l'ordre qu'on soupire et on ne le voit qu'avec Victor-Emmanuel. Garibaldi et Alexandre Dumas ont, d'ailleurs, fort bien prÃ©parÃ© les esprits, de mÃªme qu'une pluie glacÃ©e prÃ©pare Ã un dÃ®ner chaud. Adieu, chÃ¨re amie; je pense me mettre bientÃ´t en route pour Cannes. Ã€ Marseille, oÃ¹ je serai vers le milieu de novembre, je confie votre paquet au bureau des bateaux Ã vapeur. Donnez-moi des dÃ©tails de mÅ urs et n'ayez pas peur de me scandaliser. Ayez bien soin de vous et ne m'oubliez pas.

CCXXXIII

1er novembre au soir, 1860.

J'ai reÃ§u votre nÂ° 7, chÃ¨re amie. Il paraÃ®t que le pays et le temps vous plaisent toujours. Je crains pour vous le moment oÃ¹ la vue d'un homme en bournous vous semblera chose si ordinaire, que vous n'y ferez plus attention; c'est le cas, je pense, pour la colonie franÃ§aise dont vous me parlez et qui doit Ãªtre aussi amusante que celle de la premiÃ¨re sous-prÃ©fecture venue de France. Porte-t-on beaucoup de crinoline au palais du gouvernement ? s'y ennuie-t-on de la mÃªme maniÃ¨re qu'Ã Paris? Il me semble que je prÃ©vois votre rÃ©ponse. Vous ne m'avez donnÃ© que des croquis des mÅ urs algÃ©riennes, je voudrais des dÃ©tails, et trÃ¨s-prÃ©cis. Je ne conÃ§ois pas pourquoi vous n'entreriez pas dans toutes les explications que je vous demande. Il n'y a rien que vous ne puissiez me dire, et, d'ailleurs, vous Ãªtes justement renommÃ©e pour l'euphÃ©misme. Vous savez dire les choses acadÃ©miquement. Je comprendrai Ã demi-mot; seulement, je voudrais des dÃ©tails; autrement, je ne saurai que ce que tout le monde sait. Je voudrais savoir tout ce que vous avez appris, et je suis sÃ»r que cela vaut la peine d'Ãªtre dit. Je vous fÃ©licite de votre courage si vous apprenez rÃ©ellement l'arabe; il en faut beaucoup. J'ai mis une fois le nez dans la grammaire de M. de Sacy, et j'ai reculÃ© Ã©pouvantÃ©. Je me rappelle qu'il y a des lettres lunaires et solaires, et des verbes Ã je ne sais combien de conjugaisons. En outre, c'est une langue sourde qu'on peut parler avec un bÃ¢illon. Mon cousin, qui Ã©tait un des plus savants arabisants et qui avait passÃ© vingt-cinq ans en Ã gypte, ou Ã Djeddah, me disait qu'il n'ouvrait jamais un livre sans apprendre quelque mot nouveau, et qu'il y en avait cinq cents pour dire _lion_, par exemple.--Je vous ai Ã©crit une grande tartine politique il y a huit jours. Il me semble que tout en est encore au mÃªme point. Jusqu'Ã

prÃ©sent, ce qui paraÃ®t concluant, c'est: 1Â° que l'entrevue de Varsovie a Ã©tÃ© un _fiasco_ complet; 2Â° que l'Autriche se sent hors d'Ã©tat d'attaquer, bien que son ennemi lui fasse assurÃ©ment assez beau jeu. Tout se complique encore par la situation de l'Orient. Elle est telle, que notre ambassadeur Ã Constantinople croit que la vieille machine peut craquer de fond en comble au premier jour. Le sultan vend ses cachemires. Il ne sait s'il pourra s'acheter Ã dÃ®ner le mois prochain. Savez-vous quel a Ã©tÃ© le premier mot de l'empereur FranÃ§ois-Joseph Ã l'empereur Alexandre: Â«Je vous apporte ma tÃªte coupable! Â» C'est la formule que dit un serf lorsqu'il s'approche de son maÃ®tre et qu'il craint d'Ãªtre battu. Il a dit cela en bon russe, car il sait toutes les langues. Sa bassesse ne lui a pas trop rÃ©ussi: Alexandre a Ã©tÃ© d'une froideur dÃ©sespÃ©rante, et, Ã son exemple, le prince rÃ©gent de Prusse a pris des airs. AprÃ¨s le dÃ©part de l'empereur Alexandre, l'empereur d'Autriche est restÃ© quatre heures seul Ã Varsovie, sans qu'aucun grand seigneur russe ou polonais soit venu lui faire la cour. Les vieux Russes triomphent de tout cela, car ils dÃ©testent les Autrichiens encore plus que les Anglais ou nous. Vous apprendrez notre grande victoire sur ces pauvres Chinois. Quelle drÃ´le de chose que d'aller tuer si loin des gens qui ne nous ont rien fait! Il est vrai que, les Chinois Ã©tant une variÃ©tÃ© de l'orang-outang, il n'y a que la loi Grammont qui puisse Ãªtre invoquÃ©e en leur faveur. Je me prÃ©pare Ã nos conquÃªtes en Chine, en lisant un nouveau roman que vient de traduire Stanislas Julien, le Chinois patentÃ© du gouvernement. C'est l'histoire de deux demoiselles, mademoiselle _CÃ¢n_ et mademoiselle _Ling_, qui ont beaucoup d'esprit, car elles font des vers et des boutsrimÃ©s Ã tout propos. Elles trouvent deux Ã©tudiants qui, de

leur cÃ´tÃ©, Ã©crivent avec la mÃªme facilitÃ©, et c'est un combat de quatrains Ã n'en plus finir. Dans tous ces quatrains, il n'est question que d'hirondelles blanches et de lotus bleus. Il est impossible de trouver quelque chose de plus baroque et de plus dÃ©pourvu de passion. Ã videmment, les gens qui s'amusent Ã ce genre de littÃ©rature sont d'abominables pÃ©dants, qui mÃ©ritent bien d'Ãªtre conquis et battus par nous autres qui procÃ©dons de la belle littÃ©rature grecque. Nous avons eu quelques jours d'Ã©tÃ©, et je crois ce qu'on appelle l'Ã©tÃ© de la Saint-Martin, puis voilÃ le froid venu. Je commence Ã songer Ã la Provence, oÃ¹ l'on me promet un hiver des plus beaux, au dire des astrologues du pays. Je vous avertirai bientÃ´t de mon changement de rÃ©sidence. Depuis trois jours, je ne respire plus.--Vous ne m'avez pas parlÃ© de la cuisine du pays. Que faut-il penser du couscoussou? Y a-t-il encore dans les bazars des curiositÃ©s bien baroques et sont-elles Ã des prix honnÃªtes ? J'ai dÃ®nÃ© aujourd'hui chez le prince NapolÃ©on. La princesse Clotilde a admirÃ© mes boutons de poignet et m'a demandÃ© l'adresse du joaillier. Je lui ai dit: Â«Rue d'Alger, nÂº 10.Â» Est-ce bien cela?

Adieu, chÃ¨re amie.

CCXXXIV

Marseille, 17 novembre 1860.

ChÃ¨re amie, j'arrive Ã Marseille et je vois que dans une heure il part un vaisseau pour Alger. Je vais lui confier le paquet que je vous destine. Je n'ai que le temps de vous dire bonjour. Je

suis enrhumÃ© d'une maniÃ¨re horrible. Dans quelques jours, je serai Ã Cannes. Je vais faire une visite aux environs. Ã crivez-moi Ã Cannes si vous avez reÃ§u le petit paquet. Je suis trop pressÃ© pour vous dire des nouvelles. Le voyage de l'impÃ©ratrice[1] fait beaucoup jaser, et personne n'y comprend rien. On est plutÃ´t Ã la paix. Elle est trÃ¨s-probable, jusqu'Ã ce qu'on sache quel est le plus fort de Garibaldi ou de Cavour.

Adieu.

[1]En Ã cosse.

Marseille, 18 novembre 1860.

Malheureusement, il Ã©tait trop tard! On met sur raffiche que les bateaux partent Ã quatre heures, et c'est Ã midi. Mardi prochain, mon petit paquet partira sans faute. Je pense que ma lettre partira par le mÃªme paquebot. Et maintenant que cette grande affaire est terminÃ©e, je reprends mes questions: Ã tes-vous allÃ©e voir les bains maures? Quelles femmes avez-vous vues Ã ces bains? Je suis portÃ© Ã croire que l'habitude de vivre les jambes croisÃ©es doit leur faire des genoux horribles. Si vous n'approuvez pas leurs faÃ§ons de toilette, je suppose que vous adopterez le kohl pour les yeux. Outre que cela est trÃ¨s-joli, on dit encore que l'usage en est excellent pour se prÃ©server des ophthalmies, trÃ¨s-ordinaires et trÃ¨s-dangereuses pour nos yeux europÃ©ens dans les climats chauds. Je vous accorde donc mon autorisation sur cet article.

Je suis fÃ¢chÃ© de la mort de la pauvre lady M***, qui Ã©tait une bonne femme, malgrÃ© ses opinions sur les hommes et sur les choses. Est-il vrai qu'elle ait Ã©crit un livre, un voyage ou un roman? je ne sais plus lequel, mais on m'en a dit du bien

en Angleterre. Mon ami de Glenquoich, M. Ellice, va Ãªtre mon voisin cet hiver. Il vient d'acheter en Ã cosse, pour cent vingt mille livres sterling, une terre Ã cÃ´tÃ© de la sienne, ou plutÃ´t des lacs, des rochers et des bruyÃ¨res de plusieurs lieues en long et en large. Je ne me reprÃ©sente guÃ¨re ce que cela peut rapporter, sinon des grouses et des cerfs dans la saison. Il me semble que, si j'avais trois millions Ã mettre en terre, je prÃ©fÃ©rerais les employer au Midi qu'au Nord. J'emporte avec moi une nouvelle Ã©dition des Å uvres de Pouschkine, et j'ai promis de faire un article sur lui. Je me suis mis Ã lire ses poÃ©sies lyriques et j'y trouve des choses magnifiques, tout Ã fait selon mon cÅ ur, c'est-Ã -dire grecques par la vÃ©ritÃ© et la simplicitÃ©. Il y en a quelques-unes trÃ¨s-vives que je voudrais traduire pourtant, parce qu'en ce genre, de mÃªme qu'en bien d'autres, il me paraÃ®t trÃ¨s-supÃ©rieur pour la prÃ©cision et la nettetÃ©. Quelque chose dans le genre de l'ode de Sappho, Î á¼ Î´á½´Ï Îµ Î¼á¼ Ï á¾¶ Ï ÎµÎ»á¼ Î½Î¿Î¹, me rappelle que je vous Ã©cris la nuit dans une chambre d'auberge, et je pense Ã toute sorte d'histoires du bon temps, etc. De toutes les petites misÃ¨res de ce temps-ci, la pire pour moi, c'est l'insomnie. Toutes les idÃ©es sont noires et on se prend en grippe soi-mÃªme.

Adieu, chÃ¨re amie; tÃ¢chez de vous bien porter et de dormir. Vous avez encore plus beau temps que nous et plus joyeuse compagnie. Mangez-vous des bananes Ã Alger? C'est le meilleur fruit du monde, Ã mon avis, mais je voudrais en manger avec vous. Sur cette idÃ©e-lÃ , chÃ¨re amie, je vous souhaite le bonsoir. Je serai Ã Cannes vers le 25 de ce mois.

CCXXXV

Cannes, 13 dÃ©cembre 1860.

Vous Ã©crivez avec une concision toute lacÃ©dÃ©monienne, et, de plus, vous avez un papier qui sans doute ne se fabrique qu'exprÃ¨s pour vous. Pourtant, vous avez beaucoup de choses intÃ©ressantes Ã me conter. Vous vivez parmi les barbares, oÃ¹ il y a toujours Ã observer, et vous pouvez voir mieux que personne, Ã cause de la crinoline que vous portez, et qui est un passe-port trÃ¨s-utile. MalgrÃ© cela, vous ne m'avez appris qu'une particularitÃ©, que je soupÃ§onnais dÃ©jÃ , et encore, vous ne m'avez pas dit ce que vous en pensiez, et si vous trouviez que cela fÃ»t digne d'Ãªtre imitÃ©. Vous avez dÃ» voir dans les bazars une grande quantitÃ© de brimborions, et vous auriez pu les examiner et me rendre compte de ce qui aurait dÃ» me convenir. Enfin, vous ne vous acquittez pas du tout de votre rÃ´le de voyageuse. Pour moi, je vis dans mon trou et je n'ai rien Ã vous mander, si ce n'est que nous avons eu un temps de chien au commencement de ce mois. La Siagne, qui est un petit ruisseau entre la montagne de l'EstÃ©rel et Cannes, a dÃ©bordÃ© et couvert la plaine, ce qui lui donne un aspect des plus curieux et des plus pittoresques. La mer, de son cÃ´tÃ©, poussÃ©e par un vent du sud, venait battre en bas de mon balcon, et ma maison a Ã©tÃ© changÃ©e en Ã®le pendant une nuit. Tous ces dÃ©sastres ont Ã©tÃ© effacÃ©s par un jour de soleil. J'ai chaud et je me porte assez bien, mais je dors mal et j'ai tout Ã fait perdu l'habitude de manger; pourtant, je fais plus d'exercice qu'Ã Paris.

Le remue-mÃ©nage politique du commencement de ce mois m'a un peu agitÃ©, quelque dÃ©sintÃ©ressÃ© que je sois dans

la question. Vous savez combien j'Ã©tais liÃ© avec la principale victime[1]. Je ne sais rien encore de positif au sujet des motifs de sa disgrÃ¢ce. Il est Ã©vident seulement qu'il y a une belle dame dans l'affaire, laquelle tenait beaucoup, je crois, Ã occuper son appartement, et qui y travaillait depuis longtemps dÃ©jÃ . Il a pris la chose moins philosophiquement que je ne croyais, et que je n'aurais fait Ã sa place. Mais il y a eu des procÃ©dÃ©s qui l'ont blessÃ©, Ã ce que je crois. Quant aux mesures libÃ©rales, je ne sais trop qu'en penser; il faut voir Ã l'Å uvre. Je ne pense pas qu'elles fussent nÃ©cessaires; mais, en principe, il vaut mieux donner que d'accorder ce qu'on demande aprÃ¨s avoir laissÃ© le temps de demander et d'Ãªtre impatient. D'un autre cÃ´tÃ©, il se peut que l'empereur cherche dans les Chambres un appui pour sortir de la fausse position oÃ¹ nous sommes en Italie, gardant un pape qui nous excommunie _in petto_, et prÃ¨s de nous brouiller avec nos amis pour mÃ©nager la vanitÃ© d'un bambin[2] qui ne nous a jamais voulu de bien. Il est clair que, si les Chambres, dans leur adresse, recommandent la doctrine de non-intervention, ce sera un motif pour retirer de Rome le gÃ©nÃ©ral de Goyon, et laisser les PiÃ©montais se dÃ©brouiller comme ils l'entendront et comme ils le pourront. Ici, je dis dans toute la France, les gens qui mettent des habits noirs et qui se prÃ©tendent puissants sont pour le pape et le roi de Naples, comme s'ils n'avaient pas fait de rÃ©volution en France. Mais leur amour de la papautÃ© et de la lÃ©gitimitÃ© ne va pas jusqu'Ã dÃ©penser un Ã©cu pour elles. Lorsqu'on sera obligÃ© de s'expliquer catÃ©goriquement, je ne doute pas que la doctrine de l'intervention ne soit prÃ´nÃ©e trÃ¨s-vivement. Maintenant, quel sera l'effet de la recrudescence d'Ã©loquence que les nouvelles concessions vont nous attirer? Je ne le

devine pas; mais les anciens parlementaires commencent Ã dresser les oreilles. M. Thiers va, m'Ã©crit-on, se mettre sur les rangs pour la dÃ©putation Ã Valenciennes, et je pense que cet exemple sera imitÃ© par bien d'autres. Je ne me reprÃ©sente pas trop ce que deviendront les ministres sans porte-feuille chargÃ©s de la partie de l'Ã©loquence dans le Corps lÃ©gislatif et au SÃ©nat, mais il sera drÃ´le de voir des orateurs comme MM. Magne et Billault avec les Jules Favre et _tutti quanti._

Adieu, chÃ¨re amie; donnez-moi souvent de vos nouvelles un peu plus longuement. N'oubliez pas les dÃ©tails de mÅ urs algÃ©riennes, dont je suis trÃ¨s-curieux. Dites-moi quel temps vous avez et comment vous vous en trouvez.

[1] M. Fould.

[2] L'empereur d'Autriche.

CCXXXVI

Cannes, 28 dÃ©cembre 1860.

ChÃ¨re amie, je vous souhaite une bonne fin d'annÃ©e et un meilleur commencement pour l'autre. Je vous remercie beaucoup pour la jolie bourse que vous m'avez envoyÃ©e. Bourse ai-je dit? je ne sais pas trop ce que c'est, ni ce qu'on peut mettre dedans; mais cela est trÃ¨s-joli, et la broderie en or, de couleurs diffÃ©rentes, est d'un goÃ»t exquis. Il n'y a que les barbares pour faire ces choses-lÃ . Nos ouvriers ont trop d'art acquis et pas assez de sentiment pour faire rien de semblable. Je vous remercie des dattes et des bananes; si j'Ã©tais Ã Paris, je ne dis pas, mais

ici vous ne vous figurez pas avec quelle nÃ©gligence les transports se font. J'ai attendu huit jours un pantalon, sauf le respect que je vous dois, qui de Marseille est allÃ© a Nice, et Dieu sait oÃ¹, avant de me parvenir. Des objets Ã manger seraient encore plus exposÃ©s. Lorsque vous reviendrez, vous m'apporterez cela et nous le mangerons ensemble, et cela sera bien meilleur. Vous ne m'avez pas dit si vous aviez vu Ã Alger M. Feydeau. Je l'ai rencontrÃ© dans le chemin de fer venant d'Afrique, oÃ¹ il m'a dit qu'il Ã©tait allÃ© faire un roman. Vous m'aviez promis, bien que je n'en fasse plus, de recueillir pour moi des histoires et de vous informer de beaucoup de choses.

Vous vous Ãªtes bornÃ©e Ã me donner des renseignements superficiels, sans mÃªme me dire ce que vous en pensiez. Y a-t-il Ã Alger des espÃ¨ces de sacoches (elles viennent de Constantine, je crois) qui ressemblent Ã nos sabretaches et qui sont merveilleusement brodÃ©es? Combien cela coÃ»te-t-il, Ã peu prÃ¨s? Je dis tout ce qu'il y a de plus beau. Nous sommes pleins d'Anglais et de Russes ici, les uns et les autres dans les qualitÃ©s infÃ©rieures. Mon ami M. Ellice est Ã Nice, d'oÃ¹ il me fait des visites de temps en temps. Il se plaint de n'avoir pas de gens intellectuels avec qui causer. Vous avez eu, Ã ce que je vois, la visite de M. Cobden; c'est un homme d'esprit trÃ¨s-intÃ©ressant, le contraire d'un Anglais, en ce sens qu'on ne lui entend jamais dire de lieux communs et qu'il n'a pas beaucoup de prÃ©jugÃ©s. Il paraÃ®t qu'Ã Paris on ne s'occupe guÃ¨re que de M. Poinsot. On dit qu'il s'est attirÃ© son sort. Je voudrais vous donner des nouvelles politiques, mais mes correspondants ne me disent rien, sinon qu'on ne fait rien. C'est le propre de notre temps de commencer avec fracas et de s'amuser en route.

Adieu; portez-vous bien, jouissez de votre soleil. . . . . .

. . . . . .

CCXXXVII

Nice, 20 janvier 1861.

Je suis ici en visite chez mon ami M. Ellice, qui est cruellement traitÃ© par la goutte, et je suis venu lui tenir compagnie. J'ai Ã©prouvÃ© un sentiment de satisfaction involontaire en passant le pont du Var sans douaniers, gendarmes ni exhibition de passe-ports. C'est une trÃ¨s-belle annexion, et l'on se sent grandi de quelques millimÃ¨tres. Vous me rendez fort perplexe avec les belles choses que vous me dÃ©crivez. Il est Ã©vident qu'il faut que je m'en rapporte Ã vous et Ã votre discrÃ©tion pour les acquisitions Ã faire; mais je vous prierai de considÃ©rer que, comme il s'agit de choses Ã mon usage personnel et non de cadeaux Ã faire par votre entremise, je serai encore plus difficile qu'Ã mon ordinaire. Aussi je vous engage Ã procÃ©der avec beaucoup de circonspection. Primo, je vous autorise Ã acheter une _gebira_ au prix que vous voudrez, pourvu qu'il y ait de l'or non pas Ã l'extÃ©rieur, mais Ã l'intÃ©rieur, comme je l'ai vu dans quelques-unes.--Si vous trouvez quelque jolie Ã©toffe de soie qui se lave et qui n'ait pas l'air d'une robe de femme, faites-m'en faire une robe de chambre, la plus longue qu'il soit possible, boutonnant sur le cÃ´tÃ© gauche, et Ã la mode orientale. Tout cela, apportez-le-moi quand vous reviendrez. Je n'ai pas envie de mettre des robes de soie quand il y a deux pieds de glace dans la Seine. Ce qu'on m'Ã©crit de Paris fait dresser les cheveux sur la tÃªte: 10 degrÃ©s de froid le jour, et 12 ou 14 la nuit. Cependant, mon prÃ©sident me convoque pour

aprÃ¨s-demain. Vous ne vous effrayerez pas si vous lisez dans les journaux que je suis malade. Je n'ai dit, au reste, que la vÃ©ritÃ©, car j'ai Ã©tÃ© bien mal les jours passÃ©s.--Je suis sÃ»r que, si je retournais Ã Paris en cette saison, je serais fricassÃ© en quelques jours. Je pense cependant Ã y revenir pour le milieu de fÃ©vrier. Outre l'alacritÃ© ordinaire que j'ai pour les exercices du Luxembourg, j'ai un _speech_ Ã faire. Une pÃ©tition est prÃ©sentÃ©e pour la rÃ©vision du procÃ¨s de M. Libri, et vous sentez que je ne puis me dispenser de dire un peu ma _rÃ¢telÃ©e_ sur ce sujet qui m'est tout personnel. J'ai eu Ã Cannes, et je peux dire j'ai encore, la visite de M. Fould, car je vais le retrouver aprÃ¨s-demain. Il m'a contÃ© beaucoup de choses curieuses des hommes et des femmes qui se sont mÃªlÃ©s de son affaire. Je l'ai trouvÃ© beaucoup plus philosophe que je ne m'y attendais. Cependant, je doute qu'il ait le courage de bouder longtemps contre son goÃ»t. Il paraÃ®t que, lorsqu'on a eu quelque temps un portefeuille rouge sous le bras, on se trouve tout chose quand on l'a perdu, comme un Anglais sans parapluie. Adieu; je quitterai Cannes probablement le 8 fÃ©vrier. Donnez-moi de vos nouvelles et parlez-moi un peu de vos projets de retour, si vous en formez. Nous avons trÃ¨s-beau temps, mais pas trop chaud. Il paraÃ®t que vous avez le beau et le chaud, dont je vous fÃ©licite. Adieu, chÃ¨re amie. . . . . .

CCXXXVIII

Cannes, 16 fÃ©vrier 1861.

ChÃ¨re amie, je vous Ã©cris fort triste, au milieu de tous les apprÃªts de dÃ©part. Je me mets en route demain matin et je pense Ãªtre Ã Paris aprÃ¨s-demain soir, si je puis gagner Toulon Ã temps pour le chemin de fer. J'avais espÃ©rÃ© prolonger

mon sÃ©jour ici jusqu'Ã la fin de l'adresse; mais, d'une part, on m'a confÃ©rÃ© une dignitÃ© dont je me serais bien passÃ© et qui m'oblige Ã avoir de l'exactitude. D'un autre cÃ´tÃ©, on m'Ã©crit que notre sÃ©nat est papiste et lÃ©gitimiste et que ma voix ne sera pas de trop pour le scrutin. J'ai horreur de tout cela et il faut s'y opposer tant qu'on peut, si toutefois la chose est possible.

J'ai eu beaucoup de visites ces jours derniers, et c'est ce qui m'a empÃªchÃ© de vous Ã©crire. J'ai eu des amis de Paris et M. Ellice, qui est venu passer quelques jours avec moi. Il a fallu faire le cicÃ©rone, montrer tous les environs et tenir cour plÃ©niÃ¨re. Aussi ne rapportÃ©-je presque pas de dessins, contre mon habitude. Votre absence de Paris a Ã©tÃ© cause de deux malheurs. Le premier, que j'ai oubliÃ© net pour les Ã©trennes les livres des filles de madame de LagrenÃ©. Le second, que j'ai oubliÃ© pareillement la Sainte-Eulalie. Il n'y a rien dans ce pays qui puisse Ãªtre envoyÃ© Ã Paris, sinon des fleurs, et Dieu sait dans quel Ã©tat elles seraient arrivÃ©es. Donnez-moi quelque conseil lÃ -dessus, je suis aussi embarrassÃ© qu'Ã l'ordinaire, et, cette fois, je n'ai pas la ressource de vous transmettre mon embarras.

Je vous remercie de toute la peine que vous prenez pour la _gebira._ Je la voudrais un peu grande, parce que je compte la porter dans mes voyages comme sac de nuit.

La pauvre duchesse de Malakof est une excellente personne, pas bien forte, surtout en franÃ§ais. Elle me paraÃ®t entiÃ¨rement dominÃ©e par son affreux monstre de mari, qui est grossier d'habitude et peut-Ãªtre de calcul. On dit, au reste, qu'elle s'en accommode trÃ¨s-bien. Si vous la voyez, parlez-lui de moi et

de nos reprÃ©sentations thÃ©Ã¢trales en Espagne. On me disait que son frÃ¨re, qui est un trÃ¨s-aimable garÃ§on, trÃ¨s-joli et poÃ¨te par-dessus le marchÃ©, devait aller passer quelque temps avec elle Ã Alger. Adieu, chÃ¨re amie; portez-vous bien et ayez soin de vous!

CCXXXIX

Paris, 21 mars.

ChÃ¨re amie, je vous remercie de votre lettre. Je suis, depuis mon retour Ã Paris, dans un abrutissement complet. D'abord, notre reprÃ©sentation au SÃ©nat, oÃ¹, comme M. Jourdain, je puis dire que jamais je n'ai Ã©tÃ© si saoul de sottises. Tout le monde avait un discours rentrÃ© qu'il fallait faire sortir. La contagion de l'exemple est si forte, que j'ai dÃ©livrÃ© mon _speech_, comme une personne naturelle, sans aucune prÃ©paration, comme M. Robert Houdin. J'avais une peur atroce; mais je l'ai trÃ¨s-bien surmontÃ©e, en me disant que j'Ã©tais en prÃ©sence de deux cents imbÃ©ciles et qu'il n'y avait pas de quoi s'Ã©mouvoir. Le bon a Ã©tÃ© que M. Walewski, Ã qui je voulais faire donner un beau budget, s'est offensÃ© du bien que je disais de son prÃ©dÃ©cesseur, et a bravement dÃ©clarÃ© qu'il votait contre ma proposition. M. Troplong, prÃ¨s duquel je suis placÃ©, en ma qualitÃ© de secrÃ©taire, m'a fait tout bas son compliment de condolÃ©ance: Ã quoi j'ai rÃ©pondu qu'on ne pouvait pas faire boire un ministre qui n'avait pas soif. On a rapportÃ© cela tout chaud Ã M. Walewski, qui l'a pris pour une

Ã©pigramme, et, depuis lors, me fait grise mine; mais cela ne m'empÃªche pas de mener mon fiacre.

Le second ennui de ce temps-ci, c'est le dÃ®ner en ville, officiel ou autre, composÃ© du mÃªme turbot, du mÃªme filet, du mÃªme homard, etc., et des mÃªmes personnes aussi ennuyeuses que la derniÃ¨re fois.

Mais le plus ennuyeux de tout, c'est le catholicisme. Vous ne vous figurez pas le point d'exaspÃ©ration oÃ¹ les catholiques en sont venus. Pour un rien, on vous saute aux yeux, par exemple si l'on ne montre pas tout le blanc de ses yeux en entendant parler du saint martyr, et si l'on demande surtout trÃ¨s-innocemment, comme j'ai fait, qui a Ã©tÃ© martyrisÃ©.

Je me suis fait encore une mauvaise affaire en m'Ã©tonnant que la reine de Naples ait fait faire sa photographie avec des bottes. C'est une exagÃ©ration de mots et une bÃªtise qui passent tout ce que vous pouvez imaginer.

L'autre soir, une dame me demande si j'avais vu l'impÃ©ratrice d'Autriche. Je dis que je la trouvais trÃ¨s-jolie. Â«Ah! elle est idÃ©ale!--Non, c'est une figure chiffonnÃ©e, plus agrÃ©able que si elle Ã©tait rÃ©guliÃ¨re, peut-Ãªtre.--Ah! monsieur, c'est la beautÃ© mÃªme! Les larmes vous viennent aux yeux d'admiration!Â» VoilÃ la sociÃ©tÃ© d'aujourd'hui. Aussi je la fuis comme la peste. Qu'est devenue la sociÃ©tÃ© franÃ§aise d'autrefois!

Un dernier ennui, mais colossal, a Ã©tÃ© _TannhÃ¤user._ Les uns disent que la reprÃ©sentation Ã Paris a Ã©tÃ© une des conventions secrÃ¨tes du traitÃ© de Villafranca; d'autres, qu'on nous a envoyÃ© Wagner pour nous forcer d'admirer Ber-

lioz. Le fait est que c'est prodigieux. Il me semble que je pourrais Ã©crire demain quelque chose de semblable, en m'inspirant de mon chat marchant sur le clavier d'un piano. La reprÃ©sentation Ã©tait trÃ¨s-curieuse. La princesse de Metternich se donnait un mouvement terrible pour faire semblant de comprendre, et pour faire commencer des applaudissements qui n'arrivaient pas. Tout le monde bÃ¢illait; mais, d'abord, tout le monde voulait avoir l'air de comprendre cette Ã©nigme sans mot. On disait, sous la loge de madame de Metternich, que les Autrichiens prenaient la revanche de SolfÃ©rino. On a dit encore qu'on s'ennuie aux rÃ©citatifs, et qu'on se _tanne aux airs._ TÃ¢chez de comprendre. Je m'imagine que votre musique arabe est une bonne prÃ©paration pour cet infernal vacarme. Le fiasco est Ã©norme! Auber dit que c'est du Berlioz sans mÃ©lodie.

Nous avons ici un temps affreux: vent, pluie, neige et grÃªle, variÃ© par des coups de soleil qui ne durent pas dix minutes. Il paraÃ®t que la mer est toujours en furie, et je suis content que vous ne reveniez pas tout de suite.

Vous ai-je dit que j'avais fait connaissance de M. Blanchard, qui va s'Ã©tablir rue de Grenelle? Il m'a montrÃ© de jolies aquarelles, des scÃ¨nes de Russie et d'Asie, qui me paraissent avoir beaucoup de caractÃ¨re et qui sont faites avec talent et verve.

Je voudrais vous donner des nouvelles; mais je ne vois rien qui mÃ©rite d'aller outre-mer. Je suis persuadÃ© que le pape s'en ira avant deux mois, ou que nous le planterons lÃ , ou qu'il s'arrangera avec les PiÃ©montais; mais les choses ne peuvent durer en l'Ã©tat. Les dÃ©vots crient horriblement; mais le

peuple et les bourgeois gaulois sont anti-papistes. J'espÃ¨re et je crois que Isidore partage ces derniers sentiments.

Je vais probablement faire une course de quelques jours dans le Midi, avec mon ex-ministre, pour passer cet ennuyeux temps de PÃ¢ques. Vous ne me dites rien de votre santÃ©, de votre teint. Votre santÃ© paraÃ®t bonne; je crains que, pour le reste, il n'y ait de la brunissure.

Adieu, chÃ¨re amie. Je vous remercie bien de la _gebira._ Revenez bien portante; grasse ou maigre, je vous promets de vous reconnaÃ®tre.

Je vous embrasse bien tendrement.

CCXL

Paris, 2 avril 1861.

ChÃ¨re amie, j'arrive de mon excursion de la semaine sainte, bien fatiguÃ©, aprÃ¨s une nuit trÃ¨s-blanche et horriblement froide. Je trouve votre lettre, et je suis bien content d'apprendre que vous Ãªtes de ce cÃ´tÃ© de la mer. . . . . .

. . . . . .

Je suis assez bien depuis une quinzaine de jours. On m'a indiquÃ© un remÃ¨de trÃ¨s-agrÃ©able contre mes douleurs d'estomac. Cela s'appelle des perles d'Ã©ther. Ce sont de petites pilules de je ne sais quoi, transparentes, et qui renferment de l'Ã©ther liquide. On les avale, et, une seconde aprÃ¨s qu'elles sont dans l'estomac, elles se brisent et laissent Ã©chapper

l'Ã©ther. Il en rÃ©sulte une sensation trÃ¨s-drÃ´le et trÃ¨s-agrÃ©able. Je vous les recommande comme calmant, si jamais vous en avez besoin.

Vous avez dÃ» Ãªtre tristement frappÃ©e de l'aspect d'hiver de la France centrale, venant d'Afrique comme vous faites. Lorsque je reviens de Cannes, je suis toujours horrifiÃ© Ã l'aspect des arbres sans feuilles et de la terre humide et morte. J'attends votre _gebira_ avec grande dÃ©votion. Si les broderies sont aussi merveilleuses que la bourse Ã tabac que vous m'avez envoyÃ©e, ce doit Ãªtre quelque chose d'admirable. J'espÃ¨re que vous avez rapportÃ© pour vous des costumes et quantitÃ© de jolies choses que vous me montrerez.

Je ne sais si vous avez Ã *** d'aussi bon catholiques que nous en avons Ã Paris. Le fait est que les salons ne sont plus tenables. Non-seulement les anciens dÃ©vots sont devenus aigres comme verjus, mais tous les ex-voltairiens de l'opposition politique se sont faits papistes. Ce qui me console, c'est que quelques-uns d'entre eux se croient obligÃ©s d'aller Ã la messe, ce qui doit les ennuyer passablement. Mon ancien professeur M. Cousin, qui n'appelait jamais autrefois le pape que l'Ã©vÃªque de Rome, est converti Ã prÃ©sent et ne manque pas une messe. On dit mÃªme que M. Thiers se fait dÃ©vot, mais j'ai peine Ã le croire, parce que j'ai toujours eu du faible pour lui.

Je conÃ§ois que vous ne puissiez pas Ã prÃ©sent me dire, mÃªme Ã peu prÃ¨s, quand vous reviendrez Ã Paris, mais prÃ©venez-moi dÃ¨s que vous en saurez quelque chose. Je suis ici pour tout le temps de la session Ã poste fixe. . . .

Dites-moi, chÃ¨re amie, comment vous vous trouvez de toutes vos fatigues et de vos tribulations par terre et par mer. Adieu; portez-vous bien, et donnez-moi promptement et souvent de vos nouvelles. . . . . .

CCXLI

Paris, mercredi 24 avril 1861.

Je fais l'histoire d'un Cosaque bandit rÃ©volutionnaire du XVIIe siÃ¨cle, nommÃ© Stenka Razin, qu'on a fait mourir, Ã Moscou, dans des tourments horribles aprÃ¨s qu'il eut pendu et noyÃ© un nombre trÃ¨s-considÃ©rable de boyards et traitÃ© leurs femmes Ã la cosaque. Je vous enverrai cela quand ce sera fait, si jamais j'en viens Ã bout. Adieu, chÃ¨re amie; donnez-moi de vos nouvelles. . .

. . . . . .

Je mÃ¨ne la vie la plus agitÃ©e et la plus maussade, grÃ¢ce aux affaires de l'Institut et Ã la pÃ©tition de madame Libri. . . . . .

. . . . . .

CCXLII

Paris, 15 mai 1861. SÃ©nat.

ChÃ¨re amie, je suis si occupÃ© depuis quelques jours, que j'ai toujours remis Ã vous Ã©crire. Je voudrais vous demander de me rendre ma visite. Je suis en proie, en ce moment mÃªme, aux harengs que les veaux marins de Boulogne ont suscitÃ©s pour nous tourmenter, et j'attends les Maronites pour achever. Cela veut dire que nous nous disputons et trÃ¨s-aigrement Ã propos de harengs dans cet Ã©tablissement[1] et que nous sommes menacÃ©s de sÃ©ances tous les jours. Au reste, cela ne durera pas longtemps, j'espÃ¨re. Je travaille toutes les nuits et j'ai le bonheur d'en Ãªtre aux supplices qu'on fait subir Ã mon hÃ©ros. Vous voyez que je suis prÃ¨s de la fin. Cela est long, pas trÃ¨s-amusant et trÃ¨s-horrible. Je vous ferai lire cela quand ce sera imprimÃ©. Que pensez-vous de _Macaulay?_ Est-ce aussi bien que le commencement?

Est-il vrai que tous les pÃ©cheurs de harengs de Boulogne soient des voleurs qui vont acheter des harengs pris par les Anglais et qui prÃ©tendent les avoir pris eux-mÃªmes? Est-il vrai aussi que les harengs ont Ã©tÃ© sÃ©duits par les Anglais et qu'ils ne passent plus le long de nos cÃ´tes?

[1]Le SÃ©nat.

CCXLIII

ChÃ¢teau de Fontainebleau, jeudi 13 juin 1861.

ChÃ¨re amie, je suis ici depuis deux jours, me reposant, avec grand bonheur, parmi les arbres, de mes tribulations de la semaine passÃ©e[1]. Je suppose que vous aurez lu la chose dans

le Moniteur. Je n'ai jamais vu gens si enragÃ©s ni si hors de sens que tous les magistrats. Pour ma consolation, je me dis que, si, dans vingt ans d'ici, quelque antiquaire fourre son nez dans _le Moniteur_ de cette semaine, il dira qu'il s'est trouvÃ©, en 1861, un philosophe plein de modÃ©ration et de calme dans une assemblÃ©e de _jeunes_ fous. Ce philosophe, c'est moi-mÃªme, sans nulle vanitÃ©. Dans ce pays-ci, oÃ¹ l'on prend les magistrats parmi les gens trop bÃªtes pour gagner leur vie Ã Ãªtre avocat, on les paye fort mal, et, pour en trouver, on leur permet d'Ãªtre insolents et hargneux. Enfin, heureusement, tout est fini. J'ai fait tout ce que je devais faire, et je recommencerais la sÃ©ance Ã propos de la pÃ©tition de madame Libri, si la chose Ã©tait possible. Ici, on m'a reÃ§u fort bien sans me railler de ma dÃ©faite. J'ai dit trÃ¨s-nettement ce que je pensais de l'affaire, et il ne m'a pas paru que l'on trouvÃ¢t que j'avais tort. AprÃ¨s toute l'excitation de ces jours passÃ©s, je me sens comme dÃ©barrassÃ© d'un poids Ã©norme. Il fait un temps magnifique et l'air des bois est dÃ©licieux. Il y a peu de monde. Les maÃ®tres de la maison sont, comme Ã l'ordinaire, extrÃªmement bons et aimables. Nous avons la princesse de Metternich, qui est fort vive, Ã la maniÃ¨re allemande, c'est-Ã -dire qui se fait un petit genre d'originalitÃ© composÃ© de deux parties de lorette et d'une de grande dame. Je soupÃ§onne qu'il n'y a pas trop d'esprit au fond pour soutenir le rÃ´le qu'elle a adoptÃ©. J'ai, de plus, Ã travailler pour le bourgeois, qui me plaÃ®t chaque jour davantage. Aujourd'hui, nous irons courir un cerf. Les soirÃ©es sont un peu difficiles Ã passer, mais elles ne durent pas trop longtemps. Je pense que je resterai ici une huitaine de jours encore; cependant, je n'y suis officiellement que

jusqu'Ã dimanche. Si je reste plus longtemps, je vous prÃ©viendrai.

Adieu, chÃ¨re amie; on vient me chercher.

[1] L'affaire Libri et la sÃ©ance du SÃ©nat.

CCXLIV

ChÃ¢teau de Fontainebleau, lundi 24 juin 1861.

ChÃ¨re amie, je n'ai pas bougÃ© d'ici et j'y suis jusqu'Ã la fin du mois, grÃ¢ce Ã CÃ©sar, sans doute. Je vous ai dit que j'avais attrapÃ© un coup de soleil et que j'avais Ã©tÃ© vingt-quatre heures en trÃ¨s-mauvais Ã©tat. Je suis tout Ã fait remis Ã prÃ©sent; mais je souffre d'un lumbago que j'ai gagnÃ© Ã ramer sur le lac. . . . . .

J'attends de vos nouvelles impatiemment; mais je crains que ce ne soit un peu de ma faute. Je vous avais promis que je vous Ã©crirais si je quittais Fontainebleau. Que voulez-vous! on ne fait rien ici, et cependant on n'est jamais libre. TantÃ´t on m'appelle pour courir les bois, tantÃ´t pour faire une version. Le temps se passe surtout Ã attendre; c'est la grande philosophie du pays que de savoir attendre, et j'ai de la peine Ã faire mon Ã©ducation sous ce rapport. Notre grande attente en ce moment est celle des ambassadeurs siamois, qui viennent jeudi. On dit qu'ils se prÃ©senteront Ã quatre pattes, selon l'usage de leur pays, rampant sur les genoux et les coudes. Quelques-uns ajoutent qu'ils lÃ¨chent le parquet, saupoudrÃ© de sucre candi Ã cet effet. Nos dames s'imaginent qu'ils leur portent des choses

merveilleuses. Je crois qu'ils n'apportent rien du tout et qu'ils espÃ¨rent emporter beaucoup de belles choses.

Je suis allÃ© Ã Alise mercredi dernier avec l'empereur, qui est devenu un archÃ©ologue accompli. Il a passÃ© trois heures et demie sur la montagne, par le plus terrible soleil du monde, Ã examiner les vestiges du siÃ¨ge de CÃ©sar et Ã lire les _Commentaires._ Nous y avons tous perdu la peau de nos oreilles, et nous sommes revenus couleur de ramoneurs.

Nous passons nos soirÃ©es sur le lac ou sous les arbres Ã regarder la lune et Ã espÃ©rer de la pluie. Je suppose que vous avez Ã N... un temps pareil. Adieu, chÃ¨re amie; portez-vous bien; ne vous exposez pas au soleil, et donnez-moi de vos nouvelles. . . .

. . . . . .

CCXLV

ChÃ¢teau de Fontainebleau, 29 juin 1861.

ChÃ¨re amie, j'ai reÃ§u le porte-cigares, qui est charmant, mÃªme pour moi, qui viens de voir les prÃ©sents des ambassadeurs siamois. Nos lettres se sont croisÃ©es. Je mÃ¨ne ici une vie si occupÃ©e de rien, que je n'ai pas le temps d'Ã©crire. Enfin, nous partons tous ce soir, et je serai Ã Paris quand vous recevrez cette lettre. Nous avons eu mardi une assez bonne cÃ©rÃ©monie, trÃ¨s-semblable Ã celle du _Bourgeois gentilhomme._ C'Ã©tait le plus drÃ´le de spectacle du monde que cette vingtaine d'hommes noirs trÃ¨s-semblables Ã des singes,

habillÃ©s de brocart d'or et ayant des bas blancs et des souliers vernis, le sabre au cÃ´tÃ©, tous Ã plat ventre et rampant sur les genoux et les coudes le long de la galerie de Henri II, ayant tous le nez Ã la hauteur du ... dos de celui qui le prÃ©cÃ©dait. Si vous avez vu sur le pont Neuf l'enseigne: _Au bonjour des chiens_, vous vous ferez une idÃ©e de la scÃ¨ne. Le premier ambassadeur avait la plus forte besogne. Il avait un chapeau de feutre brodÃ© d'or qui dansait sur sa tÃªte Ã chaque mouvement, et, de plus, il tenait entre ses mains un bol d'or en filigrane, contenant deux boÃ®tes, qui contenaient chacune une lettre de Leurs MajestÃ©s Siamoises. Les lettres Ã©taient dans des bourses de soie mÃªlÃ©e d'or, et tout cela trÃ¨s-coquet. AprÃ¨s avoir remis les lettres, lorsqu'il a fallu revenir en arriÃ¨re, la confusion s'est mise dans l'ambassade. C'Ã©taient des coups de derriÃ¨re contre des figures, des bouts de sabre qui entraient dans les yeux du second rang, qui Ã©borgnait le troisiÃ¨me. L'aspect Ã©tait celui d'une troupe de hannetons sur un tapis. Le ministre des affaires Ã©trangÃ¨res avait imaginÃ© cette belle cÃ©rÃ©monie, et avait exigÃ© que les ambassadeurs rampassent. On croit les Asiatiques plus naÃ¯fs qu'ils ne sont, et je suis sÃ»r que ceux-ci n'auraient pas trouvÃ© Ã redire si on leur avait permis de marcher. Tout l'effet du rampement a Ã©tÃ© perdu d'ailleurs, parce qu'Ã la fin l'empereur a perdu patience, s'est levÃ©, a fait lever les hannetons et a parlÃ© anglais avec l'un d'eux. L'impÃ©ratrice a embrassÃ© un petit singe qu'ils avaient amenÃ© et qu'on dit fils d'un des ambassadeurs; il courait Ã quatre pattes comme un petit rat et avait l'air trÃ¨s-intelligent. Le roi temporel de Siam a envoyÃ© son portrait Ã l'empereur et celui de sa femme, qui est horriblement laide. Mais ce qui vous aurait charmÃ©e, c'est la variÃ©tÃ© et la beautÃ©

des Ã©toffes qu'ils apportaient. C'est de l'or et de l'argent tissÃ©s si lÃ©gÃ¨rement que tout est transparent et ressemblant aux nuages lÃ©gers d'un beau coucher de soleil. Ils ont donnÃ© Ã l'empereur un pantalon dont le bas est brodÃ© avec de petits ornements en Ã©mail, or, rouge et vert, et une veste de brocart d'or souple comme du foulard, dont les dessins, or sur or, sont merveilleux. Les boutons sont en filigrane d'or avec de petits diamants et des Ã©meraudes. Ils ont un or rouge et un or blanc qui, mariÃ©s ensemble, sont d'un effet admirable. Bref, je n'ai rien vu de plus coquet ni de plus splendide Ã la fois. Ce qu'il y a de singulier dans le goÃ»t de ces sauvages-lÃ , c'est qu'il n'y a rien de criard dans leurs Ã©toffes, bien qu'ils n'emploient que des soies Ã©clatantes, de l'or et de l'argent. Tout cela se combine merveilleusement et produit, en somme, un effet tranquille des plus harmonieux.

Adieu, chÃ¨re amie; je pense Ã faire un tour Ã Londres, oÃ¹ j'ai affaire, pour l'Exposition universelle. Ce sera vers le 8 ou 10 juillet.

. . . . . .

CCXLVI

16 juillet 1861. Londres, _British Museum._

Je vois par votre derniÃ¨re lettre, chÃ¨re amie, que vous Ãªtes aussi occupÃ©e qu'un gÃ©nÃ©ral en chef la veille d'une bataille. J'ai lu dans _Tristram Shandy_ que, dans une maison oÃ¹ il y a une femme en mal d'enfant, toutes les femmes se

croient le droit de brutaliser les hommes; voilÃ pourquoi je ne vous ai pas Ã©crit plus tÃ´t. J'ai eu peur que vous ne me traitassiez du haut de votre grandeur. Enfin, j'espÃ¨re que votre sÅ ur s'est bien acquittÃ©e et que vous n'avez plus d'inquiÃ©tudes. Cependant, je serai bien aise que vous m'en donniez avis officiellement; cela ne veut pas dire que vous m'envoyiez une lettre de faire part imprimÃ©e.

On ne parle ici que de l'affaire de M. Vidil. Je l'ai un peu connu Ã Londres et en France, et je le trouvais fort ennuyeux. Ici, oÃ¹ l'on n'est pas moins gobe-mouche qu'Ã Paris, Ã§'a Ã©tÃ© un dÃ©chaÃ®nement furieux contre lui. On a dÃ©couvert qu'il avait tuÃ© sa femme et probablement bien d'autres personnes. Maintenant qu'il s'est livrÃ©, les choses ont changÃ© complÃ¨tement, et, s'il a un bon avocat, il se tirera d'affaire, et nous lui tresserons des couronnes.

Vous savez ou vous ne savez pas qu'il y a un nouveau chancelier, lord B***, qui est vieux, mais a des mÅ urs qui ne le sont pas. Un avocat nommÃ© Stevens envoie son clerk porter une carte au chancelier; le clerk s'informe; on lui dit que milord n'a pas de maison Ã Londres, mais qu'il vient souvent de la campagne dans une maison d'Oxford-Terrace, oÃ¹ il a un pied-Ã -terre. Le clerk y va et demande milord. Â«Il n'y est pas.--Croyez-vous qu'il revienne pour dÃ®ner?--Non, mais pour coucher, certainement; il couche ici tous les lundis.Â» Le clerk laisse la lettre, et M. Stevens s'Ã©tonne beaucoup que le chancelier lui fasse une mine affreuse. Le fond de la question, c'est que milord a lÃ un mÃ©nage clandestin.

Je suis Ã Londres depuis jeudi, et je n'ai pas encore eu un moment de repos; je cours depuis le matin jusqu'au soir. On m'in-

vite Ã dÃ®ner tous les jours, et, le soir, il y a des concerts et des bals. Hier, je suis allÃ© Ã un concert chez le marquis de Lansdown. Il n'y avait pas une femme jolie, chose remarquable ici; mais, en revanche, elles Ã©taient toutes habillÃ©es comme si la premiÃ¨re marchande de modes de Brioude avait fait leurs robes. Je n'ai jamais vu de coiffures semblables: une vieille, qui avait une couronne de diamants composÃ©e d'Ã©toiles fort petites avec un gros soleil par devant, absolument comme en ont les figures de cire Ã la foire! Je pense rester ici jusqu'au commencement d'aoÃ»t. Adieu, chÃ¨re amie. . . . . .

. . . . . .

CCXLVII

25 juillet 1861. Londres, _British Museum._

. . . . . .

Je passe mon temps ici d'une faÃ§on assez monotone, bien que je dÃ®ne tous les jours dans une maison nouvelle et que je voie des gens et des choses que je n'avais pas encore vues. Hier, j'ai fait un dÃ®ner Ã Greenwich, avec de grand personnages qui cherchaient Ã se faire vifs, non point comme les Allemands en se jetant par la fenÃªtre, mais en faisant beaucoup de bruit. Le dÃ®ner Ã©tait abominablement long, mais le _white bait_ excellent. Nous avons dÃ©ballÃ© ici vingt-deux caisses d'antiquitÃ©s arrivant de CyrÃ¨ne. Il y a deux statues et plusieurs bustes trÃ¨s-remarquables, d'un bon temps et bien grec; un Bacchus surtout ravissant, quoiqu'un peu mignard; la tÃªte est dans

un Ã©tat de conservation extraordinaire.--M. de Vidil est bien et dÃ»ment _committed_ et sera jugÃ© aux assises prochaines. On ne veut pas l'admettre Ã donner caution. Il paraÃ®t, d'ailleurs, que le pis qui puisse lui arriver, c'est d'Ãªtre condamnÃ© Ã deux ans de prison; car la loi anglaise ne reconnaÃ®t pas de meurtre lÃ oÃ¹ il n'y a pas eu mort d'homme, et, comme me disait lord Lyndhurst, il faut Ãªtre extrÃªmement maladroit en Angleterre pour Ãªtre pendu. Je suis allÃ© l'autre soir Ã la Chambre des communes et j'ai entendu le dÃ©bat sur la Sardaigne. Il est impossible d'Ãªtre plus verbeux, plus gobe-mouche et plus blagueur que la plupart des orateurs, et notamment lord John Russell, aujourd'hui lord Russell tout court. M. Gladstone m'a plu. Je pense Ãªtre de retour Ã Paris vers le 8 ou 10 aoÃ»t. J'espÃ¨re vous retrouver tranquillement dans quelque solitude. Je crois que je me porte mieux ici qu'Ã Paris; cependant, il fait un temps abominable.--J'ai interrompu ma lettre pour aller voir la Banque. On m'a mis dans la main quatre petits paquets qui faisaient quatre millions de livres sterling, mais on ne m'a pas permis de les emporter; cela aurait fait deux volumes reliÃ©s. On m'a montrÃ© une machine trÃ¨s-jolie, qui compte et pÃ¨se trois mille souverains par jour. La machine hÃ©site un instant, et, aprÃ¨s une trÃ¨s-courte dÃ©libÃ©ration, jette Ã droite le bon souverain et le mauvais Ã gauche. Il y en a une autre qui semble un petit magot. On lui prÃ©sente un billet de banque, il se baisse et lui donne comme deux petits baisers, qui lui laissent des marques que les faussaires n'ont pu imiter encore. Enfin, on m'a menÃ© dans les caves, oÃ¹ j'ai cru Ãªtre dans une de ces grottes des _Mille et une Nuits._ Tout Ã©tait plein de sacs d'or et de lingots Ã©tincelants Ã la lueur du gaz. Adieu, chÃ¨re amie. . . . .

CCXLVIII

Paris, 21 aoÃ»t 1861.

ChÃ¨re amie, je suis arrivÃ© enfin, pas en trop bon Ã©tat de conservation. Je ne sais si c'est pour avoir trop mangÃ© de soupe Ã la tortue ou pour avoir trop couru au soleil, mais je suis repris de ces douleurs d'estomac qui m'avaient pendant assez longtemps laissÃ© tranquille. Cela me prend le matin vers cinq heures et me dure une heure et demie. Je pense que, lorsqu'on est pendu, on souffre quelque chose de semblable. Cela ne me donne pas trop de goÃ»t pour la suspension! J'ai trouvÃ© ici plus de besogne que je n'en voudrais. Notre commission impÃ©riale de l'Exposition universelle est en travail d'enfantement; nous faisons tous de la prose pour persuader aux gens qui ont des tableaux de nous les prÃªter pour les envoyer Ã Londres. Outre que la proposition est passablement indiscrÃ¨te, il se trouve que la plupart des amateurs qui ont des collections sont des carlistes ou des orlÃ©anistes, qui croient faire Å uvre pie en nous refusant. Je crains que nous ne fassions pas trop belle figure Ã Londres l'annÃ©e prochaine, d'autant plus que nous n'exposons que les ouvrages exÃ©cutÃ©s depuis dix ans, tandis que les Anglais exposent les produits de leur Ã©cole depuis 1762. Comment avez-vous trouvÃ© les chaleurs tropicales? Je m'en console en voyant, par des lettres que je reÃ§ois, qu'Ã Madrid on a eu 44 degrÃ©s, la tempÃ©rature de la saison chaude au SÃ©nÃ©gal. Il n'y a plus personne Ã Paris, ce dont je me trouve assez bien. J'ai passÃ© six semaines Ã dÃ®ner en ville, et je trouve assez doux maintenant de ne pas Ãªtre obligÃ© de mettre une cravate blanche pour dÃ®ner. Je suis cependant allÃ© passer huit jours dans le comtÃ© de Suffolk, dans un trÃ¨s-beau chÃ¢teau et dans une assez grande solitude. C'est un pays plat, mais couvert d'arbres Ã©normes, avec beaucoup d'eau; la navi-

gation y est admirable. Cela se trouve tout prÃ¨s des _fens_, d'oÃ¹ est sorti Cromwell. Il y a Ã©normÃ©ment de gibier, et il est impossible de faire un pas sans risquer d'Ã©craser des faisans ou des perdrix. Je n'ai pas de projets pour cet automne, sinon que, si madame de Montijo va Ã Biarritz, j'irai l'y voir et passer quelques jours avec elle. Elle ne se console pas et je la trouve plus triste que l'annÃ©e passÃ©e, lorsque sa fille est morte. Il me semble que vous prenez grand goÃ»t Ã cette ribambelle d'enfants. Je ne comprends pas trop cela. Je suppose que vous vous laissez mettre tout cela sur le dos, par suite de l'habitude que vous avez de vous soumettre Ã l'oppression, du moment que ce n'est pas de mon cÃ´tÃ© qu'elle vient. Adieu, chÃ¨re amie. . . .

CCXLIX

Paris, 31 aoÃ»t 1861.

ChÃ¨re amie, j'ai reÃ§u votre lettre, qui me paraÃ®t annoncer que vous Ãªtes plus heureuse que vous n'avez Ã©tÃ© de longtemps; je m'en rÃ©jouis. Il y a chez moi peu de disposition Ã aimer les enfants; cependant, je croirais qu'on s'attache Ã une petite fille comme Ã un jeune chat, animal avec lequel vos pareilles ont beaucoup de ressemblance. Je suis toujours assez souffreteux, rÃ©veillÃ© tous les matins par des Ã©touffements, mais cela passe assez vite. Il y a ici solitude complÃ¨te. Hier, je suis entrÃ© au Cercle impÃ©rial par hasard, et je n'y ai trouvÃ© que trois personnes qui dormaient. Il fait un temps chaud et lourd insupportable; par contre, on m'Ã©crit

d'Ã cosse qu'il pleut Ã verse depuis quarante jours, que les pommes de terre sont mortes et l'avoine fricassÃ©e. Je profite de ma solitude pour travailler Ã quelque chose que j'ai promis Ã mon maÃ®tre, et que je voudrais lui porter Ã Biarritz, mais je n'avance guÃ¨re. J'ai toutes les peines du monde Ã faire quelque chose Ã prÃ©sent, et la moindre excitation me coÃ»te horriblement. J'espÃ¨re pourtant avoir fini avant la fin de la semaine prochaine. . . . . .

. . . . . .

J'ai Ã votre intention un exemplaire de _Stenka Razin._ Faites-moi penser Ã vous le donner quand je vous verrai, comme aussi Ã vous montrer le portrait d'un gorille que j'ai dessinÃ© Ã Londres, et avec lequel j'ai vÃ©cu en grande intimitÃ©; il est vrai qu'il Ã©tait empaillÃ©. Je ne lis guÃ¨re que de l'histoire romaine; cependant, j'ai lu avec grand plaisir le dix-neuviÃ¨me volume de M. Thiers. Il m'a semblÃ© plus nÃ©gligemment Ã©crit que les prÃ©cÃ©dents, mais plein de choses curieuses. MalgrÃ© tout son dÃ©sir de dire du mal de son hÃ©ros, il est continuellement emportÃ© par son amour involontaire. Il me dit quii donnera le vingtiÃ¨me volume au mois de dÃ©cembre, et qu'alors il fera quelque grand voyage autour du monde, ou en Italie. Il y a des histoires de Montrond qui m'ont fort amusÃ©; seulement, j'ai regrettÃ© de ne pas les lui avoir fait raconter quand il Ã©tait de ce monde. Il me semble que M. Thiers le peint assez bien, comme un aventurier amoureux de son mÃ©tier, et honnÃªte envers ses commettants pendant tout le temps qu'il est employÃ©, Ã peu prÃ¨s comme le Dalgetty de la lÃ©gende de Montrose. Nos artistes, Ã ce que je vois, prennent assez bien le petit rÃ¨glement que nous avons Ã©bauchÃ© pour l'Exposition

de Londres; mais, quand ils verront la place qu'on leur donne, je ne sais s'ils ne nous jetteront pas des pommes cuites. Je suis parvenu Ã soutirer de M. DuchÃ¢tel la promesse de nous prÃªter _la Source_ de M. Ingres. . . . . .

Adieu, chÃ¨re amie.

CCL

Biarritz, 20 septembre 1861.

ChÃ¨re amie, je suis toujours ici comme l'oiseau sur la branche. L'usage n'est pas de faire des projets longtemps d'avance, et, au contraire, on ne prend jamais de rÃ©solution qu'au dernier moment. On ne nous a encore rien dit du quand on partira. Cependant, les jours raccourcissent beaucoup. Les soirÃ©es ne sont pas des plus faciles Ã passer; il fait froid aprÃ¨s dÃ®ner, et je crois impossible d'avoir chaud avec le systÃ¨me de portes et de fenÃªtres qu'on a imaginÃ© ici. Tout cela me fait croire que nous ne resterons pas bien longtemps encore. Je pense aller faire une visite Ã M. Fould Ã Tarbes, pour profiter des derniers beaux jours; puis je reviendrai Ã Paris, oÃ¹ j'espÃ¨re vous retrouver installÃ©e. L'air de la mer me fait du bien. Je respire plus facilement, mais je dors mal. Il est vrai que je suis tout Ã fait au bord de la mer, et, pour peu qu'il fasse du vent, c'est un vacarme horrible. Le temps se passe ici, comme dans toutes les rÃ©sidences impÃ©riales, Ã ne rien faire en attendant qu'on fasse quelque chose. Je travaille un peu; je dessine de ma fenÃªtre et je me promÃ¨ne beaucoup. Il y a trÃ¨s-peu de monde Ã la villa EugÃ©nie, et des gens de connaissance avec

lesquels je me plais assez. Je trouve que le temps passe sans trop de peine, bien que les journÃ©es aient ici vingt-quatre heures comme Ã Paris.

. . . . . .

Nous avons fait hier une promenade charmante le long des PyrÃ©nÃ©es, assez prÃ¨s des montagnes pour les bien voir dans toute leur beautÃ©, et pas assez prÃ¨s pour en avoir les inconvÃ©nients, de monter et descendre sans cesse. Nous nous sommes perdus et nous n'avons trouvÃ© que des gens ignorant notre belle langue franÃ§aise. C'est ce qui arrive ici dÃ¨s qu'on sort de la banlieue de Bayonne.

Le prince impÃ©rial donnait hier Ã dÃ®ner Ã toute une bande d'enfants. L'empereur leur a composÃ© lui-mÃªme du vin de Champagne avec de l'eau de Seltz: mais l'effet a Ã©tÃ© le mÃªme que s'ils eussent bu du vin vÃ©ritable. Ils Ã©taient tous gris un quart d'heure aprÃ¨s, et j'ai encore les oreilles malades du bruit qu'ils ont fait. Adieu, chÃ¨re amie; je me suis engagÃ© tÃ©mÃ©rairement Ã traduire Ã Sa MajestÃ© un mÃ©moire espagnol sur l'emplacement de Munda, et je viens de m'apercevoir que c'est d'une lecture terriblement difficile.

Vous pouvez m'Ã©crire ici jusqu'au 23 ou 24; aprÃ¨s cela, ce sera chez M. Fould, Ã Tarbes.

Adieu.

CCLI

Paris, 2 novembre 1861.

J'ai de si mauvais yeux, que je ne vous ai pas reconnue tout de suite l'autre jour. Pourquoi venez-vous dans mon quartier sans m'en prÃ©venir? La personne qui Ã©tait avec moi m'a demandÃ© qui Ã©tait cette dame qui avait de si beaux yeux.--J'ai passÃ© tout mon temps Ã travailler comme un nÃ¨gre pour mon maÃ®tre, que j'irai voir dans huit jours. La perspective de huit jours de culottes courtes m'effraye un peu. J'aimerais mieux les passer au soleil. Je commence Ã y penser. D'autre part, la session dont on nous menace me fait enrager. Je ne comprends pas pourquoi on ne fait pas en Ã©tÃ© les affaires publiques.

. . . . . .

J'ai un livre pour vous qui n'est pas trop bÃªte. Ma mÃ©moire s'en va, et j'ai fait relier un volume dont j'avais dÃ©jÃ un exemplaire. Vous voyez ce que vous y gagnerez.

Mon torticolis est Ã peu prÃ¨s passÃ©; mais j'ai veillÃ© si tard, ces jours passÃ©s, que je suis tout nerveux et Ã©reintÃ©. Quand nous nous verrons, nous causerons mÃ©taphysique. C'est un sujet que j'aime beaucoup, parce qu'il ne peut pas s'Ã©puiser.

Adieu, chÃ¨re amie.

CCLII

CompiÃ¨gne, 17 novembre 1861.

ChÃ¨re amie, nous sommes ici jusqu'au 24. C'est Sa MajestÃ© le roi de Portugal qui nous a empÃªchÃ©s de nous livrer aux fÃªtes que nous prÃ©parions. On les a remises et on nous a retenus en consÃ©quence. Nous sommes ici assez bien, c'est-Ã -dire nous connaissant, et aussi libres les uns avec les autres qu'on peut l'Ãªtre en ces lieux.

Nous avons, en lions, quatre Highlanders en _kilt_: le duc d'Athol, lord James Murray, et le fils et le neveu du duc. C'est assez amusant de voir ces huit genoux nus dans un salon oÃ¹ tous les hommes ont des culottes ou des pantalons collants. Hier, on a fait entrer le _piper_ de Sa GrÃ¢ce, et ils ont dansÃ© tous les quatre de maniÃ¨re Ã alarmer tout le monde lorsqu'ils tournaient. Mais il y a des dames dont la crinoline est encore bien plus alarmante quand elles montent en voiture. Comme on a permis aux dames invitÃ©es de ne pas porter le deuil, on voit des jambes de toutes les couleurs. Je trouve que les bas rouges ont trÃ¨s-bon air. Au milieu des promenades dans les bois humides et glacÃ©s et des salons chauffÃ©s au rouge, je me suis tenu jusqu'Ã prÃ©sent sans rhume; mais je suis oppressÃ© et je ne dors pas. J'ai assistÃ© Ã la grande comÃ©die ministÃ©rielle oÃ¹ l'on s'attendait Ã voir une ou deux victimes de plus. Les figures Ã©taient bonnes Ã observer, les discours encore plus; d'autant que M. Walewski, l'Excellence menacÃ©e, portait ses dolÃ©ances sans discernement Ã amis et ennemis. Il n'y a rien de tel qu'une forte prÃ©occupation pour faire dire des bÃªtises, surtout lorsqu'on en a l'habitude. o platitude humaine! La

femme, au contraire, a Ã©tÃ© trÃ¨s-belle de calme et de sang-froid, sans parler des bons conseils et des dÃ©marches. Il me semble que l'on a seulement ajournÃ© la bataille et quelle est inÃ©vitable sous peu. Que dit-on de la lettre de l'empereur? Je la trouve trÃ¨s-bien. Il a un tour Ã lui pour dire les choses, et, quand il parle en souverain, il a l'art de montrer qu'il n'est pas de la mÃªme triviale pÃ¢te que les autres. Je crois que c'est exactement ce qu'il faut Ã cette magnanime nation, qui n'aime pas le commun.

Hier, la princesse de ***, qui prenait du thÃ©, a demandÃ© Ã un valet de pied de lui _aborder ti sel bour le bain._ Le valet de pied est rentrÃ©, au bout d'une demi-heure, avec douze kilogrammes de sel gris, croyant qu'elle voulait prendre un bain au sel.--On a apportÃ© Ã l'impÃ©ratrice un tableau de MÃ¼ller qui reprÃ©sente la reine Marie-Antoinette dans une prison. Le prince impÃ©rial a demandÃ© qui Ã©tait cette dame et pourquoi elle n'Ã©tait pas dans un palais. On lui a expliquÃ© que c'Ã©tait une reine de France et ce que c'Ã©tait qu'une prison. Alors, il est allÃ© tout courant demander Ã l'empereur de vouloir bien faire grÃ¢ce Ã la reine qu'il tenait en prison.--C'est un drÃ´le d'enfant, qui est quelquefois terrible. Il dit qu'il salue toujours le peuple parce qu'il a chassÃ© Louis-Philippe, qui n'Ã©tait pas bien avec lui. C'est un enfant charmant.

Adieu, chÃ¨re amie.

CCLIII

Cannes, 6 janvier 1862. (Je ne sais plus les dates.)

ChÃ¨re amie, je ne vous parlerai pas du soleil de Cannes, de peur de vous faire trop de peine au milieu des neiges oÃ¹ vous devez Ãªtre en ce moment. Ce qu'on m'Ã©crit de Paris me fait froid, rien qu'Ã le lire. Je pense que vous devez Ãªtre encore Ã R..., ou plutÃ´t en route pour revenir, et, Ã tout hasard, je vous Ã©cris Ã votre domicile politique, comme au lieu le plus sÃ»r pour vous trouver. J'ai ici la compagnie et le voisinage de M. Cousin, qui est venu s'y guÃ©rir d'une laryngite, et qui parle comme une pie borgne, mange comme un ogre et s'Ã©tonne de ne pas guÃ©rir sous ce beau ciel qu'il voit pour la premiÃ¨re fois. Il est, d'ailleurs, fort amusant, car il a cette qualitÃ© de faire de l'esprit pour tout le monde. Je crois que, lorsqu'il est seul avec son domestique, il cause avec lui comme avec la plus coquette duchesse orlÃ©aniste ou lÃ©gitimiste. Les Cannais pur sang n'en reviennent pas, et vous jugez quels yeux ils font lorsqu'on leur dit que cet homme, qui parle de tout et bien de tout, a traduit Platon et est l'amant de madame de Longueville. Le seul inconvÃ©nient qu'il a, c'est de ne pas savoir parler sans s'arrÃªter. Pour un philosophe Ã©clectique, c'est mal de ne pas avoir pris le bon cÃ´tÃ© de la secte des pÃ©ripatÃ©ticiens.

Je ne fais pas grand'chose ici. J'Ã©tudie la botanique dans un livre et avec les herbes qui me tombent sous la main; mais Ã chaque instant je maudis ma mauvaise vue. C'est une Ã©tude que j'aurais dÃ» commencer il y a vingt ans, quand j avais des yeux; c'est, d'ailleurs, assez amusant, quoique souverainement immoral, attendu que, pour une dame, il y a toujours six ou huit messieurs pour le moins, tous trÃ¨s-empressÃ©s Ã lui offrir ce qu'elle prend Ã droite et Ã gauche avec beaucoup d'indiffÃ©rence. Je regrette beaucoup de n'avoir pas apportÃ© de microscope; cependant, avec mes lunettes, j'ai vu des Ã©ta-

mines faire l'amour Ã un pistil sans Ãªtre arrÃªtÃ©es par ma prÃ©sence. Je fais aussi des dessins, et je lis dans un livre russe l'histoire d'un autre Cosaque beaucoup plus Ã©duquÃ© que Stenka Bazin, qui s'appelle malheureusement Bogdan Chmelnisski. Avec un nom si difficile Ã prononcer, il n'est pas Ã©tonnant qu'il soit restÃ© inconnu Ã nous autres Occidentaux, qui ne retenons que les noms tirÃ©s du grec ou du latin. Comment vous a traitÃ©e l'hiver ? et comment gouvernez-vous les petits enfants qui vous absorbent tant? Il paraÃ®t que cela est trÃ¨s-amusant Ã Ã©lever. Je n'ai jamais Ã©levÃ© que des chats, qui ne m'ont guÃ¨re donnÃ© de satisfaction, Ã l'exception du dernier qui a eu l'honneur de vous connaÃ®tre. Ce qui me semble insupportable chez les enfants, c'est qu'il faille attendre si longtemps pour savoir ce qu'ils ont dans la tÃªte et pour les entendre raisonner. Il est bien fÃ¢cheux que le travail qui se fait dans l'intelligence des moutards ne s'explique pas par eux-mÃªmes et que les idÃ©es leur viennent sans qu'ils s'en rendent compte. La grande question est de savoir s'il faut leur dire des bÃªtises, comme on nous en a dit, ou bien s'il faut leur parler raisonnablement des choses. Il y a du pour et du contre Ã l'un et Ã l'autre systÃ¨me. Un jour que vous passerez devant Stassin, soyez assez bonne pour regarder dans son catalogue un livre de Max MÃ¼ller, professeur Ã Oxford, sur la linguistique. Seulement, je ne sais pas le titre du livre, et vous me direz si cela coÃ»te bien cher et si je puis m'en passer la fantaisie. On m'a dit que c'Ã©tait un travail admirable d'analyse des langues.

J'ai fait la connaissance d'un pauvre chat qui vit dans une cabane au fond des bois; je lui porte du pain et de la viande, et, dÃ¨s qu'il me voit, il accourt d'un quart de lieue. Je regrette de ne pouvoir l'emporter, car il a des instincts merveilleux.

Adieu, chÃ¨re amie; j'espÃ¨re que cette lettre vous trouvera en bonne santÃ© et aussi florissante que l'annÃ©e passÃ©e. Je vous la souhaite bonne et heureuse. . . . . .

. . . . . .

CCLIV

Cannes, 1er mars 1862.

. . . . . .

Vous Ãªtes bien bonne de penser Ã mon livre au milieu de tous vos ennuis; si vous pouvez me l'avoir pour mon retour, cela me fera grand plaisir, mais ne vous donnez pas trop de peine pour cela.

La fÃªte de ma cousine m'est absolument sortie de la tÃªte. Je ne m'en suis souvenu l'autre jour que lorsqu'il n'Ã©tait plus temps. Nous en causerons ensemble Ã mon retour, s'il vous plaÃ®t: cela devient tous les ans plus difficile, et j'ai Ã©puisÃ© les bagues, les Ã©pingles, les mouchoirs et les boutons. C'est le diable d'inventer quelque chose de nouveau!

Cela n'est pas moins difficile pour les romans. Je viens de lire en ce genre de telles rapsodies que cela mÃ©rite vraiment des chÃ¢timents corporels. Je vais passer trois jours Ã Saint-CÃ©saire, dans les montagnes, au-dessus de Cannes, chez mon docteur, qui est un trÃ¨s-aimable homme; Ã mon retour, je penserai sÃ©rieusement Ã me mettre en route pour Paris. Je ne regrette pas de ne point avoir assistÃ© Ã tout le tapage qui s'est

fait au Luxembourg, et qui Ã©tait digne d'Ã©coliers de quatriÃ¨me. Je regrette encore moins de n'avoir pas pris part aux Ã©lections, ou tentatives d'Ã©lections acadÃ©miques, qui ont eu lieu l'autre jour. Nous voilÃ en proie aux clÃ©ricaux, et bientÃ´t, pour Ãªtre admis comme candidat, il faudra produire un billet de confession. M. de Montalembert en a donnÃ© un de catholicisme Ã un de mes amis, qui n'est que Marseillais, mais qui a le bon sens de se laisser faire. Jusqu'Ã prÃ©sent, ces messieurs ne sont pas trÃ¨s-difficiles; mais il est Ã craindre qu'ils ne le deviennent avec le temps et le succÃ¨s.

Vous ne pouvez vous rien imaginer de plus joli que notre pays par le beau temps. Ce n'est pas celui d'aujourd'hui, car, par grand extraordinaire, il pleut depuis ce matin; tous les champs sont couverts de violettes et d'anÃ©mones, et d'une quantitÃ© d'autres fleurs dont je ne sais pas le nom.

Adieu, chÃ¨re amie. Ã€ bientÃ´t, j'espÃ¨re. Je dÃ©sire vous retrouver en aussi bonne condition que je vous ai laissÃ©e il y a plus de deux mois. Ne maigrissez ni ne grossissez, ne vous dÃ©solez pas trop et pensez un peu Ã moi. Adieu.

CCLV

Londres, _British Museum_, 12 mai 1862.

. . . . . .

Pour ce qui est de l'Exposition, franchement, cela ne vaut pas la premiÃ¨re; jusqu'Ã prÃ©sent, cela ressemble Ã un fiasco. Il est vrai que tout n'est pas encore dÃ©ballÃ©, mais le bÃ¢timent

est horrible. Quoique fort grand, il n'en a pas l'air. Il faut s'y promener et s'y perdre pour s'assurer de son Ã©tendue. Tout le monde dit qu'il y a de trÃ¨s-belles choses. Je n'ai encore examinÃ© que la classe 30, Ã laquelle j'appartiens et dont je suis le _reporter._ Je trouve que les Anglais ont fait de grands progrÃ¨s sous le rapport du goÃ»t et de l'art de l'arrangement; nous faisons les meubles et les papiers peints assurÃ©ment mieux qu'eux, mais nous sommes dans une voie dÃ©plorable, et, si cela continue, nous serons sous peu distancÃ©s. Notre jury est prÃ©sidÃ© par un Allemand qui croit parler anglais et qui est Ã peu prÃ¨s incomprÃ©hensible Ã tout le monde. Rien de plus absurde que nos confÃ©rences; personne n'entend de quoi il est question. Cependant, on vote. Ce qu'il y a de plus mauvais, c'est que nous avons dans notre classe des industriels anglais et qu'il faudra nÃ©cessairement donner des mÃ©dailles Ã ces messieurs, qui n'en mÃ©ritent guÃ¨re. Je suis bombardÃ© par les discours et les routs. Avant-hier, j'ai dÃ®nÃ© chez lord Granville. Il y avait trois petites tables dans une longue galerie; cela Ã©tait censÃ© devoir rendre la conversation gÃ©nÃ©rale; mais, comme on se connaissait trÃ¨s-peu, on ne se parlait guÃ¨re. Le soir, je suis allÃ© chez lord Palmerston, oÃ¹ il y avait l'ambassade japonaise, qui accrochait toutes les femmes avec les grands sabres quelle porte Ã la ceinture. J'ai vu de trÃ¨s-belles femmes et de trÃ¨s-abominables; les unes et les autres faisaient exhibition complÃ¨te d'Ã©paules et d'appas, les unes admirables, les autres trÃ¨s-odieux, mais les uns et les autres avec la mÃªme impudence. Je crois que les Anglais ne jugent pas ces choses-lÃ .

Adieu, chÃ¨re amie. . . . . .

. . . . . .

CCLVI

Londres, _British Museum_, 6 juin 1862.

ChÃ¨re amie, je commence Ã entrevoir le terme de mes peines. Mon rapport au jury international dans le plus pur anglais-saxon, sans un seul mot tirÃ© du franÃ§ais, a Ã©tÃ© lu hier par moi, et l'affaire est bÃ¢clÃ©e de ce cÃ´tÃ©. Il m'en reste un autre (rapport) Ã faire Ã mon gouvernement. Je crois que, d'ici Ã quelques jours, je serai libre, et, trÃ¨s-probablement, je pourrai partir pour Paris du 15 au 20 de ce mois. Vous feriez bien de m'Ã©crire avant le 15 oÃ¹ vous serez Ã cette Ã©poque, et quels sont vos projets.

DÃ©cidÃ©ment, je crois que l'exhibition fait fiasco. Les commissaires ont beau faire des rÃ©clames et battre le tambour, ils ne peuvent y attirer la foule. Pour ne pas trop perdre, il leur faut cinquante mille visiteurs par jour, et ils sont bien loin de leur compte. Le beau monde n'y va plus depuis qu'on ne paye plus qu'un schelling, et le vilain monde n'a pas trop l'air d'y prendre goÃ»t. Le restaurant y est dÃ©testable. Il n'y a que le restaurant amÃ©ricain qui soit amusant. Il y a des breuvages plus ou moins diaboliques qu'on boit avec des pailles: _mint julep_ ou _raise the dead._ Toutes ces boissons sont du gin plus ou moins dÃ©guisÃ©. Je dÃ®ne en ville tous les jours jusqu'au 14. AprÃ¨s quoi, j'irai faire une visite Ã Oxford, pour voir M. Max MÃ¼ller et quelques bouquins de la bibliothÃ¨que bodlÃ©ienne, puis je partirai. Je suis excÃ©dÃ© de l'hospita-

litÃ© britannique et de ses dÃ®ners, qui ont l'air d'Ãªtre tous faits par le mÃªme cuisinier inexpÃ©rimentÃ©. Vous ne vous figurez pas quel dÃ©sir j'ai de prendre un bouillon de mon pot-au-feu. Ã€ propos, je ne sais si je vous ai dit que ma vieille cuisiniÃ¨re me quitte, pour se retirer dans ses terres. Elle Ã©tait chez moi depuis trente-cinq ans. Cela me contrarie au dernier point, car il n'y a rien de si dÃ©sagrÃ©able que les nouveaux visages.

Je ne sais quel a Ã©tÃ© le plus grand effet produit ces jours derniers par deux Ã©vÃ©nements considÃ©rables: l'un, la dÃ©faite des deux favoris au Derby, par un cheval inconnu; l'autre, la dÃ©faite des torys Ã la Chambre des communes. Cela a semÃ© Londres de figures lamentables, toutes trÃ¨s-plaisantes Ã voir. Une jeune dame qui se trouvait dans une tribune s'est Ã©vanouie en apprenant que _Marquis_ Ã©tait battu d'une longueur de tÃªte par un rustre sans gÃ©nÃ©alogie, _pedigree._ M. Disraeli fait meilleure contenance, car il se montre Ã tous les bals.

Adieu, chÃ¨re amie.

CCLVII

Paris, 17 juillet 1862.

Je ne vous dirai pas tous les regrets que j'ai eus. Je voudrais que vous les eussiez partagÃ©s, et, si vous en aviez eu la moitiÃ©, vous auriez bien trouvÃ© moyen de faire attendre les autres pour moi. J'ai eu de trÃ¨s-ennuyeux jours depuis votre dÃ©part. Ma pauvre vieille Caroline est morte chez moi, aprÃ¨s

avoir beaucoup souffert; me voilÃ sans cuisiniÃ¨re et ne sachant pas trop comment je ferai. AprÃ¨s sa mort, ses niÃ¨ces sont venues se disputer sa succession. Il y en a une cependant qui a pris son chat, que je me proposais de garder. Elle a laissÃ©, Ã ce qu'il paraÃ®t, douze ou quinze cents francs de rente. On m'a dÃ©montrÃ© qu'elle n'a pu amasser tout cela avec les gages qu'elle avait chez moi, et cependant je ne crois pas qu'elle m'ait jamais volÃ©, je m'abonnerais bien Ã l'Ãªtre toujours de mÃªme. Je pense beaucoup Ã avoir un chat semblable Ã feu Matifas, qui vous trouvait si Ã son grÃ©; mais je vais partir pour les PyrÃ©nÃ©es et je n'aurai pas le temps de l'Ã©duquer. On me dit que les eaux de BagnÃ¨res-de-Bigorre me feront le plus grand bien. Je les crois parfaitement sans pouvoir; mais il y a de belles montagnes dans le voisinage et j'ai des amis dans les environs. M. Panizzi doit venir me prendre le 5 aoÃ»t; nous reviendrons ensuite en faisant un grand tour par NÃ®mes, Avignon et Lyon.--J'espÃ¨re arriver Ã Paris en mÃªme temps que vous.

Madame de Montijo est arrivÃ©e la semaine passÃ©e; elle est bien changÃ©e et fait peine Ã voir. Rien ne la console de la mort de sa fille, et je la trouve moins rÃ©signÃ©e qu'au premier jour. J'ai dÃ®nÃ© Ã Saint-Cloud, jeudi passÃ©, en trÃ¨s-petit comitÃ© et je m'y suis assez amusÃ©. Il m'a semblÃ© qu'on y Ã©tait moins papalin qu'on ne le dit gÃ©nÃ©ralement. On m'a laissÃ© mÃ©dire des choses tout Ã mon aise, sans me rappeler Ã l'ordre. Le petit prince est charmant. Il a grandi de deux pouces, et c'est le plus joli enfant que j'aie vu. Nous finissons demain notre travail sur le musÃ©e Campana. Les adhÃ©rents des acheteurs sont furieux et nous bombardent dans les journaux. Nous en aurions long Ã dire, si nous voulions mettre en lumiÃ¨re toutes les bÃªtises qu'ils ont faites et les drogues qu'on

leur a donnÃ©es pour des antiques. Il fait ici une chaleur horrible et je ne m'en trouve pas mal. On dit que c'est bon pour les blÃ©s. Adieu, chÃ¨re amie. . . .

. . . . . .

CCLVIII

BagnÃ¨res-de-Bigorre, petite maison Laquens, Hautes-PyrÃ©nÃ©es. Samedi, 16 aoÃ»t 1862.

ChÃ¨re amie, je suis ici depuis trois jours avec M. Panizzi, aprÃ¨s un voyage des plus fatigants, par un soleil Ã©pouvantable. Il nous a quittÃ©s (c'est le soleil que je dis) avant-hier, et nous avons un temps digne de Londres, du brouillard et une petite pluie imperceptible, mais qui vous mouille jusqu'aux os. J'ai rencontrÃ© ici un de mes camarades, qui est le mÃ©decin des eaux; il m'a auscultÃ©, donnÃ© des coups de poing dans le dos et dans la poitrine, et m'a trouvÃ© deux maladies mortelles dont il a entrepris de me guÃ©rir, moyennant que je boirais tous les jours deux verres d'eau chaude qui n'a pas trÃ¨s-mauvais goÃ»t, et qui ne fait pas mal au cÅ ur comme ferait de l'eau ordinaire. En outre, je me baigne Ã une certaine source dans de l'eau assez chaude, mais trÃ¨s-agrÃ©able Ã la peau. Il me semble que cela me fait beaucoup de bien. J'ai des palpitations assez dÃ©sagrÃ©ables le matin, je ne dors pas bien, mais j'ai de l'appÃ©tit. Selon votre maniÃ¨re de sentir, vous conclurez que je vais me porter Ã merveille.--Il n'y a pas ici beaucoup de monde, et presque personne de connaissance, ce qui m'arrange trÃ¨s-fort. Les Anglais et les prunes ont manquÃ© tout Ã fait cette

annÃ©e. En fait de beautÃ©s, nous avons ici mademoiselle A. D..., qui faisait autrefois un grand effet sur le prince *** et sur les cocodÃ¨s. Je ne sais quelle maladie elle a. Elle ne m'est apparue que de dos, et a la crinoline la plus vaste de tout le pays. On donne des bals deux fois par semaine, oÃ¹ je compte bien ne pas aller, et des concerts d'amateurs dont je n'ai entendu et n'entendrai qu'un seul. Hier, on m'a fait subir une messe en musique, oÃ¹ je me suis rendu accompagnÃ© par la gendarmerie; mais j'ai dÃ©clinÃ© l'invitation Ã la soirÃ©e du sous-prÃ©fet, pour ne pas accumuler trop de catastrophes dans un seul jour. Le pays a l'air trÃ¨s-beau, mais je n'ai encore fait que l'entrevoir; je dessinerai dÃ¨s qu'il y aura un rayon de soleil. Que devenez-vous? Ã crivez-moi. J'aimerais bien Ã vous montrer la verdure incomparable de ce pays, et surtout la beautÃ© des eaux, pour lesquelles le cristal ne serait pas une bonne comparaison. Il serait agrÃ©able de causer ayec vous Ã l'ombre des grands hÃªtres. Ã tes-vous toujours au pouvoir de la mer et des veaux marins?

Adieu, chÃ¨re amie.

CCLIX

BagnÃ¨res-de-Bigorre, 1er septembre 1862.

ChÃ¨re amie, merci de votre lettre. Je vous rÃ©ponds Ã N..., puisque vous ne devez pas vous arrÃªter Ã Paris, et je suppose que vous Ãªtes dÃ©jÃ arrivÃ©e. Vous avez Ã©prouvÃ© Ã ***, Ã propos des querelles des veaux marins, ce qui arrive toujours lorsqu'on habite Paris. Les petites querelles et les petites affaires de la province semblent si misÃ©rables et si dignes de pitiÃ©,

qu'on dÃ©plore la condition des gens qui vivent lÃ -dedans. Il est certain pourtant qu'au bout de quelques mois on fait comme les natifs, on s'intÃ©resse Ã tout cela et on devient complÃ¨tement provincial. Cela est triste pour l'intelligence humaine, mais elle prend les aliments qu'on lui sert et s'en contente. Je suis allÃ©, la semaine passÃ©e, faire une course dans la montagne, voir une ferme Ã M. Fould. Elle est au bord d'un petit lac, en face du plus beau panorama du monde, entourÃ©e de trÃ¨s-grands arbres, chose si rare en France, et on y dÃ©jeune admirablement. Il y a beaucoup de trÃ¨s-beaux chevaux et de trÃ¨s-beaux bÅ ufs, tout cela tenu dans le systÃ¨me anglais. On m'a montrÃ© de plus un Ã¢ne chargÃ© de faire des mulets. C'est une bÃªte Ã©norme, grande comme un trÃ¨s-grand cheval, noire et mÃ©chante, comme s'il Ã©tait rouge. Il paraÃ®t qu'il faut la croix et la banniÃ¨re pour qu'il consente Ã accorder ses faveurs aux juments. On lui montre une Ã¢nesse, et, lorsqu'il s'est montÃ© l'imagination, il n'y regarde plus de si prÃ¨s. Que pensez-vous de l'industrie humaine, qui a eu toutes ces belles inventions? Vous serez furieuse de mes histoires et je vois votre mine d'ici. Le monde devient tous les jours plus bÃªte. Ã propos de cela, avez-vous lu _les MisÃ©rables_ et entendu ce qu'on en dit? C'est encore un des sujets sur lesquels je trouve l'espÃ¨ce humaine au-dessous de l'espÃ¨ce gorille.--Les eaux me font du bien. Je dors mieux et j'ai de l'appÃ©tit, bien que je ne fasse pas trop d'exercice, parce que mon compagnon n'est pas trop ingambe. Je pense rester ici encore une semaine Ã peu prÃ¨s; ensuite, il se peut que j'aille Ã Biarritz ou en Provence. L'idÃ©e d'aller faire une promenade au lac Majeur est abandonnÃ©e, la maison oÃ¹ nous devions aller ne pouvant nous recevoir pour le moment. Je serai Ã Paris au plus tard le 1er octobre.

Adieu, chÃ¨re amie; adieu, et Ã©crivez-moi.

CCLX

Biarritz, villa EugÃ©nie, 27 septembre 1862.

ChÃ¨re amie, je vous Ã©cris toujours Ã ***, bien que je ne sache rien de vos mouvements; mais il me semble que vous ne devez pas encore retourner Ã Paris. Si, comme je l'espÃ¨re, vous avez un temps pareil au nÃ´tre, vous devez en profiter et n'Ãªtre pas trop pressÃ©e d'aller trouver Ã Paris les odeurs de l'asphalte. Je suis ici au bord de la mer et respirant mieux qu'il ne m'est arrivÃ© depuis longtemps. Les eaux de BagnÃ¨res ont commencÃ© par me faire grand mal. On me disait que c'Ã©tait tant mieux, et que cela prouvait leur action. Le fait est qu'aussitÃ´t que j'ai quittÃ© BagnÃ¨res, je me suis senti renaÃ®tre; l'air de la mer, et aussi peut-Ãªtre la cuisine auguste que je mange ici, ont achevÃ© de me guÃ©rir. Il faut vous dire qu'il n'y a rien de plus abominable que la cuisine de l'hÃ´tel de *** Ã BagnÃ¨res, et je crois en vÃ©ritÃ© qu'on y a pratiquÃ© contre Panizzi et moi un empoisonnement lent. Il y a peu de monde Ã la villa, et seulement des gens aimables que je connais depuis longtemps. Dans la ville, il n'y a pas grand monde, peu de FranÃ§ais surtout; les Espagnols dominent, et les AmÃ©ricains. Les jeudis, on reÃ§oit, et il faut mettre les AmÃ©ricains du Nord d'un cÃ´tÃ© et les AmÃ©ricains du Sud de l'autre, de peur qu'ils ne s'entre-mangent. Ce jour-lÃ , on s'habille. Le reste du temps, on ne fait pas la moindre toilette; les dames dÃ®nent en robe montante, et nous du vilain sexe en redingote. Il n'y a pas de chÃ¢teau en

France ni en Angleterre oÃ¹ l'on soit si libre et si sans Ã©tiquette, ni de chÃ¢telaine si gracieuse et si bonne pour ses hÃ´tes. Nous faisons de trÃ¨s-belles promenades dans les vallÃ©es qui longent les PyrÃ©nÃ©es et nous en revenons avec des appÃ©tits prodigieux. La mer, qui est ordinairement trÃ¨s-mauvaise ici, est depuis une semaine d'un calme surprenant; mais ce n'est rien pourtant en comparaison de la MÃ©diterranÃ©e et surtout de cette mer de Cannes. Les baigneuses sont toujours aussi Ã©tranges en matiÃ¨re de costume. Il y a une madame *** qui est de la couleur d'un navet, qui s'habille en bleu et se poudre les cheveux. On prÃ©tend que c'est de la cendre qu'elle se met sur la tÃªte, Ã cause des malheurs de sa patrie. MalgrÃ© les promenades et la cuisine, je travaille un peu. J'ai Ã©crit, tant Ã Biarritz que dans les PyrÃ©nÃ©es, plus de la moitiÃ© d'un volume. C'est encore l'histoire d'un hÃ©ros cosaque que je destine au _Journal des Savants._ Ã€ propos de littÃ©rature, avez-vous lu le speech de Victor Hugo Ã un dÃ®ner de libraires belges et autres escrocs Ã Bruxelles? Quel dommage que ce garÃ§on, qui a de si belles images Ã sa disposition, n'ait pas l'ombre de bon sens, ni la pudeur de se retenir de dire des platitudes indignes d'un honnÃªte homme! Il y a dans sa comparaison du tunnel et du chemin de fer plus de poÃ©sie que je n'en ai trouvÃ© dans aucun livre que j'aie lu depuis cinq ou six ans; mais, au fond, ce ne sont que des images. Il n'y a ni fond, ni soliditÃ©, ni sens commun; c'est un homme qui se grise de ses paroles et qui ne prend plus la peine de penser. Le vingtiÃ¨me volume de Thiers me plaÃ®t comme Ã vous. Il y avait une immense difficultÃ©, Ã mon avis, Ã extraire quelque chose de l'immense fatras des conversations de Sainte-HÃ©lÃ¨ne rapportÃ©es par Las Cases, et Thiers s'en est tirÃ© Ã merveille. J'aime aussi beaucoup ses

jugements et ses comparaisons entre NapolÃ©on et autres grands hommes. Il est un peu sÃ©vÃ¨re pour Alexandre et pour CÃ©sar; cependant, il y a beaucoup de vrai dans ce qu'il dit sur l'absence de vertu de la part de CÃ©sar. Ici, on s'en occupe beaucoup, et je crains qu'on n'ait trop d'amour pour le hÃ©ros; par exemple, on ne veut pas admettre l'anecdote de NicomÃ¨de, ni vous non plus, je crois.

Adieu, chÃ¨re amie; portez-vous bien et ne vous sacrifiez pas trop pour les autres, parce qu'ils en prendront trop bien l'habitude, et que ce que vous faites Ã prÃ©sent avec plaisir, un jour peut-Ãªtre vous serez obligÃ©e de le faire avec peine. Adieu encore.

CCLXI

Paris, 23 octobre 1862.

ChÃ¨re amie, j'ai menÃ© une vie trÃ¨s-agitÃ©e depuis le commencement du mois; voilÃ pourquoi je suis en retard Ã vous rÃ©pondre. Je suis revenu de Biarritz avec mes souverains. Nous Ã©tions tous assez dolents, pour avoir Ã©tÃ© empoisonnÃ©s, je crois, avec du vert-de-gris. Les cuisiniers jurent qu'ils ont rÃ©curÃ© leurs casseroles, mais je ne crois pas Ã leurs serments. Le fait est que quatorze personnes Ã la villa ont eu des vomissements et des crampes. Pour avoir Ã©tÃ© empoisonnÃ© autrefois avec du vert-de-gris, j'en connais les symptÃ´mes et je persiste dans mon opinion. Je suis restÃ© Ã Paris quelques jours en courses et en tracas, puis je suis allÃ© Ã Marseille installer des paquebots pour la Chine. Vous comprenez

bien que cette cÃ©rÃ©monie ne pouvait pas se passer de ma prÃ©sence. Ces paquebots sont si beaux et ont des petites chambres si bien arrangÃ©es, que cela donne envie d'aller en Chine. J'y ai rÃ©sistÃ© pourtant, et me suis contentÃ© de prendre un bain de soleil Ã Marseille. Vous devinez peut-Ãªtre les tracas dont je vous parlais tout Ã l'heure au retour de Biarritz. Tracas politiques, s'il vous plaÃ®t; j'Ã©tais partagÃ© entre le dÃ©sir que j'avais de voir rester M. Fould au ministÃ¨re, dans l'intÃ©rÃªt du maÃ®tre, et le dÃ©sir de le voir donner sa dÃ©mission, dans l'intÃ©rÃªt de sa dignitÃ© et dans son intÃ©rÃªt personnel. Cela a fini par des concessions qui n'ont fait de bien Ã personne et qui me semblent avoir amoindri tout le monde. Le plus bouffon de l'affaire a Ã©tÃ© que Persigny, que tous les ministres non papalins ne peuvent souffrir, est devenu leur porte-drapeau, et qu'ils ont fait de sa conservation une condition pour garder leur portefeuille. Ainsi, on a destituÃ© Thouvenel, qui Ã©tait un trÃ¨s-bon garÃ§on et intelligent, et on a gardÃ© Persigny, qui est fou et qui n'entend rien aux affaires. Nous voici donc entre les pattes des clÃ©ricaux pour quelque temps, et vous savez oÃ¹ ils mÃ¨nent leurs amis.

Vous me paraissez trop Ã©mue du discours de Victor Hugo. Ce sont des mots sans idÃ©es; quelque chose comme _les Orientales_ en prose. Je vous engage Ã lire une lettre de madame de SÃ©vignÃ© pour vous remettre au bon diapason de la prose, et, si vous aimez encore le sens commun et les idÃ©es, lisez le vingtiÃ¨me volume de Thiers, qui est le meilleur de tous. Je l'ai lu deux fois, la seconde avec plus de plaisir que la premiÃ¨re, et je ne dis pas que je ne le relirai pas encore.--Je voudrais bien connaÃ®tre un peu vos projets. Je vais vous dire les miens. Je compte aller Ã CompiÃ¨gne vers le 8 du mois prochain, et j'y

resterai jusqu'aprÃ¨s la fÃªte de l'impÃ©ratrice, c'est-Ã -dire jusqu'au 18 ou 20. Avant ou aprÃ¨s cette Ã©poque, ne pourrais-je vous voir? Il me semble que la campagne doit Ãªtre bien froide et bien humide Ã prÃ©sent, et que vous devez penser au retour. . . .

Adieu, chÃ¨re amie; j'espÃ¨re que vous Ãªtes toujours en appÃ©tit et santÃ©.

. . . . . .

CCLXII

Paris, 5 novembre 1862.

ChÃ¨re amie, je suis invitÃ© Ã CompiÃ¨gne jusqu'au 18. Le 10, je serai Ã Paris jusqu'Ã trois heures, et j'espÃ¨re vous voir. Ã crivez-moi et donnez-moi longuement de vos nouvelles. Je dÃ©sapprouve fort votre nouveau goÃ»t littÃ©raire. Je lis actuellement un livre qui cependant vous amusera peut-Ãªtre; c'est l'histoire de la rÃ©volte des Pays-Bas, par Motley. Je le mettrai Ã vos ordres, si vous voulez. Il n'y a pas moins de cinq gros volumes; mais, quoique pas trop bien Ã©crit, cela se lit couramment et cela m'intÃ©resse beaucoup. Il a beaucoup de partialitÃ© anticatholique et antimonarchique; mais il a fait d'immenses recherches et c'est un homme de talent, quoique AmÃ©ricain.

Je suis enrhumÃ© et assez mal de mes poumons. Vous apprendrez un jour que j'ai cessÃ© de respirer, faute de ce

viscÃ¨re. Cela devrait vous engager Ã Ãªtre trÃ¨s-aimable pour moi avant que ce malheur m'arrive.

Adieu, chÃ¨re amie. . . . . .

CCLXIII

Cannes, 5 dÃ©cembre 1862.

ChÃ¨re amie, je suis arrivÃ© ici entre deux inondations, et, pendant quatre jours, j'ai cru qu'il n'y avait plus de soleil, mÃªme Ã Cannes. Lorsqu'il se met Ã pleuvoir dans ce pays-ci, ce n'est pas une plaisanterie. La plaine entre Cannes et l'EstÃ©rel Ã©tait changÃ©e en lac, et il Ã©tait impossible de mettre le nez dehors. Pourtant, au milieu de ce dÃ©luge, l'air Ã©tait doux et agrÃ©able Ã respirer. Depuis que je suis poussif, je suis devenu aussi dÃ©licat en matiÃ¨re d'air que les Romains le sont pour l'eau. Mais cela n'a pas durÃ©, heureusement. Le soleil a reparu radieux il y a trois jours, et, depuis lors, je vis les fenÃªtres ouvertes et j'ai presque trop chaud. Il n'y a que les mouches qui me rappellent les rigueurs de la vie. Avant de quitter Paris, j'ai consultÃ© un grand docteur, car je me croyais en trÃ¨s-mauvais Ã©tat depuis mon retour de CompiÃ¨gne et je voulais savoir dans combien de temps il fallait pourvoir Ã ma pompe funÃ¨bre. J'ai Ã©tÃ© assez content de sa consultation: premiÃ¨rement, parce qu'il m'a dit que cette cÃ©rÃ©monie n'aurait pas lieu aussitÃ´t que je l'apprÃ©hendais; en second lieu, parce qu'il m'a expliquÃ© anatomiquement et trÃ¨s-clairement la cause de mes maux. Je croyais avoir, le cÅ ur malade; pas du tout, c'est le poumon. Il est vrai que je n'en guÃ©rirai jamais; mais il y a

moyen de n'en pas souffrir, et c'est beaucoup, si ce n'est le principal.

Vous ne pouvez vous faire une idÃ©e de la beautÃ© de la campagne aprÃ¨s toutes ces pluies. Il y a partout des roses de mai. Les jasmins commencent Ã fleurir, ainsi que quantitÃ© de fleurs sauvages, toutes plus jolies les unes que les autres. J'aimerais bien Ã faire un cours de botanique avec vous dans les bois des environs, vous verriez qu'ils valent ceux de Bellevue. J'ai reÃ§u ici, je ne sais comment, le dernier livre de M. Gustave Flaubert, qui a fait _Madame Bovary_, que vous avez lu, je crois, bien que vous ne vouliez pas l'avouer. Je trouvais qu'il avait du talent qu'il gaspillait sous prÃ©texte de rÃ©alisme. Il vient de commettre un nouveau roman qui s'appelle _SalammbÃ´._ En tout autre lieu que Cannes, partout oÃ¹ il y aurait seulement _la CuisiniÃ¨re bourgeoise_ Ã lire, je n'aurais pas ouvert ce volume. C'est une histoire carthaginoise quelques annÃ©es avant la seconde guerre punique. L'auteur s'est fait une sorte d'Ã©rudition fausse en lisant Bouillet et quelque autre compilation de ce genre, et il accompagne cela d'un lyrisme copiÃ© du plus mauvais de Victor Hugo. Il y a des pages qui vous plairont sans doute, Ã vous qui, Ã l'exemple de toutes les personnes de votre sexe, aimez l'emphase. Pour moi qui la hais, cela m'a rendu furieux. Depuis que je suis ici, et particuliÃ¨rement depuis la pluie, j'ai poursuivi ma tartine cosaque. Cela sera, je le crains, bien long. Je vais envoyer ces jours-ci un second article Ã Paris, et ce ne sera pas le dernier. Je m'aperÃ§ois que j'ai oubliÃ© d'emporter avec moi une carte de Pologne, et je suis embarrassÃ© pour Ã©crire les noms polonais dont je n'ai que la transcription en russe. Si vous aviez Ã votre portÃ©e quelque moyen d'information, tÃ¢chez de savoir si une ville qui en russe s'appelle Lwow, ne se-

rait pas par hasard la mÃªme que Lemberg en Gallicie. Vous me rendrez un grand service.--Adieu, chÃ¨re amie, j'espÃ¨re que l'hiver ne vous traite pas trop rigoureusement et que vous prenez soin d'Ã©chapper aux rhumes. Votre petite niÃ¨ce est-elle toujours aimable? Ne la gÃ¢tez pas trop, pour qu'elle ne soit pas trop malheureuse plus tard. Je voudrais bien encore que vous allassiez voir la piÃ¨ce de mon ami Augier et que vous me dissiez candidement ce que vous en pensez. Adieu encore.

CCLXIV

Cannes, 3 janvier 1863.

ChÃ¨re amie, j'ai commencÃ© l'annÃ©e assez mal, dans mon lit, avec un lumbago trÃ¨s-douloureux qui ne me laissait pas mÃªme la facultÃ© de me retourner. VoilÃ ce qu'on gagne dans ces beaux climats, oÃ¹, tant que le soleil est sur l'horizon, on peut se croire en Ã©tÃ©, et oÃ¹, aussitÃ´t aprÃ¨s son coucher, vient un quart d'heure de froid humide qui vous pÃ©nÃ¨tre jusqu'Ã la moelle des os. C'est absolument comme Ã Rome, Ã l'exception qu'ici ce sont les rhumatismes, et lÃ -bas c'est la fiÃ¨vre contre laquelle il faut se faire assurer. Aujourd'hui, mon dos a repris une partie de son Ã©lasticitÃ©, et je commence Ã me promener. J'ai eu la visite de mon vieil ami, M. Ellice, qui a passÃ© vingt-quatre heures avec moi, et a renouvelÃ© ma provision de nouvelles et mes idÃ©es singuliÃ¨rement racornies par un sÃ©jour en Provence: c'est, tout bien considÃ©rÃ©, le seul inconvÃ©nient de vivre hors de Paris. On arrive rapidement Ã Ãªtre souche, et, quand on n'a pas les goÃ»ts de mon confrÃ¨re

M. de Laprade, qui voudrait Ãªtre chÃªne, cette transformation n'a rien de bien agrÃ©able.

Si je continue Ã bien aller, je crois que je me rendrai Ã Paris vers le 18 ou le 20, pour la discussion de l'adresse, qui, me dit-on, sera chaude et intÃ©ressante; quand j'aurai fait mon devoir, je retournerai au soleil, car je crÃ¨verais infailliblement Ã passer Ã Paris les glaces, les vents et les boues de fÃ©vrier. . . . . .

Vous avez tort de ne pas lire _SalammbÃ´._ Il est vrai que cela est parfaitement fou, et qu'il y a encore plus de supplices et d'abominations que dans la _Vie de ChmielniÃ§ki_; mais, aprÃ¨s tout, il y a du talent, et on se fait une idÃ©e amusante de l'auteur et une encore plus plaisante de ses admirateurs, les bourgeois, qui veulent parler des choses avec les honnÃªtes gens. Ce sont ces bourgeois que mon ami Augier a fort bien drapÃ©s; aussi m'assure-t-on que personne qui se respecte n'avoue qu'il a Ã©tÃ© voir _le Fils de Giboyer._ Avec tout cela, la caisse du thÃ©Ã¢tre se remplit et la bourse de l'auteur. Je vous recommande, dans la _Revue des Deux Mondes_ du 15, un roman de M. de Tourguenief, dont j'attends ici les Ã©preuves, et que j'ai lu en russe. Cela s'appelle _les PÃ¨res et les Enfants._ C'est le contraste de la gÃ©nÃ©ration qui s'en va et de celle qui arrive. Il y a un hÃ©ros, le reprÃ©sentant de la nouvelle gÃ©nÃ©ration, lequel est socialiste, matÃ©rialiste et rÃ©aliste, mais cependant homme d'esprit et intÃ©ressant. C'est un caractÃ¨re trÃ¨s-original qui vous plaira, j'espÃ¨re. Ce roman a produit une grande sensation en Russie et on a beaucoup criÃ© contre l'auteur, qu'on accuse d'impiÃ©tÃ© et d'immoralitÃ©. C'est, Ã mon avis, un assez bon signe de succÃ¨s lorsqu'un ouvrage excite ainsi le dÃ©chaÃ®nement du public. Je crois que je vous ferai lire en-

core la seconde partie de _ChmielniÃ§ki_, dont j'ai corrigÃ© les Ã©preuves pendant que j'Ã©tais sur le dos. Vous y verrez une grande quantitÃ© de Cosaques empalÃ©s et de juifs Ã©corchÃ©s tout vifs. Je serai Ã Paris, non pas pour le discours de la couronne, mais seulement pour la discussion de l'adresse, c'est-Ã -dire, comme je le suppose, vers le 20 ou le 21; mais, si cela convenait Ã vos arrangements particuliers, je pourrais avancer mon arrivÃ©e. Adieu, chÃ¨re amie; je vous souhaite bonne santÃ© et bonheur, point de lumbago. Adieu, ne m'oubliez pas.

CCLXV

Cannes, 28 janvier 1863.

ChÃ¨re amie, je me disposas Ã partir pour Paris, et je croyais y Ãªtre le 20, lorsque j'ai Ã©tÃ© repris d'un nouvel accÃ¨s de mes spasmes d'estomac. J'ai eu un gros rhume avec des Ã©touffements trÃ¨s-douloureux et j'ai gardÃ© le lit pendant huit jours. Le mÃ©decin me dit que, si je retourne Ã Paris avant d'Ãªtre tout Ã fait remis, je suis sÃ»r de retomber plus bas que je n'Ã©tais, et je resterai encore ici pendant une quinzaine de jours. On m'Ã©crit, d'ailleurs, que la discussion de l'adresse n'aura aucun intÃ©rÃªt, et que tout se passera en douceur et rapidement. Je suis Ã prÃ©sent assez bien, un peu dolent toujours, mais je recommence Ã sortir et Ã mener mon train de vie ordinaire. Le temps est admirable; pourtant, ce climat-ci est un peu traÃ®tre. Je devrais moins que personne m'y laisser prendre. Tant que le soleil est sur l'horizon, on se croirait en juin. Cinq minutes aprÃ¨s vient une humiditÃ© pÃ©nÃ©trante.

C'est pour avoir admirÃ© trop longtemps les beaux couchers de soleil que j'ai Ã©tÃ© malade. On me dit que vous n'avez pas eu de froids vifs, mais des brouillards et de la pluie. Autour de nous, il est tombÃ© une quantitÃ© de neige incroyable, et rien n'est plus beau en ce moment que la vue de nos montagnes toutes blanches entourant notre petite oasis verdoyante. Comment avez-vous passÃ© votre temps? Avez-vous Ã©chappÃ© aux rhumes, et quelle vie menez-vous? Je passe mes soirÃ©es Ã faire de la prose pour le _Journal des Savants._ Cet animal de ChmielniÃ§ki n'en finit pas et je crains qu'il ne me coÃ»te encore deux articles avant que je puisse faire son oraison funÃ¨bre; j'en ai dÃ©jÃ fait trois aussi longs que celui que vous avez lu, et aussi abondants en empalements, Ã©corchements d'hommes et autres facÃ©ties. Je crains que cela ne ressemble trop Ã _SalammbÃ´._ Vous m'en direz votre avis candidement, si vous trouvez ce rare _Journal des Savants_ que les ignorants s'obstinent Ã ne pas lire, malgrÃ© tout son mÃ©rite.

Nous avons eu dans notre voisinage une tragÃ©die. Une jolie demoiselle anglaise s'est brÃ»lÃ©e au bal. Sa mÃ¨re, en voulant la sauver, s'est brÃ»lÃ©e aussi. Toutes les deux sont mortes au bout de trois Ã quatre jours. Le mari, qui a Ã©tÃ© brÃ»lÃ© aussi, est encore malade. VoilÃ la dix-huitiÃ¨me femme de ma connaissance Ã qui cela arrive. Pourquoi portez-vous de la crinoline? Vous devriez donner l'exemple. Il suffit de tourner devant la cheminÃ©e ou de se regarder dans une glace (il y en a toujours au-dessus de la cheminÃ©e) pour Ãªtre rÃ´tie toute vive. Il est vrai qu'on ne meurt qu'une fois, et qu'on est toujours bien aise de montrer une croupe monstrueuse, comme si on trompait quelqu'un avec un ballon plein d'air! Pourquoi n'avez-vous pas une toile mÃ©tallique devant votre cheminÃ©e? Il paraÃ®t qu'on

devient de plus en plus religieux Ã Paris. Je reÃ§ois des sermons de gens dont j'aurais attendu tout autre chose. On me dit que M. de Persigny s'est montrÃ© ultra-papalin Ã la commission de l'adresse du SÃ©nat. Ã€ la bonne heure. Je ne crois pas qu'il y ait eu un temps oÃ¹ le monde ait Ã©tÃ© plus bÃªte qu'Ã prÃ©sent. Tout cela durera ce que cela pourra, mais la fin est un peu effrayante.

Adieu, chÃ¨re amie. . . . . .

. . . . . .

CCLXVI

Paris, 26 avril 1863.

ChÃ¨re amie, comme je ne comptais pas sur votre maniÃ¨re de voyager en tortue, je ne vous ai pas Ã©crit Ã GÃªnes. J'adresse ma lettre Ã Florence, oÃ¹ j'espÃ¨re que vous vous arrÃªterez quelque temps. C'est, de toutes les villes d'Italie que je connais, celle qui a conservÃ© le mieux son caractÃ¨re du moyen Ã¢ge. Ayez soin seulement de ne pas vous enrhumer si vous demeurez au _Lung'Arno_, comme font les honnÃªtes gens. Quant Ã Rome, je suis trÃ¨s hors d'Ã©tat de vous donner des conseils, car il y a trÃ¨s-longtemps que je n'y suis allÃ©. Je vous ferai seulement les deux recommandations suivantes: d'abord de ne pas Ãªtre Ã l'air au moment de la chute du jour, parce que vous pourriez fort bien attraper la fiÃ¨vre. Il faut se faire conduire un quart d'heure avant l'_Angelus_ Ã Saint-Pierre, et attendre que l'Ã©trange prÃ©cipitÃ© humide qui se

fait dans l'atmosphÃ¨re Ã cette heure-lÃ soit passÃ©. Il n'y a rien, d'ailleurs, de plus beau pour la rÃªverie que cette grande Ã©glise Ã la chute du jour. Elle est sublime en vÃ©ritÃ©, lorsqu'on n'y voit rien distinctement. Pensez-y Ã moi. Ma seconde recommandation, c'est, s'il fait un jour de pluie, de l'employer Ã voir les Catacombes. Quand vous y serez, allez-vous-en dans un de ces petits corridors donnant dans les rues souterraines; Ã©teignez votre bougie et restez seule trois ou quatre minutes. Vous me direz les sensations que vous aurez Ã©prouvÃ©es. J'aurais du plaisir Ã faire l'expÃ©rience avec vous; mais alors vous ne sentiriez peut-Ãªtre pas la mÃªme chose. Il ne m'est jamais arrivÃ© Ã Rome de voir ce que je m'Ã©tais proposÃ© de voir, parce que, Ã chaque coin de rue, on est attirÃ© par quelque chose d'imprÃ©vu, et c'est le grand bonheur de se laisser aller Ã cette sensation. Je vous engage encore Ã ne pas trop vous livrer Ã la visite des palais, qui sont pour la plupart un peu surfaits. Occupez-vous surtout des fresques en fait d'objets d'art, et des vues en fait de nature mÃªlÃ©e d'art. Je vous recommande la vue de Rome et de ses environs prise de Saint-Pierre in Montorio. Il y a lÃ aussi une trÃ¨s-belle fresque du Vatican. Faites-vous montrer au Capitole la louve de la RÃ©publique, qui porte la trace de la foudre qui l'a frappÃ©e du temps de CicÃ©ron. Ce n'est pas d'hier. Croyez que vous ne pourrez pas voir la centiÃ¨me partie de ce que vous devriez voir dans le peu de temps que vous pouvez consacrer Ã votre voyage, mais qu'il ne faut pas trop le regretter. Il vous restera un grand souvenir d'ensemble qui vaut mieux qu'une foule de petits souvenirs de dÃ©tail.--Je me sens infiniment mieux portant et je regrette bien votre dÃ©part. Je vous dirai, d'ailleurs, comme votre sÅ ur, que vous avez bien fait de profiter de l'occasion pour voir Rome.

Reste la question des dÃ©dommagements que je vous prie de ne pas perdre de vue. J'espÃ¨re que vous y pensez quelquefois. Il n'y a guÃ¨re de beau lieu que j'aie vu oÃ¹ je n'aie regrettÃ© de ne pouvoir l'associer Ã vous dans mes souvenirs. Adieu, chÃ¨re amie; donnez-moi souvent de vos nouvelles, quelques lignes seulement; amusez-vous bien et revenez-nous en bon Ã©tat. Lorsque je vous saurai Ã Rome, je vous donnerai mes commissions. Adieu encore.

CCLXVII

Paris, 20 mai 1863.

ChÃ¨re amie, je vous Ã©cris avec une grippe abominable. Depuis quinze jours, je tousse au lieu de dormir, et je suis pris de crises d'Ã©touffement. Le seul remÃ¨de est de prendre du laudanum, et cela me donne des maux de tÃªte et d'estomac presque aussi pÃ©nibles que la toux et l'Ã©touffement. Bref, je me sens faible et _avvilito_, m'en allant Ã tous les diables, ma santÃ© et moi. Je dÃ©sire qu'il n'en soit pas de mÃªme pour vous. Je crois vous avoir dit qu'il fallait prendre bien garde Ã l'humiditÃ©, qui, dans le pays oÃ¹ vous Ãªtes, accompagne le coucher du soleil. Ayez soin de n'avoir jamais froid, dussiez-vous avoir trop chaud. Je vous envie d'Ãªtre dans ce beau pays, oÃ¹ l'on a de douces et agrÃ©ables mÃ©lancolies qu'on se rappelle ensuite avec plaisir; mais je voudrais que, pour faire mieux la comparaison, vous allassiez passer une semaine Ã Naples. De toutes les transitions, c'est la plus brusque et la plus amusante que je connaisse. En outre, elle a l'avantage de la comÃ©die

aprÃ¨s la tragÃ©die; on va se coucher avec des idÃ©es bouffonnes. Je ne sais si la cuisine a fait des progrÃ¨s dans les Ã tats du saint-pÃ¨re. C'Ã©tait, de mon temps, l'abomination de la dÃ©solation, tandis qu'Ã Naples on trouvait Ã vivre. Il est possible que les rÃ©volutions politiques aient passÃ© le niveau sur les deux cuisines, et que, friande comme vous Ãªtes, vous les trouviez mauvaises l'une et l'autre. Nous vivons ici sur les histoires arrivÃ©es ou prÃªtÃ©es Ã madame de ***. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle est folle Ã lier. Elle bat ses gens, elle donne des soufflets et des coups de poing et fait l'amour avec plusieurs cocodÃ¨s Ã la fois. Elle pousse l'anglomanie jusqu'Ã boire du _brandy_ et du _water_, c'est-Ã -dire beaucoup plus du premier que du second. L'autre soir, elle prÃ©sente au prÃ©sident Troplong son cocodÃ¨s par quartier en lui disant: Â«Monsieur le prÃ©sident, je vous amÃ¨ne mon _darling._Â» M. Troplong rÃ©pond qu'il Ã©tait heureux de faire la connaissance de M. Darling. Au reste, si tout ce qu'on me dit des mÅ urs des lionnes de cette annÃ©e est vrai, il est Ã craindre que la fin du monde ne soit proche. Je n'ose vous dire tout ce qui se fait Ã Paris parmi les jeunes reprÃ©sentants et reprÃ©sentantes de la gÃ©nÃ©ration qui nous enterrera!

J'espÃ©rais que vous me conteriez quelques histoires ou que, du moins, vous me feriez part de vos impressions. J'ai toujours du plaisir Ã savoir comment telle chose vous a paru. N'oubliez pas de vous faire montrer la statue de PompÃ©e, qui est trÃ¨s-probablement celle aux pieds de laquelle CÃ©sar fut assassinÃ©; et, si vous dÃ©couvrez la boutique d'un nommÃ© Cades, qui vend de faux antiques et des poteries, achetez-moi une intaille de quelque belle pierre. Si vous passez par Civita-Vecchia, allez chez un marchand de curiositÃ©s nommÃ© Bucci, et

faites-lui mes compliments et remercÃ®ments pour le plÃ¢tre de Bayle qu'il m'a envoyÃ©. Vous lui achÃ¨terez pour rien des vases noirs Ã©trusques, des pierres gravÃ©es, etc. Vous pouvez vous faire une garniture de cheminÃ©e charmante avec ces vases noirs. Adieu, chÃ¨re amie; portez-vous bien, pensez quelquefois Ã moi.

CCLXVIII

Paris, vendredi 12 juin 1863.

ChÃ¨re amie, j'apprends avec grand plaisir votre retour en France, et avec encore plus de plaisir votre intention de revenir bientÃ´t Ã Paris. Il me semble que vous vous Ãªtes mise en frais de coquetterie vraiment extraordinaire pour avoir ainsi exploitÃ© cet infortunÃ© Bucci. Si je vous avais donnÃ© une lettre pour lui selon mon intention, vous auriez emportÃ© toute sa boutique, sans avoir recours aux procÃ©dÃ©s d'enjÃ´lement qui vous sont familiers. Au fond, c'est un fort brave homme qui a conservÃ© un culte pour Bayle, dont il Ã©tait la seule ressource pendant son exil Ã Civita-Vecchia. Il eÃ»t Ã©tÃ© mieux de le faire parler du gouvernement pontifical. S'il avait Ã©tÃ© aussi sincÃ¨re qu'il s'est montrÃ© galant, il vous en aurait plus appris Ã ce sujet que tous les ambassadeurs qui sont Ã Rome. Le fort et le fin de ces renseignements consiste, au reste, Ã vous apprendre ce que vous n'ignorez pas, j'espÃ¨re. . . . . .

Je pars le 21 pour Fontainebleau, ce qui m'empÃªchera peut-Ãªtre d'aller en Angleterre, comme je me l'Ã©tais proposÃ©, Ã la fin de ce mois. J'y reste jusqu'au 5 juillet, c'est-Ã -dire jusqu'Ã la fin du sÃ©jour. Je pense que vous serez revenue la semaine prochaine, et que je vous verrai avant mon dÃ©part. J'espÃ¨re

que cela vous dÃ©terminera Ã vous hÃ¢ter un peu, si besoin est. Vous ne me parlez pas de votre santÃ©. Je suppose que, malgrÃ© la mauvaise cuisine papale, vous revenez en bon point. J'ai Ã©tÃ© presque toujours grippÃ© plus ou moins, poussif pardessus le marchÃ©, comme Ã mon ordinaire. Le sÃ©jour de Fontainebleau va m'achever, selon toute apparence. Je vous dirai pourquoi je n'ai pas cherchÃ© Ã esquiver cet honneur.

Je pense Ã faire un petit voyage en Allemagne cet Ã©tÃ© pour aller voir les propylÃ©es de Munich, de mon ami M. Klenze, et aussi pour prendre des eaux qu'on me conseille, bien que cela ne m'inspire pas grande confiance. Comme je ne m'habitue pas Ã Ãªtre malade, je tiens beaucoup Ã guÃ©rir et je ne veux pas qu'il y ait de ma faute si je n'y parviens pas.

Vous n'avez pas osÃ© lire probablement _Mademoiselle de la Quintinie_ pendant que vous Ã©tiez en terre sainte. Cela est mÃ©diocre. Il n'y a qu'une scÃ¨ne assez jolie. Je ne sache rien de nouveau qui soit digne de votre colÃ¨re en fait de romans. ChmielniÃ§ki en est Ã son cinquiÃ¨me article, que je corrige, et ce ne sera pas le dernier. Je vous donnerai les Ã©preuves, si vous voulez et si vous pouvez les lii*e non corrigÃ©es. Adieu, chÃ¨re amie; je voudrais bien vous dÃ©cider Ã faire diligence.

CCLXIX

ChÃ¢teau de Fontainebleau, jeudi 2 juillet 1863.

ChÃ¨re amie, j'aurais voulu rÃ©pondre plus tÃ´t Ã votre lettre, qui m'a fait grand plaisir; mais, ici, on n'a le temps de rien

faire et les jours passent avec une rapiditÃ© prodigieuse sans qu'on sache comment. La grande et principale occupation, c'est de boire, manger et dormir. Je rÃ©ussis aux deux premiÃ¨res, mais trÃ¨s-mal Ã la derniÃ¨re. C'est une trÃ¨s-mauvaise prÃ©paration au sommeil que de passer trois ou quatre heures, en pantalon collant, Ã ramer sur le lac et Ã gagner des toux terribles. Nous avons ici quantitÃ© de monde assez bien assorti, ce me semble, beaucoup moins officiel que d'ordinaire; ce qui ne nuit pas Ã l'entente cordiale entre les invitÃ©s. On fait de temps en temps des promenades Ã pied dans le bois, aprÃ¨s avoir dÃ®nÃ© sur l'herbe comme les bonnetiers de la rue Saint-Denis.

Avant-hier, on a apportÃ© ici quelques trÃ¨s-grandes caisses de la part de Sa MajestÃ© Tu-Duc, empereur de Cochinchine. On les a ouvertes dans une des cours. Dans les grandes caisses, il y en avait de plus petites peintes en rouge et or et couvertes de cancrelats. On a ouvert la premiÃ¨re, qui contenait deux dents d'Ã©lÃ©phant fort jaunes et deux cornes de rhinocÃ©ros, plus un paquet de cannelle moisie. Il sortait de tout cela des odeurs inconcevables, tenant le milieu entre le beurre fort et le poisson gÃ¢tÃ©. Dans l'autre caisse, il y avait une grande quantitÃ© de piÃ¨ces d'Ã©toffes trÃ¨s-Ã©troites ressemblant Ã de la gaze, de toute sorte de vilaines couleurs, toutes plus ou moins sales et, de plus, moisies. On avait annoncÃ© des mÃ©dailles d'or, mais elles Ã©taient absentes, et probablement elles sont restÃ©es en Cochinchine. Il rÃ©sulte que ce grand empereur Tu-Duc est un escroc.

Hier, nous avons Ã©tÃ© faire manÅ uvrer deux rÃ©giments de cavalerie et nous avons Ã©tÃ© horriblement cuits.

Toutes les dames ont des coups de soleil. Aujourd'hui, nous allons faire un dÃ®ner espagnol dans la forÃªt, et je suis chargÃ© du _gaspacho_, c'est-Ã -dire de faire manger de l'oignon cru Ã des dames qui s'Ã©vanouiraient au seul nom de ce lÃ©gume. J'ai dÃ©fendu qu'on les avertÃ®t, et, quand elles en auront mangÃ©, je me rÃ©serve de leur faire un aveu dans le genre de celui d'AtrÃ©e.

Je suis charmÃ© que mon _Cosaque_[1] ne vous ait pas trop ennuyÃ©e. Je commence Ã en Ãªtre bien las pour ma part. Il faut que je l'enterre le 1er du mois prochain, et je ne sais comment j'en pourrai venir Ã bout. Je ne puis parvenir Ã travailler ici bien que j'aie apportÃ© toutes mes notes et mes, bouquins. Adieu, chÃ¨re amie; je pense Ãªtre ici jusqu'Ã lundi ou mardi au plus tard. Cependant on prÃ©tend que, vu notre grande amabilitÃ©, on veut nous retenir quelques jours encore. J'espÃ¨re bien vous retrouver Ã Paris. Encore adieu.

[1] _Bogdan ChmielniÃ§ki_, publiÃ© dans le volume intitulÃ© _les Cosaques d'autrefois._

CCLXX

Londres, 12 aoÃ»t 1863.

ChÃ¨re amie, je vous remercie de votre lettre, que j'attendais impatiemment. Je croyais trouver Londres vide, et, en effet, c'est la premiÃ¨re impression que j'ai Ã©prouvÃ©e. Mais, au bout de deux jours, je me suis aperÃ§u que la grande fourmiliÃ¨re Ã©tait encore habitÃ©e et surtout, hÃ©las! qu'on y mangeait

tout autant et tout aussi longuement que l'annÃ©e passÃ©e. N'est-ce pas inhumain que cette lenteur avec laquelle on dÃ®ne dans ce pays-ci! Cela m'Ã´te jusqu'Ã l'appÃ©tit. On n'est jamais moins de deux heures et demie Ã table, et, si on ajoute la demi-heure que les hommes laissent aux femmes pour dire du mal d'eux, il est toujours onze heures quand on retourne au salon. Ce ne serait que demi-mal si on mangeait tout le temps; mais, Ã l'exception du mouton rÃ´ti, je ne trouve rien Ã mon goÃ»t.

Les grands hommes m'ont paru un peu vieillis depuis ma derniÃ¨re visite. Lord Palmerston a renoncÃ© Ã son rÃ¢telier, ce qui le change beaucoup. Il a conservÃ© ses favoris et a l'air d'un gorille en gaietÃ©. Lord Russell a l'air de moins bonne humeur. Les grandes beautÃ©s de la saison sont parties, mais on n'en faisait pas grand Ã©loge. Les toilettes m'ont paru, comme toujours, trÃ¨s-mÃ©diocres et chiffonnÃ©es; mais rien ne rÃ©siste Ã l'air de ce pays-ci. Ma gorge en est la preuve. Je suis enrouÃ© comme un loup et je respire trÃ¨s-mal. Je pense que vous devez avoir moins chaud que nous et que les bains de mer doivent vous donner de l'appÃ©tit. Je commence Ã m'ennuyer de Londres et des Anglais. Je serai de retour Ã Paris avant le 25. Et vous? J'ai lu un livre assez amusant: l'_Histoire de George III_, par un M. Phillimore, qui traite ce prince de coquin et de bÃªte. C'est trÃ¨s-spirituel et assez bien justifiÃ©. J'ai achetÃ© le dernier ouvrage de Borrow trente francs, _the Wild Wales._ Si vous le voulez pour quinze francs, je serai charmÃ© de vous le cÃ©der. Mais vous n'en voudrez pas pour rien. Ce garÃ§on a tout Ã fait baissÃ©. Adieu, chÃ¨re amie.

CCLXXI

Paris, 30 aoÃ»t 1863.

Je pars demain pour Biarritz avec Panizzi, qui est venu me joindre hier. Nous sommes emmenÃ©s par notre gracieuse souveraine, qui nous hÃ©bergera, je ne sais combien de temps, au bord de l'OcÃ©an. Puis j'irai faire mon installation Ã Cannes en octobre. Je reviendrai Ã Paris pour la discussion de l'adresse, et j'y passerai probablement tout le mois de novembre. J'espÃ¨re vous voir alors, en dÃ©pit des prÃ©sidents et des veaux marins.

J'ai un livre extrÃªmement curieux que je vous prÃªterai si vous Ãªtes sage et aimable Ã mon Ã©gard. C'est la relation, faite par un imbÃ©cile, d'un procÃ¨s du XVIIe siÃ¨cle. Une religieuse de la famille de Sa MajestÃ© _faceva all'amore_ avec un gentilhomme milanais, et, comme il y avait d'autres religieuses Ã qui cela dÃ©plaisait, elle les tuait, assistÃ©e de son amant. C'est trÃ¨s-Ã©difÃ®ant et trÃ¨s-intÃ©ressant sous le rapport des mÅ urs.

Lisez _une Saison Ã Paris_, par madame de ***.

C'est une personne pleine de candeur, qui a Ã©prouvÃ© un trÃ¨s-grand besoin de _plaire_ Ã Sa MajestÃ©, et qui, dans un bal, le lui a dit en termes catÃ©goriques et si clairs, qu'il n'y a que vous au monde qui ne l'eussiez pas compris. Il en a Ã©tÃ© si stupÃ©fait, qu'il n'a pas d'abord trouvÃ© quelque chose Ã rÃ©pondre, et ce n'est que trois jours aprÃ¨s, dit-on, qu'il s'est laissÃ© cosaquer. J'imagine que vous faites le signe de la croix et que vous prenez de ces figures horrifiÃ©es que je vous connais.

Avez vous lu la _Vie de JÃ©sus_, de Renan? Probablement non. C'est peu de chose et beaucoup. Cela est comme un grand coup de hache dans l'Ã©difice du catholicisme. L'auteur est si Ã©pouvantÃ© de son audace Ã nier la DivinitÃ©, qu'il se perd dans des hymnes d'admiration et d'adoration, et qu'il ne lui reste plus de sens philosophique pour juger la doctrine. Cependant, cela est intÃ©ressant, et, si vous ne l'avez pas lu, vous le lirez avec plaisir.

J'ai mes paquets Ã faire et il faut que je vous quitte. Mon adresse est jusqu'Ã nouvel ordre: _Villa EugÃ©nie, Biarritz (Basses-PyrÃ©nÃ©es)._ Donnez-moi vite de vos nouvelles. Adieu.

CCLXXII

Cannes, 19 octobre 1863.

ChÃ¨re amie, je suis ici depuis huit jours, me reposant au dÃ©sert des fatigues de la cour. Il fait un temps magnifique et je lis dans mon journal que votre Loire dÃ©borde. J'en conclus que vous avez un temps affreux et je vous plains du fond du cÅ ur. Je ne jouirai de la Provence qu'une quinzaine de jours encore. Il va falloir retourner pour l'ouverture de la session; j'en ai une assez mÃ©diocre opinion. La mort de M. Billault la commence trÃ¨s-mal. Depuis quelque temps, j'ai beaucoup pratiquÃ©, prÃªchÃ© et fait prÃªcher M. Thiers, mais je ne sais ce qui en rÃ©sultera. Il me semble que nous nous rapprochons de plus en plus des anciens errements parlementaires, et que nous allons recommencer le cycle des mÃªmes fautes et peut-Ãªtre des

mÃªmes catastrophes. Joignez Ã cela toute la peine que prennent les clÃ©ricaux pour se faire dÃ©tester et pour tendre la corde jusqu'Ã ce qu'elle casse. En voilÃ bien assez pour voir l'avenir d'une vilaine couleur. Vous saurez qu'en venant ici, nous avons dÃ©raillÃ© prÃ¨s de Saint-Chamas. Je n'ai rien eu, pas mÃªme la peur, car je n'ai compris le danger que lorsqu'il Ã©tait passÃ©. Il n'y a eu de malÃ©ficiÃ©s que les employÃ©s de la poste, qui sont tombÃ©s pÃªle-mÃªle avec leurs tables et leurs caisses. Tout s'est rÃ©duit Ã des contusions assez fortes, mais sans membres cassÃ©s. Avez-vous lu le mandement de l'Ã©vÃªque de Tulle, qui ordonne Ã toutes les religieuses de son diocÃ¨se de rÃ©citer des _Ave_, en l'honneur de M. Renan, ou plutÃ´t pour empÃªcher que le diable n'emporte tout, Ã cause du livre de ce mÃªme M. Renan? Puisque vous lisez les lettres de CicÃ©ron, vous devez trouver qu'on avait bien plus d'esprit de son temps que du nÃ´tre. Je suis accablÃ© de honte toutes les fois que je pense Ã notre XIXe siÃ¨cle et que je le trouve de toute faÃ§on si infÃ©rieur Ã ses prÃ©dÃ©cesseurs. Je crois vous avoir fait lire les _Lettres de la duchesse de Choiseul._ Je voudrais bien qu'on essayÃ¢t d'imprimer aujourd'hui celles de la plus belle de nos lionnes. Je vous quitte pour aller pÃªcher Ã la ligne, ou plutÃ´t pour voir pÃªcher, car je n'ai mais pu prendre un poisson. Mais le mieux de la chose, c'est qu'on en fait au bord de la mer une soupe excellente, pour ceux qui aiment l'huile et l'ail. Je suppose que vous Ãªtes de ces derniers.

Vous trouverai-je Ã Paris au commencement de novembre? Je compte pouvoir y passer tout le mois, sauf peut-Ãªtre quelques jours Ã CompiÃ¨gne, si ma souveraine m'y invite pour sa fÃªte. Adieu, chÃ¨re amie.

CCLXXIII

ChÃ¢teau de CompiÃ¨gne, 16 novembre 1863, au soir.

ChÃ¨re amie, depuis mon arrivÃ©e ici, j'ai menÃ© la vie agitÃ©e d'un impresario. J'ai Ã©tÃ© auteur, acteur et directeur. Nous avons jouÃ© avec succÃ¨s une piÃ¨ce un peu immorale, dont, Ã mon retour, je vous conterai le sujet. Nous avons eu un trÃ¨s-beau feu d'artifice, bien qu'une femme qui voulait voir les fusÃ©es de trop prÃ¨s ait Ã©tÃ© tuÃ©e tout roide. Nous, faisons de grandes promenades et je me suis tirÃ© de tout cela, jusqu'Ã prÃ©sent, sans rhume. On me garde ici encore une semaine; probablement, je resterai Ã Paris jusqu'aux premiers jours de dÃ©cembre, et je m'en retournerai Ã Cannes, que j'ai laissÃ© tout en fleurs. Il est impossible d'imaginer quelque chose de plus beau que ces champs de jasmin et de tubÃ©reuses. Je ne m'y suis pas trÃ¨s-bien portÃ© cependant, et, les derniers jours surtout, j'Ã©tais trÃ¨s-dolent et mÃ©lancolique.

Vous m'Ã©crivez si laconiquement, que vous ne rÃ©pondez jamais Ã mes questions. Vous avez une maniÃ¨re Ã vous de ne faire que vos caprices, qui me confond toujours; vous plaisantez, vous promettez; quand je lis vos lettres, je crois vous entendre parler: je suis dÃ©sarmÃ©, mais furieux au fond. Vous ne me dites seulement pas ce que devient cette charmante enfant qui vous intÃ©resse tant. Faites en sorte, je vous prie, qu'elle ne soit pas sotte comme la plupart des femmes de ce temps-ci. Jamais, je crois, on n'en a vu de pareilles. Vous me direz ce qu'elles sont en province; si c'est pire qu'Ã Paris, je ne sais dans quel dÃ©sert il faudra se fourrer. Nous avons ici mademoiselle ***, qui est un beau brin de fille de cinq pieds quatre pouces, avec toute la gentillesse d'une grisette et un mÃ©lange de maniÃ¨res aisÃ©es et

de timiditÃ© honnÃªte, quelquefois trÃ¨s-amusant. On paraissait craindre que la seconde partie d'une charade ne rÃ©pondÃ®t pas au commencement (commencement dont j'Ã©tais l'auteur):

--Cela ira bien, dit-elle; nous montrerons nos jambes dans le ballet et cela leur tiendra lieu de tout.

_N.-B._--Ses jambes sont comme deux flageolets, et elle a des pieds peu aristocratiques.

Adieu, chÃ¨re amie. . . . . .

. . . . . .

CCLXXIV

Paris, vendredi 12 dÃ©cembre 1863.

ChÃ¨re amie, j'allais vous Ã©crire quand j'ai reÃ§u votre lettre. Vous vous plaignez d'Ãªtre enrhumÃ©e, mais vous ne savez pas ce que c'est que de l'Ãªtre. Il n'y a qu'une personne enrhumÃ©e, en ce moment, Ã Paris, et cette personne, c'est moi. Je passe ma vie Ã tousser et Ã Ã©touffer, et, si cela dure, vous aurez bientÃ´t Ã faire mon oraison funÃ¨bre. Je pense fort Ã Cannes, et ce n'est que sous son soleil que je guÃ©rirai. Il faut auparavant que je vote cette longue et filandreuse adresse que notre prÃ©sident, si digne de son nom, nous a composÃ©e. . . . . .

. . . . . .

Connaissez-vous Aristophane? Cette nuit, ne pouvant dormir, j'ai pris un volume que j'ai lu tout entier et qui m'a trÃ¨s-amusÃ©. J'ai une traduction pas trop bonne Ã vos ordres. Il y a des choses qui feront beaucoup de peine Ã€ votre pruderie, mais qui vous intÃ©resseront, surtout maintenant que vous avez appris quelque chose des mÅ urs antiques dans CicÃ©ron. Adieu.

. . .

. . . . . .

CCLXXV

Cannes, 12 janvier 1864.

ChÃ¨re amie, j'ai Ã©tÃ© malade presque pour tout de bon en arrivant ici. J'ai apportÃ© de Paris un rhume abominable, et ce n'est que depuis deux jours que je commence Ã redevenir moi-mÃªme; je ne sais ce que je serais devenu si j'Ã©tais restÃ© Ã Paris, avec la neige que vous avez, Ã ce que je vois dans les journaux. Ici, nous avons un temps admirable; rarement des nuages et presque toujours au moins 14 degrÃ©s. Quelquefois, le vent d'est nous apporte une teinte de neige prise sur les Alpes, mais nous sommes dans une oasis privilÃ©giÃ©e. On nous dit que tout est sous la neige aux environs. Ã€ Marseille, Ã Toulon et mÃªme Ã HyÃ¨res, on dit que la terre en est couverte. Je me reprÃ©sente un Marseillais en temps de neige. C'est quelque chose comme un chat sur la glace avec des coquilles de noix aux pattes. Il y a trÃ¨s-longtemps que, mÃªme Ã Cannes, on n'a vu un hiver si beau et si bÃ©nin.

Je suis charmÃ© qu'Aristophane ait eu l'heur de vous plaire. Vous me demandez si les dames athÃ©niennes assistaient aux reprÃ©sentations ? Il y a des savants qui disent oui, il y en a qui disent non. Si vous Ã©tiez allÃ©e voir Karagueuz lorsque vous Ã©tiez en Orient, vous y auriez trouvÃ© sans doute beaucoup de femmes. En Orient, aujourd'hui et autrefois, dans l'antiquitÃ©, on n'a et on n'avait pas la pruderie que vous avez Ã prÃ©sent; on voyait Ã chaque instant des hommes en costume de natation, et il y avait dans tous les carrefours des statues de divinitÃ©s qui donnaient aux dames des idÃ©es exagÃ©rÃ©es de la nature humaine. Comment appelez-vous cette comÃ©die oÃ¹ l'on habille Euripide en femme ? Comprenez-vous la mise en scÃ¨ne et le rÃ´le du gendarme scythe? Ce qui est plus extraordinaire que tout, c'est la faÃ§on sans gÃªne dont Aristophane parle des dieux, prÃ©cisÃ©ment le jour de leur fÃªte, car c'Ã©tait aux Dionysiaques qu'on a donnÃ© _les Grenouilles_, oÃ¹ Bacchus joue un si singulier rÃ´le. La mÃªme chose a eu lieu dans les premiers temps du christianisme. On jouait la comÃ©die dans les Ã©glises. Il y avait la messe des sots et la messe de l'Ã¢ne, dont on a le texte Ã jour dans un manuscrit trÃ¨s-curieux. Ce sont les mÃ©chants qui ont gÃ¢tÃ© tout en doutant. Lorsque tout le monde croyait, tout Ã©tait permis. Outre les sottises qu'Aristophane jette dans ses piÃ¨ces comme du gros sel, il y a des chÅ urs de la poÃ©sie la plus belle. Mon vÃ©nÃ©rÃ© maÃ®tre M. Boissonade disait qu'aucun autre Grec n'avait fait mieux. Je vous recommande, si vous ne l'avez pas lu encore, _les NuÃ©es._ C'est, Ã mon avis, la meilleure piÃ¨ce qui se soit conservÃ©e de lui. Il y a un dialogue du Juste et de l'injuste, qui est du style le plus Ã©levÃ©. Je crois qu'il y a quelque chose de vrai dans les reproches qu'il fait Ã Socrate; mÃªme aprÃ¨s

l'avoir entendu dans Platon, on est tentÃ© d'excuser la ciguÃ«. C'est une perte qu'un homme qui prouve Ã chacun, comme Socrate, qu'on n'est qu'une bÃªte.

Je viens de voir que les conspirations recommencent. Je ne doute pas que ces diables d'Italiens et ces non moins diables de Polonais ne veuillent mettre le monde en feu; et malheureusement il est si bÃªte, qu'il se laissera faire. J'ai eu des lettres d'Italie qui me font craindre qu'au printemps les volontaires et Garibaldi ne tentent quelque pointe contre la VÃ©nÃ©tie. Il ne nous manquerait qu'un accident de cette espÃ¨ce pour nous achever de peindre!--Adieu, chÃ¨re amie; je tÃ¢che de penser le moins possible Ã l'avenir. Portez-vous bien, pensez un peu Ã moi. Avez-vous quelque idÃ©e pour le 14 fÃ©vrier, jour de la Sainte-Eulalie?

Adieu encore.

CCLXXVI

Cannes, 17 fÃ©vrier 1864.

ChÃ¨re amie, puisque vous avez bien voulu prendre la peine de lire Aristophane, je vous pardonne vos faÃ§ons et vos pruderies en le lisant. Convenez seulement qu'il est trÃ¨s-spirituel, et que l'on serait bien aise de voir jouer une de ses comÃ©dies. Je ne sais quelle est l'opinion des Ã©rudits Ã prÃ©sent sur la prÃ©sence des femmes dans le thÃ©Ã¢tre. Il est probable qu'il y a eu des temps de tolÃ©rance et d'intolÃ©rance dans le mÃªme pays, mais les femmes ne montaient jamais en scÃ¨ne. Leurs rÃ

´les Ã©taient jouÃ©s par des hommes, ce qui Ã©tait d'autant plus facile que tous les acteurs avaient des masques. . . . . .

Je suis trÃ¨s-souffrant, chÃ¨re amie, et je me sens m'en aller vers un monde meilleur par une marche qui n'est pas des plus agrÃ©ables. De temps en temps maintenant, les intervalles sont plus rapprochÃ©s qu'ils ne l'Ã©taient autrefois; j'ai des crises, et des spasmes trÃ¨s-douloureux. Je ne dors presque pas, je n'ai pas d'appÃ©tit et je me sens d'une faiblesse dont je m'indigne. La moindre promenade m'accable. Que deviendrai-je lorsqu'au lieu d'un ciel magnifique, j'aurai le ciel de plomb de Paris, la pluie et le brouillard en permanence! Je songe pourtant Ã retourner Ã la fin de ce mois, si j'en ai la force, car je suis un peu honteux de ne faire aucun de mes mÃ©tiers officiels. Il faut s'exÃ©cuter enfin, et prendre un parti, quoiqu'il arrive. J'attendrai pour la Sainte-Eulalie, puisque j'ai dÃ©jÃ attendu assez longtemps. Je crois que, du cÃ´tÃ© des broches et des bagues, l'embarras est le mÃªme. Il y a encombrement dans les tiroirs de ma cousine depuis le temps que je lui souhaite sa fÃªte. J'ai Ã©puisÃ© toutes les variÃ©tÃ©s de brimborions possibles. Si vous avez dÃ©couvert quelque chose de trÃ¨s-extraordinaire et qui ne soit pas ruineux, vous aurez rÃ©solu un grand problÃ¨me. Il y en a un autre bien plus intÃ©ressant encore, et sur lequel j'aurai Ã vous consulter. C'est sur la faÃ§on honnÃªte ou non de faire venir des habits d'Angleterre. Il ne se peut pas que, parmi vos loups marins, il ne se trouve pas quelqu'un Ã qui M. Poole pourrait envoyer mes vÃªtements. RÃ©flÃ©chissez Ã cela et vous me rendrez grand service. Adieu, chÃ¨re amie. J'ai passÃ© une nuit abominable et je tousse Ã me rompre le crÃ¢ne. J'espÃ¨re que vous avez Ã©chappÃ© Ã toutes les grippes qu'on m'annonce. Il

semble qu'Ã Paris tout le monde est atteint et qu'il y a mÃªme des gens assez bÃªtes pour en mourir. Adieu encore.

CCLXXVII

Vendredi, 18 mars 1864.

Je suis Ã vous Ã©crire au Luxembourg, pendant que l'archevÃªque de Rouen est Ã foudroyer l'impiÃ©tÃ©. J'ai Ã©tÃ© trÃ¨s-souffreteux; je n'ai jamais deux bons jours de suite, mais souvent plusieurs mauvais. Je ne sais pas encore si je serai en Ã©tat d'aller en Angleterre, comme j'en avais le projet. Cela dÃ©pendra du temps et de mes poumons.

Je suis tenu maintenant au Luxembourg, mais nous enterrons la synagogue, j'espÃ¨re, la semaine prochaine, et alors je serai plus libre. Si vous n'avez pas vu les nouvelles salles oÃ¹ l'on a mis la collection des vases et des terres cuites au Louvre, vous feriez bien d'y aller. Je vous offre mes lumiÃ¨res pour vous y accompagner. Vous y verrez de trÃ¨s-belles choses et d'autres qui vous intÃ©resseront quoique fort pÃ©nibles pour votre pruderie. Choisissez votre jour et votre heure.

CCLXXVIII

Mercredi, 13 avril 1864.

ChÃ¨re amie, j'ai bien regrettÃ© votre dÃ©part; vous auriez dÃ» me dire encore une fois adieu. Vous m'auriez trouvÃ© fort dolent. Je souffre toujours de mes oppressions, malgrÃ© l'arsenic et le reste. Depuis que le froid s'est adouci, je commenÃ§ais Ã me porter mieux, mais j'ai attrapÃ© un rhume qui me met plus bas que jamais.

Je ne sors guÃ¨re; cependant, j'ai voulu voir mes maÃ®tres, que j'ai trouvÃ©s en trÃ¨s-bonne santÃ©. Cela m'a procurÃ© l'avantage de voir les modes nouvelles, que j'ai mÃ©diocrement admirÃ©es, surtout les basques des femmes. C'est un signe de vieillesse. Je ne puis digÃ©rer les coiffures. Il n'y a pas une femme qui se coiffe pour la figure qu'elle a; toutes prennent leur style sur des tÃªtes Ã perruque. Un de mes amis que j'ai rencontrÃ© lÃ m'a prÃ©sentÃ© Ã sa femme, qui est une jeune et jolie personne; elle avait un pied de rouge, les cils peints, et du blanc. Cela m'a fait horreur.

Avez-vous lu le livre d'About[1]? Je l'ai Ã votre service. Je ne sais s'il a beaucoup de succÃ¨s. Il y a beaucoup d'esprit cependant. Peut-Ãªtre les clÃ©ricaux ont-ils eu assez de bon sens pour ne pas l'excommunier, ce qui est le plus sÃ»r moyen de faire lire un livre. C'est comme cela qu'ils ont procurÃ© un succÃ¨s trÃ¨s-profitable, pÃ©cuniairement parlant, Ã Renan; on m'a dit qu'il avait gagnÃ© cent sept mille francs Ã son idylle. J'ai encore Ã vos ordres trois gros volumes de Taine sur l'histoire de la littÃ©rature anglaise. C'est trÃ¨s-spirituel et mÃªme trÃ¨s-sensÃ©. Le style est un peu recherchÃ©, mais cela se lit avec grand plaisir. Ou bien encore deux volumes de M. MÃ©ziÃ¨res sur un sujet analogue, les contemporains et les successeurs de Shakespeare. C'est du Taine rÃ©chauffÃ©, ou plutÃ´t refroidi. Quant aux romans, je n'en lis plus.

Nous allons nommer demain Ã l'AcadÃ©mie le Marseillais Autran ou Jules Janin. Le premier selon toute apparence. Mon candidat sera battu. Je me promets de ne plus aller Ã l'AcadÃ©mie que pour toucher mes indemnitÃ©s, quatre-vingt-trois francs trente-trois centimes, tous les mois. D'ici Ã deux ans,

nous allons avoir une mortalitÃ© effrayante. J'ai contemplÃ© hier les figures de mes confrÃ¨res; sans parler de la mienne, on dirait des gens qui attendent le fossoyeur. Je ne sais qui l'on prendra pour les remplacer. Quand revenez-vous? Vous aviez parlÃ© de quinze jours Ã *** seulement; mais je suppose que, selon votre habitude, vous ferez de ces quinze jours un long mois. Je souhaite vous revoir bientÃ´t et nous promener comme autrefois en admirant la belle nature. Ce serait l'occasion rare pour moi de faire un peu de poÃ©sie.

Adieu, chÃ¨re amie; Ã©crivez-moi. Si vous n'avez que la bibliothÃ¨que de la ville Ã votre disposition, vous ferez bien de lire Lucien, traduit par Perrot d'Ablancourt ou par tout autre; cela vous amusera et entretiendra vos goÃ»ts hellÃ©niques.

Je suis plongÃ© dans une histoire de Pierre le Grand dont je ferai part au public. C'Ã©tait un abominable homme, entourÃ© d'abominables canailles. Cela m'amuse assez.

RÃ©pondez-moi aussitÃ´t que vous aurez reÃ§u ma lettre.

[1] _Le ProgrÃ¨s._

CCLXXIX

Londres, _British Museum_, 21 juillet 1864.

ChÃ¨re amie, vous avez devinÃ© ma retraite. Je suis ici depuis la derniÃ¨re fois que nous nous sommes vus, ou, pour parler plus exactement, depuis le lendemain. Je passe ma vie, de huit heures du soir jusqu'Ã minuit, Ã dÃ®ner en ville, et, le matin,

Ã voir des livres et des statues, ou bien Ã faire mon grand article sur le fils de Pierre le Grand, que j'ai envie d'intituler: _Du danger d'Ãªtre bÃªte_, car la morale Ã tirer de mon travail, c'est qu'il faut avoir de l'esprit. Je pense que vous trouverez Ã§Ã et lÃ , dans une vingtaine de pages, des choses qui vous intÃ©resseront, notamment comment Pierre le Grand fut trompÃ© par sa femme. J'ai traduit avec beaucoup de peine et de soin les lettres d'amour de sa femme Ã son amant, lequel fut empalÃ© pour la peine. Elles sont vraiment mieux qu'on ne l'attendrait du temps et du pays oÃ¹ elle Ã©crivait; mais l'amour fait de ces merveilles. Le malheur est qu'elle ne savait pas l'orthographe, ce qui rend trÃ¨s-difficile aux grammairiens comme moi de deviner ce qu'elle veut dire.

Voici mes projets: je vais lundi Ã Chevenings, chez lord Stanhope, oÃ¹ je dois rester trois jours. Jeudi, je dÃ®ne ici avec beaucoup de monde. Puis, promptement aprÃ¨s, je partirai pour Paris. . .

Ici, on ne parle que du mariage de lady Florence Paget, la beautÃ© de Londres, il y a deux saisons. Il est impossible de voir une plus jolie figure sur un corps plus mignon, trop petit et trop mignon pour mon goÃ»t particulier. Elle Ã©tait cÃ©lÃ¨bre pour ses flirtations. Le neveu de M. Ellice, M. Chaplin, dont vous m'avez souvent entendu parler, un grand garÃ§on de vingt-cinq ans et de vingt-cinq mille livres sterling de rente, est devenu amoureux d'elle. Elle l'a lanternÃ© longtemps, puis s'est engagÃ©e, comme on dit, en a reÃ§u des bijoux et six mille livres sterling pour payer ses dettes chez sa couturiÃ¨re. Jour pris pour le mariage. Vendredi dernier, ils sont allÃ©s ensemble au parc et Ã l'OpÃ©ra. Samedi matin, elle est sortie seule, est

allÃ©e Ã l'Ã©glise Saint-George et s'y est mariÃ©e avec lord Hastings, un jeune homme de son Ã¢ge, trÃ¨s-laid, ayant deux petits dÃ©fauts, le jeu et le vin. AprÃ¨s la cÃ©rÃ©monie religieuse, ils sont allÃ©s Ã la campagne procÃ©der Ã l'accomplissement des autres cÃ©rÃ©monies. Ã€ la premiÃ¨re station, elle a Ã©crit au marquis son pÃ¨re: _Dear Pa, as I knew you would never consent to my marriage with lord Hastings, I was wedded to him to day. I remain yours_, etc. Elle a aussi Ã©crit Ã M. Chaplin: _Dear Harry, when you receive this, I shall be the wife of lord Hastings. Forget your very truly FLORENCE._--Ce pauvre M. Chaplin, qui a six pieds et les cheveux jaunes, est au dÃ©sespoir.

Adieu, chÃ¨re amie; rÃ©pondez-moi vite.

CCLXXX

Paris, 1er octobre 1864.

ChÃ¨re amie, je suis encore ici, mais comme l'oiseau sur la branche. J'ai Ã©tÃ© retardÃ© par mes Ã©preuves, et vous avez pu voir qu'elles avaient grand besoin d'Ãªtre longuement corrigÃ©es. Je pars irrÃ©vocablement le 8. Je m'arrÃªterai pour dormir Ã Bayonne, et je serai le 11 Ã Madrid. Je ne sais pas encore combien de temps j'y resterai. Je partirai de Madrid pour Cannes, peut-Ãªtre sans passer par Paris. L'hiver se fait dÃ©jÃ sentir dÃ©sagrÃ©ablement pour ma poitrine, le soir et le matin. Les jours sont magnifiques, mais les soirÃ©es fraÃ®ches en diable. Prenez garde de vous enrhumer dans le pays humide que vous habitez. Je me plais assez Ã Paris en cette saison, oÃ¹ il n'y

a pas de devoirs de sociÃ©tÃ©, et oÃ¹ l'on peut y vivre en ours. Je vais de temps en temps aux nouvelles, mais je n'en attrape guÃ¨re. Le pape a dÃ©fendu Ã Rome les enseignes en franÃ§ais. Il faut qu'elles soient toutes en italien. Il y a dans le Corso une madame Bernard qui vend des gants et des jarretiÃ¨res. On l'a obligÃ©e de s'appeler dorÃ©navant la signora Bernardi. Si j'Ã©tais le gouvernement, je n'aurais jamais permis cela, eÃ»t-il fallu pendre quelque peintre d'enseignes Ã la premiÃ¨re boutique qu'on aurait voulu changer. Lorsque notre armÃ©e sera partie, vous verrez ce que ces gens-lÃ feront. . . . .

Ici, les loups-cerviers, c'est-Ã -dire les gens d'argent ont vu de trÃ¨s-mauvais Å il la nomination de M. *** Ã la Banque; mais on ne sait pas que, lorsque quelqu'un est bien posÃ© comme propre Ã rien; on le comble. C'est la coutume. M. *** est allÃ© Ã la Banque, son bonnet de coton dans la poche, comptant y coucher le lendemain de sa nomination. On lui a dit que tout Ã©tait prÃªt pour le recevoir, seulement qu'il voulÃ»t bien accomplir une petite formalitÃ©, c'est de justifier de la propriÃ©tÃ© decent actions de ladite Banque. M. *** ignorait complÃ¨tement ce petit article de la charte de l'Ã©tablissement qu'il va gouverner. Grand embÃªtement, d'autant plus qu'on ne trouve pas cent de ces actions dans le pas d'un cheval, et qu'il faut, outre l'argent, quelques semaines au moins pour se les procurer. Vous voyez comment il connaÃ®t son affaire. Il y a encore un grand scandale qui amuse les gens pervers. Mais je ne vous le raconterai pas, de peur de vous mettre en colÃ¨re.

Adieu, chÃ¨re amie.

CCLXXXI

Madrid, 24 octobre 1864.

ChÃ¨re amie, je suis venu ici par hasard, car je vis Ã la campagne et j'y serai jusqu'Ã samedi. Nous avons un froid et une humiditÃ© abominables, et la niÃ¨ce de madame de M... y a gagnÃ© un Ã©rysipÃ¨le. La moitiÃ© des gens est malade, et moi trÃ¨s-enrhumÃ©. Vous savez que les rhumes sont graves pour moi qui ai bien de la peine Ã respirer dÃ©jÃ quand je me porte bien. Le mauvais temps est venu depuis une semaine avec une violence abominable, selon l'ordinaire de ce pays-ci, oÃ¹ les transitions sont inconnues, de quelque espÃ¨ce qu'elles soient. Vous figurez-vous la misÃ¨re de gens qui vivent sur un plateau Ã©levÃ©, exposÃ© Ã tous les vents, n'ayant pour se rÃ©chauffer que des _braseros_, meuble trÃ¨s-primitif avec lequel on a le choix de geler ou de s'asphyxier? J'ai trouvÃ© ici que la civilisation avait fait de grands progrÃ¨s qui, Ã mes yeux, ne l'ont pas embellie. Les femmes ont adoptÃ© vos absurdes chapeaux et les portent de la faÃ§on la plus baroque. Les taureaux aussi ont beaucoup perdu de leur mÃ©rite, et les hommes qui les tuent sont maintenant des ignorants et des poltrons. Voici la plus belle histoire qui occupe le respectable public. La femme du ministre de ***, lady C..., jeune et jolie, lui laid et vieux, a demandÃ© le divorce, se fondant sur ce que son mari ne lui rendait pas justice. Il y a eu procÃ¨s Ã Londres, et il est convenu galamment qu'il n'Ã©tait bon Ã rien. Il y a cependant des femmes Ã Madrid qui prÃ©tendent savoir que c'est une calomnie. Quoi qu'il en soit, la dame a Ã©tÃ© dÃ©clarÃ©e vierge, dÃ©mariÃ©e, et presque aussitÃ´t mariÃ©e au duc de ***, qui lui faisait la cour depuis quelque temps Ã Madrid. Il paraÃ®t quelle n'a pas Ã se

plaindre du nouvel Ã©poux comme du premier; mais voici le diable: le duc de *** est en procÃ¨s avec une sÅ ur consanguine, la duchesse de ***, pour certains titres, majorats, etc. Elle vient de dÃ©couvrir que son frÃ¨re, qui est nÃ© en France, avait prÃ©sentÃ©, pour hÃ©riter, un extrait de baptÃªme signÃ© d'un curÃ©, acte qui en France ne fait pas foi en justice. Il se trouve, de plus, que cet acte est faux et dÃ©menti par l'acte de naissance Ã l'Ã©tat civil, constatant que le duc actuel est nÃ© Ã Paris quelques annÃ©es auparavant, d'une mÃ¨re inconnue. Cette mÃ¨re est la troisiÃ¨me femme du feu duc de ***, alors mariÃ©e Ã un autre, car, dans cette famille, les mariages sont toujours assez bizarres. Cela va faire un joli procÃ¨s, comme vous voyez, et il se peut trÃ¨s-bien que l'ex-lady C... se trouve un de ces jours sans duchÃ©, sans fortune. En attendant, elle va arriver Ã Madrid avec son mari, et sir J. C... demande son changement.

J'ai fait quelques dÃ©marches pour trouver des mouchoirs de _Nipi_; je n'ai pas pu en dÃ©couvrir encore. Il paraÃ®t qu'ils ne sont plus guÃ¨re de mode. Cependant, on m'en promet pour le commencement du mois. J'espÃ¨re qu'on me tiendra parole. Il me semble qu'on est assez tranquille, politiquement parlant. D'ailleurs, il fait trop froid en ce moment pour qu'un _pronunciamiento_ soit Ã craindre. Je pense rester ici jusqu'au 10 ou 12 de novembre, si je ne meurs pas de mon rhume auparavant.

OÃ¹ Ãªtes-vous? Que faites-vous? Ã crivez-moi vite.

CCLXXXII

Cannes, 4 dÃ©cembre 1864.

ChÃ¨re amie, je suis arrivÃ© ici et je ne trouve pas de lettre de vous, ce qui me peine beaucoup.

. . . . . .

Je passe Ã un autre chef d'accusation. Vous m'avez donnÃ© tout le tracas possible avec vos mouchoirs. AprÃ¨s bien des dÃ©marches inutiles, j'ai dÃ©couvert enfin une demi-douzaine de mouchoirs de Nipi, fort laids. Je les ai pris, bien que tout le monde me dÃ®t que, depuis longtemps, c'Ã©tait passÃ© de mode; mais j'exÃ©cutais ma consigne. J'espÃ¨re que vous avez reÃ§u ces six mouchoirs, ou que vous les recevrez sous peu de jours. Je les ai remis Ã un de mes amis, qui s'est chargÃ© de les faire porter chez vous. Vous les aviez demandÃ©s brodÃ©s; il n'y en avait pas d'autres Ã Madrid que les six qui vous ont Ã©tÃ© envoyÃ©s. Les unis m'ont paru encore plus laids; ils avaient des lisÃ©rÃ©s rouges comme les mouchoirs des lycÃ©ens.

J'ai quittÃ© Madrid par un froid de chien, et tout le long de la route j'ai grelottÃ©. Je n'avais pas fait autre chose pendant tout le temps de mon sÃ©jour. De ce cÃ´tÃ© de la Bidassoa, l'air s'est adouci comme par enchantement, et ici j'ai trouvÃ© la tempÃ©rature ordinaire de ce pays. Nous avons un temps magnifique et nul vent. Je pense vous avoir mandÃ© de Madrid tout ce qu'il y avait de mÃ©morable Ã ma connaissance, notamment les aventures de la duchesse de ***, qui ont dÃ» vous scandaliser. Vous ai-je parlÃ© aussi de cette jeune personne andalouse, amoureuse d'un jeune homme qui se trouve Ãªtre le petit-fils du bourreau de la Havane? Il y avait menace de suicide de la part de la mÃ¨re, de la demoiselle et du futur, je veux dire que tous les trois menaÃ§aient de se tuer si leur volontÃ© ne se fai-

sait pas. Lorsque j'ai quittÃ© Madrid, il n'y avait encore personne de mort, et le respectable public Ã©tait trÃ¨s-prononcÃ© en faveur des amants.

Adieu, chÃ¨re amie; donnez-moi de vos nouvelles, et dites-moi quels sont vos projets pour cet hiver.

CCLXXXIII

Cannes, 30 dÃ©cembre 1864.

ChÃ¨re amie, je vous souhaite une bonne annÃ©e. J'ai Ã©crit Ã Madrid pour les malencontreux mouchoirs, et, comme je n'ai pas eu de rÃ©ponse, j'en conclus que mon commissionnaire est Ã Paris, que vous avez les mouchoirs ou que vous allez les avoir. Je les avais remis Ã un Espagnol qui devait quitter Madrid en mÃªme temps que moi, et par consÃ©quent vous les apporter plus tÃ´t. Il ne faut jamais vouloir le mieux. Ce que je dÃ©sire, c'est que vous vous contentiez des mouchoirs, qui sont horriblement laids.

Que dites-vous de l'encyclique du pape ? Nous avons ici un Ã©vÃªque, homme d'assez d'esprit et de bon sens, qui se voile la face. En effet, il est fÃ¢cheux d'Ãªtre dans une armÃ©e dont le gÃ©nÃ©ral vous expose Ã une dÃ©faite. Je suis sans nouvelles de mon Ã©diteur; je l'ai laissÃ© imprimant mes _Cosaques d'autrefois_, et je pense que cela doit avoir paru. Comme vous connaissez l'anecdote, vous voudrez bien, j'espÃ¨re, attendre mon retour pour avoir un volume.

Savez-vous que de tous cÃ´tÃ©s m'arrivaient des compliments sur la succession de M. Mocquard? Je n'y croyais nullement; mais, Ã force de voir mon nom dans l'_IndÃ©pendance

belge_, dans le _Times_ et dans la _Gazette d'Augsbourg_, j'avais fini par Ãªtre un peu inquiet. De l'humeur dont vous me connaissez, vous devez penser comme la place me convenait et comme j'y convenais. Aussi, je respire plus librement depuis quelques jours. Y a-t-il des romans nouveaux pour NoÃ«l? je dis des romans anglais, car c'est l'Ã©poque oÃ¹ ils Ã©closent! Je n'ai presque pas de livres ici et j'ai envie d'en faire venir. Quand je suis pris de mes quintes de toux la nuit et que je ne puis dormir, je suis malheureux comme les pierres. Figurez-vous que j'ai lu les _Entretiens_ de Lamartine. Je suis tombÃ© sur une vie d'Aristote, oÃ¹ il dit que la retraite des Dix mille eut lieu aprÃ¨s la mort d'Alexandre. En vÃ©ritÃ©, ne vaudrait-il pas mieux vendre des plumes mÃ©talliques Ã la porte des Tuileries que de dire de pareilles Ã©normitÃ©s?

Adieu, chÃ¨re amie. J'ai trente-cinq lettres Ã Ã©crire; j'ai voulu commencer par vous; je vous souhaite toutes les prospÃ©ritÃ©s de ce monde.

CCLXXXIV

Cannes, 20 janvier 1865.

ChÃ¨re amie, avez-vous enfin reÃ§u vos exÃ©crables mouchoirs de Nipi? J'ai appris que la personne qui devait les porter Ã Paris, ayant Ã©tÃ© nommÃ©e membre des CortÃ¨s, Ã©tait restÃ©e Ã Madrid et avait remis les mouchoirs Ã madame de Montijo, qui n'avait su ce que c'Ã©tait, car un Espagnol ne brille pas par la clartÃ©. J'ai Ã©crit Ã la comtesse de Montijo, la priant de donner le paquet Ã notre ambassadeur, pour l'envoyer chez vous avec le courrier de France. J'espÃ¨re que vous aurez votre affaire avant de recevoir ma lettre; mais je ne veux plus

prendre la responsabilitÃ© de vos commissions, qui me font faire trop de mauvais sang et plus de prose quelles ne valent. Ce que vous avez de mieux Ã faire, c'est de jeter les mouchoirs au feu.

J'ai Ã©tÃ© trÃ¨s-souffrant de mes oppressions la semaine passÃ©e. Nous avons un hiver dÃ©testable, non pas froid, mais pluvieux et venteux. Jamais je n'en avais essuyÃ© de pareil. Depuis une semaine, Ã peu prÃ¨s, en dÃ©pit de M. Mathieu (de la DrÃ´me), nous avons de beaux jours et de la chaleur qui me fait le plus grand bien, car mes poumons se portent bien ou mal, selon le baromÃ¨tre. Je me complais Ã lire les lettres des Ã©vÃªques. Il y a peu de procureurs plus subtils que ces messieurs; mais le plus fort est M. D..., qui fait dire au pape prÃ©cisÃ©ment le contraire de son encyclique, et il ne serait pas impossible qu'on l'excommuniÃ¢t Ã Rome. Peuvent-ils espÃ©rer qu'un miracle leur rende les Marches, les LÃ©gations et le comtat d'Avignon? Le mal, c'est que le monde est si bÃªte, par le temps qui court, que, pour Ã©chapper aux jÃ©suites, il faudra peut-Ãªtre se jeter dans les bras des bousingots.

Je ne sais rien de mes Å uvres, et, si vous en aviez appris quelque chose, je vous serais obligÃ© de m'en dire un mot. J'avais corrigÃ© mes Ã©preuves au _Journal des Savants_ et chez Michel LÃ©vy; je n'entends parler ni de l'un ni de l'autre.

Le nombre d'Anglais devient tous les jour plus effrayant. On a bÃ¢ti sur le bord de la mer un hÃ´tel Ã peu prÃ¨s aussi grand que celui du Louvre et qui est toujours plein. On ne peut plus se promener sans rencontrer de jeunes miss en caraco Garibaldi avec des chapeaux Ã plumes impossibles, faisant semblant de dessiner. Il y a des parties de croquet et d'archery, oÃ¹ il vient

cent vingt personnes. Je regrette beaucoup le bon vieux temps oÃ¹ il n'y avait pas une Ã¢me. J'ai fait la connaissance d'un goÃ«land apprivoisÃ© Ã qui je donne du poisson. Il l'attrape en l'air toujours la tÃªte la premiÃ¨re et en avale qui sont plus gros que mon cou. Vous rappelez-vous une autruche que vous avez failli Ã©trangler au Jardin des plantes (dans le temps oÃ¹ vous l'embellissiez de votre prÃ©sence) avec un pain de seigle?

Adieu, chÃ¨re amie; je pense revenir bientÃ´t Ã Paris et vous retrouver avec grand bonheur. Adieu encore. . . . . .

CCLXXXV

Cannes, 14 avril 1865.

ChÃ¨re amie, j'attendais pour vous Ã©crire que je fusse guÃ©ri, ou du moins un peu moins souffrant; mais, malgrÃ© le beau temps, malgrÃ© tous les soins possibles, je suis toujours de mÃªme, c'est Ã dire fort mal. Je ne puis m'habituer Ã cette vie de souffrance, et je ne trouve en moi ni courage ni rÃ©signation. J'attends, pour revenir Ã Paris, que le temps devienne un peu plus chaud, et probablement j'y serai le 1er mai. Ici, depuis plus de quinze jours, nous avons le plus beau ciel du monde et la mer Ã l'avenant; ce qui ne m'empÃªche pas d'Ã©touffer, comme s'il gelait encore. Que devenez-vous, ce printemps? vous retrouverai-je Ã Paris, ou bien allez-vous Ã *** pourvoir pousser les premiÃ¨res feuilles?

VoilÃ votre ami Paradol acadÃ©micien par la volontÃ© des burgraves, qui, Ã cet effet, ont obligÃ© le pauvre duc de Broglie

Ã revenir Ã Paris malgrÃ© sa goutte et ses quatre-vingts ans. Ce sera une sÃ©ance curieuse. AmpÃ¨re a fait une histoire de CÃ©sar trÃ¨s-mauvaise, et en vers, par-dessus le marchÃ©; vous comprenez bien toutes les allusions que M. Paradol trouvera Ã l'occasion de cette Å uvre, oubliÃ©e aujourd'hui de tous, exceptÃ© des burgraves. Jules Janin est restÃ© Ã la porte, ainsi que mon ami Autran, qui, Ã©tant Marseillais, pour tout potage, a voulu se faire clÃ©rical et a Ã©tÃ© abandonnÃ© par ses amis religieux. Vous aurez su peut-Ãªtre que M. William Brougham, frÃ¨re de lord Brougham et son successeur Ã la pairie, vient d'Ãªtre pris Ã peu prÃ¨s la main dans le sac dans une affaire d'escroquerie assez laide. Cela fait grand scandale ici, parmi la colonie anglaise. Le vieux lord Brougham, fait bonne contenance; il est, d'ailleurs, parfaitement Ã©tranger Ã toute cette vilenie.

Je lis, pour me faire prendre patience et m'endormir, un livre d'un M. Charles Lambert, qui dÃ©molit le saint roi David et la Bible. Cela me semble trÃ¨s-ingÃ©nieux et assez amusant. Les clÃ©ricaux sont parvenus Ã faire lire et Ã rendre populaires des livres sÃ©rieux et pÃ©dants oÃ¹, il y a quinze ans, personne n'aurait voulu mettre le nez. Renan est allÃ© en Palestine pour faire de nouvelles Ã©tudes de paysage. Peyrat et ce Charles Lambert font des livres plus Ã©rudits et plus sÃ©rieux, qui se vendent comme du pain, Ã ce que dit mon libraire.

Adieu, chÃ¨re amie. . . . . .

CCLXXXVI

Paris, 5 juillet 1865.

ChÃ¨re amie, je commenÃ§ais Ã craindre que vous n'eussiez Ã©tÃ© foudroyÃ©e comme madame Arbuthnot, ou que vous

n'eussiez Ã©tÃ© mangÃ©e par quelque ours. Je vous croyais certainement au fin fond du Tyrol, lorsque j'ai reÃ§u votre lettre de ***. Selon moi, il vaut mieux voyager par les longs jours qu'en automne; mais, enfin, rien ne vous empÃªche de voir Munich en septembre. Vous aurez soin seulement de vous pourvoir de vÃªtements trÃ¨s-chauds, parce que le temps change trÃ¨s-brusquement dans cette grande, vilaine et trÃ¨s-haute plaine de Munich. Rien de plus facile que ce voyage. Vous pouvez y aller par Strasbourg ou, si vous voulez, par BÃ¢le. Je crois qu'Ã prÃ©sent on va en chemin de fer jusqu'Ã Constance. Vous pouvez, en tout cas, y arriver en bateau Ã vapeur. De Constance, vous vous embarquerez sur le lac pour Lindau: Lindau est une fort jolie petite ville; et, de lÃ Ã Kempten, c'est une suite de dioramas admirables. Vous pouvez prendre le chemin de fer pour aller droit Ã Munich, ou bien vous arrÃªter en route entre Lindau et Kempten. De Kempten Ã Munich, il n'y a qu'une plaine fort laide. Vous irez Ã l'hÃ´tel de _BaviÃ¨re_ et non chez Maullich, oÃ¹ on m'a volÃ© mes bottes. Un valet de place ou le Guide des Ã©trangers vous fera voir tout ce qu'il y a de digne d'attention. Les peintures du palais, d'aprÃ¨s les Niebelungen, sont assez intÃ©ressantes; mais il faut des permissions particuliÃ¨res. Tout le reste est ouvert Ã tout le monde. Vous regarderez, pour m'en rendre compte, les nouvelles propylÃ©es de feu mon ami Klenze. Vous regarderez, dans le musÃ©e des antiques, le fronton du temple d'Ã gine et le groupe de marbre dont je vous ai parlÃ©. Les vases grecs sont trÃ¨s-curieux, les tableaux de la PinacothÃ¨que Ã©galement. Les fresques de CornÃ©lius et autres faux originaux vous feront lever les Ã©paules. Allez boire de la biÃ¨re dans les jardins publics, oÃ¹, pour quelques sous, vous entendrez de bonne musique. Vous ferez bien d'aller faire des courses dans

le Tyrol bavarois, Ã Tegernsee, etc., si vous avez le temps. En allant Ã Salzbourg (ce dont je vous fÃ©licite), vous irez voir, si cela vous convient, la mine de sel de Hallein. Il n'y a rien Ã voir Ã Innsbruck que le paysage et les statues de bronze de la cathÃ©drale. Dans tous ces pays-lÃ , vous pouvez vous arrÃªter dans les plus petits villages, sÃ»re d'y trouver un lit et un dÃ®ner tolÃ©rable. Je voudrais partager ce plaisir avec vous.

Nous avons ici des histoires toutes plus scandaleuses les unes que les autres. . . . . .

Tout cela est fort Ã©difiant et fait craindre que la fin du monde ne soit proche. Achetez-vous des bas verts Ã Salzbourg ou Ã Innsbruck, si vous en trouvez qui vous aillent. Les jambes bavaroises sont grosses comme mon corps. Adieu, chÃ¨re amie; prenez bien soin de vous et amusez-vous. N'oubliez pas de me donner de vos nouvelles. . .

. . . . . .

CCLXXXVII

Londres, _British Museum_, 23 aoÃ»t 1865.

ChÃ¨re amie, votre lettre m'arrive aprÃ¨s avoir attendu trÃ¨s-longtemps Ã Paris, lorsque vous Ã©tiez au fond du Tyrol. Il y a environ six semaines que je suis ici. J'ai eu quelques jours de la saison, quelques dÃ®ners terribles et deux ou trois des derniers routs. Il m'a semblÃ© que lord Palmerston vieillissait singuliÃ¨rement, malgrÃ© le succÃ¨s de ses Ã©lections, et il me paraÃ®t plus que douteux qu'il soit en Ã©tat de faire la prochaine campagne. Ã€ sa retraite, il y aura sans doute une belle crise. Je viens de passer trois jours chez son successeur probable,

M. Gladstone; ce qui m'a non amusÃ©, mais intÃ©ressÃ©, car j'ai toujours du plaisir Ã observer les variÃ©tÃ©s de la nature humaine. Ici, elles sont si diffÃ©rentes des nÃ´tres, qu'on ne s'explique pas comment, Ã dix heures de distance, les bipÃ¨des sans plumes sont si peu semblables Ã ceux de Paris. M. Gladstone m'a paru, sous quelques aspects, un homme de gÃ©nie, sous d'autres un enfant. Il y a en lui de l'enfant, de l'homme d'Ã tat et du fou. Il y avait chez lui cinq ou six curÃ©s ou _deans_, et, tous les matins, les hÃ´tes du chÃ¢teau se rÃ©galaient d'une petite priÃ¨re en commun. Je n'ai pas assistÃ© Ã un dimanche; ce doit Ãªtre quelque chose de curieux. Ce qui m'a paru prÃ©fÃ©rable Ã tout a Ã©tÃ© une sorte de petit pain mal cuit qu'on tire du four au moment de dÃ©jeuner et qu'on a beaucoup de peine Ã digÃ©rer de toute la journÃ©e. Ajoutez Ã cela le _civrn_ dur, c'est-Ã -dire l'ale du pays de Galles, qui est cÃ©lÃ¨bre. Vous avez su sans doute qu'on ne porte plus Ã prÃ©sent que des cheveux roux. Il paraÃ®t que rien n'est plus facile en ce pays, et je doute qu'on les teigne. Il n'y a plus personne ici depuis un mois. Pas un seul cheval dans le _Rotten row_; mais j'aime assez une grande ville dans cet Ã©tat de mort. J'en profite pour voir les lions. Hier, je suis allÃ© au Palais de cristal et j'ai passÃ© une heure Ã regarder un chimpanzÃ© presque aussi grand qu'un enfant de dix ans et si semblable par ses actions Ã un enfant, que je me suis senti humiliÃ© de la parentÃ© incontestable. Entre autres singularitÃ©s, j'ai remarquÃ© le _calcul_ de l'animal Ã mettre en mouvement une balanÃ§oire assez lourde, et Ã ne sauter dessus que lorsqu'elle avait atteint son maximum de mouvement. Je ne sais pas si tous les enfants auraient eu autant le gÃ©nie de l'observation. J'ai fait ici une grande tartine sur l'_Histoire de CÃ©sar_, dont je ne suis

pas trop mÃ©content: il y a Ã boire et Ã manger, comme on dit en style acadÃ©mique, et, la semaine prochaine, je reviens Ã Paris pour la lire au _Journal des Savants._ Il ne serait pas impossible que je vous y retrouvasse; je commence Ã avoir assez de Londres. Un instant, j'ai eu l'idÃ©e de faire une excursion en Ã cosse; mais j'y serais tombÃ© au milieu des chasseurs, race que j'abhorre. Un journal a mis dans les dÃ©pÃªches tÃ©lÃ©graphiques que Ponsard Ã©tait mourant. Depuis, je n'en ai plus entendu parler, et mes lettres, mÃªme acadÃ©miques, n'en disent rien. J'y prends un grand intÃ©rÃªt. Peut-Ãªtre, au reste, n'est-ce lÃ qu'un faux bruit. Adieu, chÃ¨re amie; donnez-moi de vos nouvelles Ã Paris, oÃ¹ je serai bientÃ´t, et tenez-moi au courant de vos mouvements. Revenez du Tyrol avec des bas verts, je vous en prie; mais je vous dÃ©fie de rapporter des jambes de la taille de celle des montagnardes.

CCLXXXVIII

Paris, 12 septembre 1865, au soir.

ChÃ¨re amie, je suis ici depuis quelques jours. J'ai passÃ© par Boulogne, et, pendant qu'on nous amarrait au quai, il y avait une telle foule, que je me demandais ce que l'arrivÃ©e d'un bateau Ã vapeur pouvait avoir de si intÃ©ressant. Il faudrait prÃ©venir les Anglaises quelles font une grande exhibition de jambes et mÃ´me mieux en bordant le quai lorsque la mer est basse. Ma pudeur a souffert.

Paris est plus vide que jamais cette annÃ©e. Il me plaÃ®t assez pourtant en cet Ã©tat. Je me lÃ¨ve et me couche tard, je lis beaucoup et ne sors guÃ¨re de ma robe de chambre; j'en ai une

japonaise, Ã ramages sur un fond jaune-jonquille plus brillant que la lumiÃ¨re Ã©lectrique.

J'ai passÃ© mon temps sans trop m'ennuyer en Angleterre. Outre quelques courses assez agrÃ©ables, j'ai fait, pour le _Journal des Savants_, cet article sur la _Vie de Jules CÃ©sar_ dont je vous ai parlÃ© dÃ©jÃ . Comme c'est la compagnie en corps qui m'avait imposÃ© la tÃ¢che, il a fallu s'exÃ©cuter. Vous savez tout le bien que je pense de l'auteur et mÃªme de son livre; mais vous comprenez les difficultÃ©s de la chose, pour qui ne voudrait pas passer pour courtisan, ni dire des choses inconvenantes. J'espÃ¨re m'Ãªtre tirÃ© d'affaire assez bien. J'ai pris pour texte que la RÃ©publique avait fait son temps et que le peuple romain s'en allait Ã tous les diables si CÃ©sar ne l'eÃ»t tirÃ© d'affaire. Comme la thÃ¨se est vraie et facile Ã soutenir, j'ai Ã©crit des variations sur cet air. Je vous en garderai une Ã©preuve. Les mÅ urs sont toujours en progrÃ¨s. Un fils du prince de C... vient de mourir Ã Rome. Il avait un frÃ¨re et des sÅ urs pas riches. Lui Ã©tait ecclÃ©siastique, monsignor, et avait deux cent mille livres de rente. Il a laissÃ© le tout Ã un petit abbÃ© de secrÃ©taire qu'il avait... C'est absolument comme si NicomÃ¨de avait lÃ©guÃ© son royaume Ã CÃ©sar. Je gage que vous ne comprenez pas du tout.

Moi aussi, j'avais envie de faire un voyage en Allemagne et je vous aurais peut-Ãªtre surprise Ã Munich, mais mon voyage a manquÃ©. J'allais voir mon ami Kaullo, cet aimable juif dont je vous ai parlÃ© plus d'une fois. Or, il vient lui-mÃªme en France et je renonce Ã l'Allemagne. L'un de mes amis qui revient de Suisse ne se loue pas du temps qu'il fait; cela diminue mes regrets.

Il m'a semblÃ© que Boulogne s'embellit beaucoup, tant dans ses maisons que dans ses habitants. J'y ai vu des pÃªcheuses coquettement habillÃ©es et des maisons neuves trÃ¨s-jolies; mais quelles Anglaises et quels chapeaux _pork pies!_ Hier, je suis allÃ© chez la princesse Murat, qui est Ã peu prÃ¨s remise de sa terrible chute. Il ne lui reste plus qu'un Å il un peu cernÃ© de noir et une pommette de joue un peu rouge. Elle a racontÃ© son accident trÃ¨s-bien. Elle a perdu tout souvenir de sa chute et de ce qui s'en est suivi pendant trois ou quatre heures. Elle a vu son cocher, qui Ã©tait un colonel suisse, lancÃ© en l'air, trÃ¨s haut au-dessus de sa tÃªte; puis, quatre heures aprÃ¨s, elle s'est retrouvÃ©e dans son lit avec la tÃªte grosse comme un potiron. Dans l'intervalle, elle a marchÃ© et parlÃ©, mais elle ne se souvient de rien. J'espÃ¨re, et il est probable, que, dans les moments qui prÃ©cÃ¨dent la mort, il y a aussi perte de conscience. J'ai trouvÃ© la comtesse de Montijo bien remise de ses deux opÃ©rations. Elle se loue extrÃªmement de Liebreich, son oculiste, qui paraÃ®t Ãªtre un grand homme. TÃ¢chez de n'en avoir jamais besoin.

Adieu, chÃ¨re amie; je vais passer trois jours Ã Trouville, au commencement de la semaine prochaine; puis je resterai ici jusqu'Ã ce que l'hiver vienne m'en chasser. Tenez-moi au courant de vos faits et gestes, et de vos projets.

CCLXXXIX

Paris, 13 octobre 1865.

ChÃ¨re amie, j'ai trouvÃ© votre lettre hier, en arrivant de Biarritz, d'oÃ¹ Leurs MajestÃ©s m'ont ramenÃ© en assez bon Ã©tat de conservation. Cependant, le premier _welcome_ de

mon pays natal n'a pas Ã©tÃ© fort aimable. J'ai eu cette nuit une crise d'Ã©touffements, des plus longues que j'eusse essuyÃ©es depuis longtemps. C'est, je pense, le changement d'air, peut Ãªtre l'effet des secousses des treize ou quatorze heures de chemin de fer trÃ¨s-secouant. Il me semblait Ãªtre dans un van. Ce matin, je suis mieux. Je n'ai encore vu personne, et je ne crois pas qu'il y ait personne encore Ã Paris. J'ai trouvÃ© des lettres lamentables de gens qui ne me parlent que du cholÃ©ra, etc., qui m'engagent Ã fuir Paris. Ici, personne n'y pense, Ã ce qu'on me dit, et, de fait, je crois que, sauf quelques ivrognes, il n'y a pas eu de malades sÃ©rieux. Si le cholÃ©ra eÃ»t commencÃ© par Paris, probablement on n'y aurait pas fait attention. Il a fallu la couardise des Marseillais pour nous en avertir. Je vous ai fait part de ma thÃ©orie au sujet du cholÃ©ra: on n'en meurt que lorsqu'on le veut bien, et il est si poli, qu'il ne vient jamais vous visiter qu'en se faisant prÃ©cÃ©der par sa carte de visite, comme font les Chinois.

J'ai passÃ© le temps le mieux du monde Ã Biarritz. Nous avons eu la visite du roi et de la reine de Portugal. Le roi est un Ã©tudiant allemand trÃ¨s-timide. La reine est charmante. Elle ressemble beaucoup Ã la princesse Clotilde, mais en beau; c'est une Ã©dition corrigÃ©e. Elle a le teint d'un blanc et d'un rose rares, mÃªme en Angleterre. Il est vrai qu'elle a les cheveux rouges, mais du rouge trÃ¨s-foncÃ© Ã la mode Ã prÃ©sent. Elle est fort avenante et polie. Ils avaient avec eux un certain nombre de caricatures mÃ¢les et femelles, qui semblaient ramassÃ©es exprÃ¨s dans quelque magasin rococo. Le ministre de Portugal, mon ami, a pris la reine Ã part, et lui a appris sur mon fait une petite tirade que Sa MajestÃ© m'a aussitÃ´t rÃ©pÃ©tÃ©e avec beaucoup de grÃ¢ce. L'empereur m'a

prÃ©sentÃ© au roi, qui m'a donnÃ© la main et m'a regardÃ© avec deux gros yeux ronds Ã©bahis, qui ont failli me faire manquer Ã tous mes devoirs. Un autre personnage, M. de Bismark, m'a plu davantage. C'est un grand Allemand, trÃ¨s-poli, qui n'est point naÃ¯f. Il a l'air absolument dÃ©pourvu de _gemÃ¼th_, mais plein d'esprit. Il a fait ma conquÃªte. Il avait amenÃ© une femme qui a les plus grands pieds d'outre-Rhin et une fille qui marche dans les traces de sa mÃ¨re. Je ne vous parle pas de l'infant don Enrique ni du duc de Mecklembourg, je ne sais quoi. Le parti lÃ©gitimiste est dans tous ses Ã©tats depuis la mort du gÃ©nÃ©ral LamoriciÃ¨re. J'ai rencontrÃ© aujourd'hui un orlÃ©aniste de la vieille roche, pour le moins aussi dÃ©solÃ©. Comme on devient grand homme Ã peu de frais, Ã prÃ©sent! Veuillez me dire ce que je puis lire des belles choses faites depuis que j'ai cessÃ© de vivre parmi le peuple le plus spirituel de l'univers. Je voudrais bien vous voir. Adieu; je vais me soigner jusqu'Ã ce que les fÃªtes de CompiÃ¨gne me rendent malade.

CCXC

Paris, 8 novembre 1865.

ChÃ¨re amie, j'ai tardÃ© Ã vous Ã©crire parce que j'Ã©tais comme l'oiseau sur la branche, mais pourtant attachÃ© par la patte. En prenant congÃ© de mon hÃ´tesse de Biarritz, j'aurais voulu aller dans mon hivernage ordinaire prÃ©venir les premiÃ¨res atteintes du froid; mais on m'a priÃ© de rester pour la premiÃ¨re sÃ©rie de CompiÃ¨gne, et la demande Ã©tait faite avec tant de bonne grÃ¢ce, qu'il n'y avait pas moyen de refuser.

Puis sont venues les questions cholÃ©riques: ira-t-on, n'ira-t-on pas Ã CompiÃ¨gne? Hier seulement, elles ont Ã©tÃ© rÃ©solues. On y va, et je pars le 14 pour revenir le 20. Maintenant, dites-moi si, entre le 14 et aprÃ¨s le 20, il y a quelque chance de vous voir.

Je suis revenu de Biarritz en trÃ¨s-bon Ã©tat de conservation; mais, au bout de trois jours, j'ai senti toutes les rigueurs du changement de climat. Le fait est que j'ai Ã©tÃ© presque toujours trÃ¨s-souffrant, non pas du cholÃ©ra, mais de mon mal ordinaire, le non respirer, dont Dieu vous prÃ©serve! Depuis quelques jours, je suis bien mieux. Je pense que CompiÃ¨gne me fera beaucoup de mal, mais je prendrai mon vol pour le Midi et je compte sur le soleil pour passer l'hiver, que les successeurs de M. Mathieu (de la DrÃ´me) nous annoncent comme trÃ¨s-rude. Je suppose que vous vous figurez Ãªtre dans un doux climat aux bords de la Loire. J'espÃ¨re, au moins, que vous n'avez ni rhume ni rhumatisme. Que je voudrais pouvoir en dire autant!

Vous n'imaginez pas les cancans du mariage de la princesse Anna, ni la colÃ¨re et la rage comique du faubourg Saint-Germain. Il n'y a pas de famille ayant une fille qui ne comptÃ¢t sur le duc de Mouchy. La grande question qu'on se fait est celle-ci: Â«S'ils font des visites, mettrons-nous des cartes chez eux?Â» D'un autre cÃ´tÃ©, il y a en ce moment une demoiselle Ã marier avec quelques millions dans la poche et une cinquantaine d'autres aprÃ¨s. C'est une trÃ¨s-jolie personne, un peu mystÃ©rieuse, fille de M. Heine, qui est mort cette annÃ©e, adoptive, s'entend, et dont personne au monde ne sait l'origine.- Mais, moyennant les millions, les plus beaux noms de France, d'Allemagne et d'Italie sont prÃªts Ã toutes les platitudes. Ces

sortes d'enfants adoptifs sont trÃ¨s-agrÃ©ables Ã la dÃ©esse Fortune. Les Grecs aujourd'hui les appellent Ï Ï Ï Î¿Ï Î±Î¹Î ´Î¹Î±, enfants de l'Ã¢me; n'est-ce pas un joli nom?

Avez-vous lu les _Chansons des rues et des bois_, de Victor Hugo? Je pense qu'Ã *** on peut les lire. Pourriez-vous me dire si vous trouvez qu'il y a une trÃ¨s-grande diffÃ©rence entre ses vers d'autrefois et ceux d'aujourd'hui? Est-il devenu subitement fou, ou l'a-t-il toujours Ã©tÃ©? Quant Ã moi; je penche pour le dernier.

Il n'y a plus qu'un homme de gÃ©nie Ã prÃ©sent: c'est M. Ponson du Terrail. Avez-vous lu quelqu'un de ses feuilletons? Personne ne manie comme lui le crime et l'assassinat; j'en fais mes dÃ©lices. Si vous Ã©tiez ici, j'essayerais d'Ã©branler votre orthodoxie en vous faisant lire un livre assez curieux sur MoÃ¯se, David et saint Paul. Ce ne sont pas des idylles comme en fait Renan, mais des dissertations un peu trop lardÃ©es de grec et mÃªme d'hÃ©breu; mais cela vaut la peine d'Ãªtre lu; et, recourant au texte, l'histoire de ce Yankee qui, voulant faire un roman, a fait une religion, et une religion assez florissante, n'est qu'un rÃ©chauffÃ©. Rien de plus ordinaire que de pÃªcher une carpe quand on croit pÃªcher aux goujons. Mais vous n'aimez pas ces conversations-lÃ , et vous avez raison; l'on a autre chose Ã vous dire. Adieu, chÃ¨re amie; j'ai bien envie de vous revoir en personne vivante.

CCXCI

Cannes, 2 janvier 1866.

ChÃ¨re amie, je ne savais oÃ¹ vous Ã©crire, voilÃ pourquoi je ne vous ai pas Ã©crit. Vous menez une vie si vagabonde, qu'on ne sait oÃ¹ vous prendre. J'ai bien regrettÃ© de ne pas vous attraper entre Paris et ***, qui sont vos deux antres ordinaires, Vous avez pris l'habitude de vous _subalterniser_, comme disaient les saint-simoniens dans ma jeunesse. Vous Ãªtes tantÃ´t la victime des veaux marins de ***, tantÃ´t et plus souvent la victime de cette enfant que vous aimez, en sorte qu'il n'y a plus moyen de vous avoir comme dans le bon temps d'autrefois, oÃ¹ l'on Ã©tait si heureux de se promener en votre compagnie. Vous en souvenez-vous?

Je suis venu ici en assez mauvais Ã©tat de santÃ©, aprÃ¨s une semaine passÃ©e Ã CompiÃ¨gne en pantalon collant, avec toute la rÃ©signation possible. On a essayÃ© de me retenir avec la piÃ¨ce de M. de Massa, mais j'ai rÃ©sistÃ© hÃ©roÃ¯quement, et me suis envolÃ© ici, oÃ¹ le soleil a produit son effet ordinaire. Sur trois jours, j'en ai deux de bons; le troisiÃ¨me mÃªme n'est pas trÃ¨s-mauvais, et c'est un Ã©touffement doucereux qui n'est pas comparable Ã la sensation d'Ã©tranglement que me donne un hiver de Paris. Comment se peut-il qu'Ã©tant de l'humeur voyageuse que vous avez, de plus, ayant charge d'Ã¢mes, vous ne passiez pas vos hivers Ã Pise ou dans un endroit quelconque oÃ¹ se voit le grand arbitre des santÃ©s humaines, monseigneur le soleil? Je crois que sans lui je serais depuis bien longtemps Ã quelques pieds sous terre. Tous mes contemporains s'empressent de me prÃ©cÃ©der. L'annÃ©e passÃ©e a Ã©tÃ© rude pour un petit cercle de camarades. Il y a quelques annÃ©es, nous dÃ®nions ensemble une fois par mois: je crois Ãªtre Ã prÃ©sent le seul survivant. C'est lÃ le grave reproche que j'adresse au Grand MÃ©canicien. Pourquoi les

hommes ne tombent-ils pas tous comme les feuilles en une saison? Votre pÃ¨re Hyacinthe ne manquera pas lÃ -dessus de me dire des bÃªtises: Â«O homme, qu'est-ce que dix ans, un siÃ¨cle! etc.Â» Qu'est-ce qu'est pour moi l'Ã©ternitÃ©? Ce qui est important pour moi, c'est un petit nombre de jours. Pourquoi me les donne-t-on si amers?

Il n'y a cette annÃ©e Ã Cannes que le quart des Ã©trangers qui y viennent ordinairement. Histoire d'un Parisien qui y a mangÃ© trois homards et qui en est mort du cholÃ©ra. Le pays a Ã©tÃ© mis aussitÃ´t en suspicion, et les maires de Nice et de Cannes ont eu la mauvaise idÃ©e de faire dÃ©mentir dans les journaux l'apparition du cholÃ©ra, si bien que tout le monde y a cru. Quelques-uns de mes amis ont Ã©tÃ© aussi hÃ©roÃ¯ques que moi, et nous faisons une petite colonie qui se passe assez bien de la foule. Je crains d'Ãªtre obligÃ© de retourner Ã Paris peu aprÃ¨s l'ouverture de la Chambre, pour foudroyer de mon Ã©loquence la loi des serinettes, dont je suis le rapporteur. J'ai Ã©crit Ã M. Rouher pour lui offrir la paix et lui donner les moyens de se soustraire Ã mon Ã©loquence. L'acceptera-t-il? S'il avait la tÃ©mÃ©ritÃ© de vouloir la guerre, attendez-vous Ã me voir Ã la fin de janvier, et gardez-moi un bel accueil du jour de l'an. Dans le cas oÃ¹ les choses tourneraient Ã la paix, c'est en fÃ©vrier que je vous demanderais cela. Adieu, chÃ¨re amie; en attendant, je vous envoie tous mes souhaits et tous les plus tendres.

CCXCII

Cannes, 20 fÃ©vrier 1866.

ChÃ¨re amie, vous m'accusez de paresse, vous qui en Ãªtes le vrai modÃ¨le! Vous qui vivez Ã Paris et qui parlez des choses avec les honnÃªtes gens, vous devriez me tenir au courant de ce qui se passe et se dit dans la grande ville; vous n'en contez jamais assez. Est-il vrai que la crinoline est proscrite Ã prÃ©sent, et qu'entre la robe et la peau il n'y a plus que la chemise? S'il en est ainsi, vous reconnaÃ®trai-je en arrivant Ã Paris? Je me souviens d'un vieillard qui me disait, lorsque j'Ã©tais jeune, qu'en entrant dans un salon oÃ¹ il trouvait des femmes sans paniers et sans poudre, il croyait voir des femmes de chambre assemblÃ©es en l'absence de leurs maÃ®tresses. Je ne suis plus sÃ»r qu'on puisse Ãªtre femme sans crinoline.

J'ai laissÃ© voter l'adresse sans moi, et elle n'y a pas perdu; mais je vais Ãªtre obligÃ© de revenir bientÃ´t Ã cause des serinettes[1]. Cela n'est pas fini, et il faudra que je dÃ©ploie mon Ã©loquence une seconde fois; cela me contrarie fort. MalgrÃ© le plus beau temps du monde, j'ai trouvÃ© moyen de m'enrhumer, et je suis toujours sÃ©rieusement malade quand je suis enrhumÃ©. Respirant mal habituellement, je ne respire plus du tout. Ã€ cela prÃ¨s, je suis mieux que l'annÃ©e derniÃ¨re. Il est vrai que je ne fais absolument rien, ce qui est un grand point pour se bien porter. J'avais emportÃ© de l'ouvrage, et je ne l'ai mÃªme pas dÃ©ballÃ©.

Vous ne me dites rien de la piÃ¨ce de Ponsard[2]. Il a conservÃ© la tradition du vers cornÃ©lien, un peu emphatique, mais grand, sonore et honnÃªte. J'imagine que les gens du

monde admirent cela comme ils admirent la science de M. Babinet et les sermons de l'abbÃ© Lacordaire, achetant chat en poche, du moment qu'on leur a persuadÃ© que c'Ã©tait comme il faut. Je crains que des gens en culotte de peau, avec des oreilles de chien, et parlant en vers, ne me semblent bien extraordinaires.

Je viens de lire un petit livre sur les religions de l'Asie, de mon ami M. de Gobineau, qui m'a fort intÃ©ressÃ©. Vous en jugerez Ã mon retour, si mieux n'aimez le lire auparavant. Cela est trÃ¨s-curieux et trÃ¨s-Ã©trange. Il s'ensuit qu'en Perse on n'est plus guÃ¨re musulman; qu'il s'y fait des religions nouvelles, et, comme partout, des rÃ©chauffÃ©s de superstitions antiques qu'on croyait mortes mille fois et qui reparaissent tout d'un coup. Vous vous intÃ©resserez beaucoup Ã une sorte de prophÃ©tesse qu'on a brÃ»lÃ©e il y a quelques annÃ©es, trÃ¨s-jolie et trÃ¨s-Ã©loquente. Monseigneur l'Ã©vÃªque d'OrlÃ©ans a passÃ© par ici l'autre jour et est venu voir M. Cousin, Ã qui il a demandÃ© sa voix pour M. de Champagny. Je croyais que mon prÃ©sident Troplong essayerait de succÃ©der Ã M. Dupin; mais il a peur, Ã ce qu'il paraÃ®t, de nos burgraves, qui, en effet, seraient charmÃ©s de lui jouer un mauvais tour. On me parle de Henri Martin et d'AmÃ©dÃ©e Thierry, tous gens propres Ã faire l'Ã©loge de M. Dupin comme moi Ã jouer de la contre-basse. Si je suis Ã Paris, je voterai comme vous me conseillerez. Je pense Ãªtre Ã Paris au commencement du mois prochain. Ce qui se dit et se fait en ce moment me paraÃ®t plus bÃªte de jour en jour. Nous sommes plus absurdes qu'on ne l'Ã©tait au moyen Ã¢ge.

Adieu, chÃ¨re amie.

[1] Rapport qu'il Ã©tait chargÃ© de faire sur la propriÃ©tÃ© musicale au SÃ©nat.

[2] _Le Lion amoureux._

CCXCIII

Paris, 9 avril 1866.

ChÃ¨re amie, n'est-ce pas une fatalitÃ©, que vous partiez quand j'arrive! Heureusement que vous reviendrez bientÃ´t. Je suis ici depuis samedi soir, trÃ¨s-souffrant. Je suis parti ne respirant guÃ¨re, et la route m'a rendu encore plus poussif. Hier soir, nous avons eu un terrible orage qui, j'espÃ¨re, me remettra un peu. Je frÃ©mis Ã ce que vous dites de cette humide ville de *** et Ã l'idÃ©e de ces corridors glacÃ©s dont vous faites une si lugubre peinture. TÃ¢chez de vous couvrir de toutes vos fourrures et de quitter le coin du feu le plus rarement possible et seulement les jours de soleil. Je suis devenu tellement frileux, ou plutÃ´t le froid me fait tant de mal, que je ne me figure plus l'enfer que comme le compartiment des _bolge_ du Dante. Heureusement, me dit-on, qu'on ne porte plus de crinoline, ce qui met vos jambes et le reste un peu Ã l'abri. Hier, je suis sorti pendant une heure, et j'ai vu une femme sans crinoline, mais avec des jupes si extraordinaires, que j'en ai Ã©tÃ© horrifiÃ©. Il m'a semblÃ© que c'Ã©tait un jupon de carton Ã falbalas sous une robe relevÃ©e. Cela faisait beaucoup de bruit sur l'asphalte.

Il est dans vos habitudes de faire le contraire de ce que fait le commun des mortels, et, comme la campagne va bientÃ´t Ãªtre

trÃ¨s-agrÃ©able, je prÃ©sume que vous allez revenir Ã Paris. Ayez donc la bontÃ© de me prÃ©venir de vos mouvements.

Je me tÃ¢te et me demande si j'irai jeudi Ã l'AcadÃ©mie, aider ou plutÃ´t nuire Ã la faÃ§on d'un immortel. Entre M. Henri Martin et M. Cuvillier-Fleury et M. de Champagny, on ne sait trop que faire. Cependant, le dernier est un peu trop clÃ©rical pour moi, et je lui en veux, de plus, pour avoir Ã©crit sur l'histoire romaine, en style de feuilleton. Il paraÃ®t que c'est M. Guizot qui rÃ¨gne. Il veut nous faire avaler tout le _Journal des DÃ©bats_: M. Paradol, aprÃ¨s MM. de Sacy et Saint-Marc. Au moins ont-ils de l'esprit, et beaucoup d'esprit. Avez-vous lu quelque chose de M. Cuvillier-Fleury? Si oui, donnez-m'en votre avis. Si vous m'offriez une rÃ©compense honnÃªte, d'ailleurs, je voterais pour qui vous l'ordonneriez.

Les romans anglais commencent Ã m'ennuyer mortellement, je parle des modernes. C'Ã©tait notre grande ressource Ã Cannes, oÃ¹ M. Murray, le grand libraire, en envoie des caisses deux fois par semaine. Connaissez-vous quelque chose qui puisse tenir compagnie Ã un pauvre diable qui n'ose mettre le nez dehors aprÃ¨s le soleil couchÃ©? Adieu, chÃ¨re amie; pensez un peu Ã moi et donnez-moi de vos nouvelles.

CCXCIV

Paris, 24 juin 1866.

Que devenez-vous? Il paraÃ®t que le cholÃ©ra est trÃ¨s-fort Ã Amiens. Je ne sais ce qu'on nous rÃ©serve au Luxembourg, et

peut-Ãªtre le sÃ©natus-consulte dont on nous menace m'obligera-t-il de rentrer ici jusqu'au milieu du mois. J'ai achetÃ©, pour me consoler, les vingt-sept volumes des _MÃ©moires du XVIIIe siÃ¨cle_, que je vais faire relier. Y a-t-il dans tout cela quelque chose qui vous plaise? Votre Klincksieck n'a rien de ce qu'on lui demande. Je vais aller chez Vieweg, qui aura peut-Ãªtre mon affaire. Malheureusement, l'Ã©dition des _MÃ©moires de F. Auguste_, qui a paru Ã Leipzig, est entre les mains de M. de Bismark. J'ai reÃ§u avec surprise le livre que vous m'avez renvoyÃ©. Je craignais que vous ne le missiez avec ceux que vous m'avez dÃ©jÃ enlevÃ©s. Quand viendrez-vous en choisir un autre? MalgrÃ© la chaleur, je suis assez souffrant.

Vous me demandiez l'autre jour d'oÃ¹ me venaient mes connaissances dans le dialecte des bohÃ©miens. J'avais tant de choses Ã vous dire, que j'ai oubliÃ© de vous rÃ©pondre. Cela me vient de M. Borrow; son livre est un des plus curieux que j'aie lus. Ce qu'il raconte des bohÃ©miens est parfaitement vrai, et ses observations personnelles sont tout Ã fait d'accord avec les miennes, exceptÃ© sur un seul point. En sa qualitÃ© de _clergyman_, il a fort bien pu se tromper lÃ oÃ¹, en ma qualitÃ© de FranÃ§ais et de laÃ¯que, je pouvais faire des expÃ©riences concluantes. Ce qui est trÃ¨s-singulier, c'est que cet homme, qui a le don des langues au point de parler le dialecte des Cali, ait assez peu de perspicacitÃ© grammaticale pour ne pas voir, au premier abord, qu'il est restÃ© dans ce dialecte beaucoup de mots Ã©trangers Ã l'espagnol. Lui, prÃ©tend que les racines seules des mots sanscrits se sont conservÃ©es. . . . . .

. . . . . .

J'aime bien l'odeur de cette essence, moins cependant depuis que je sais que cet ami qui vous l'a donnÃ©e vous voit si souvent.

CCXCV

Palais de Saint-Cloud, 20 aoÃ»t 1866.

ChÃ¨re amie, j'ai reÃ§u votre lettre hier au soir. Merci de vos compliments[1]. La chose m'a autant Ã©tonnÃ© que vous. Je me dis, comme le Cocu imaginaire:

/$ . . . . . La jambe en devient-elle Plus tortue, aprÃ¨s tout, ou la taille moins belle? $/

Je vous demande bien pardon de citer des vers d'une piÃ¨ce que vous n'aurez pas lue, Ã cause de son titre.

Vous prenez un singulier chemin pour aller chez votre ami du pays des veaux marins; mais, si vous pouvez avoir un peu de soleil, vous aurez beaucoup de plaisir Ã voir les bords de la Loire. C'est ce qu'il y a de plus franÃ§ais en France et ce qui ne se voit nulle part ailleurs. Je vous recommande surtout le chÃ¢teau de Blois, que nous avons restaurÃ© trÃ¨s-bien depuis peu d'annÃ©es. Inspectez de ma part la nouvelle Ã©glise de Tours restaurÃ©e. Elle est dans la rue Royale, Ã droite, en venant de la gare; j'en ai oubliÃ© le nom. Voyez encore Ã Tours une maison qu'on appelle improprement la maison du bourreau et qu'on attribue Ã Tristan l'Ermite, Ã cause d'une cordeliÃ¨re sculptÃ©e, attribut d'une veuve, que les ignares prennent pour une corde Ã pendre. Cela se trouve rue des Trois-Pucelles, autre nom encore fort pÃ©nible.

Nous avons un temps dÃ©plorable. Hier, j'ai fait une longue promenade en voiture, oÃ¹ nous a surpris un orage Ã©pouvantable, qui m'a mouillÃ© jusqu'aux os et m'a enrhumÃ©. L'eau s'Ã©tait accumulÃ©e sur les coussins, en sorte que nous Ã©tions tous comme dans une baignoire. Je pense Ãªtre Ã Paris vers les derniers jours de ce mois, pour de lÃ repartir pour Biarritz au commencement de septembre. Ne viendrez-vous pas en quittant les bords de la Loire? . . . . . .

. . . . . .

L'empereur est tout Ã fait remis et a repris son train de vie ordinaire. Nous passons les journÃ©es assez bien, considÃ©rant le temps horrible qu'il fait, sans aucune Ã©tiquette. On dÃ®ne en redingote, et chacun fait Ã peu prÃ¨s ce qu'il veut.

On m'a envoyÃ© de Russie une Ã©norme histoire de Pierre le Grand, faite avec quantitÃ© de piÃ¨ces officielles inÃ©dites jusqu'Ã prÃ©sent. Je lis et je peins quand on ne se promÃ¨ne pas et qu'on ne mange pas. Il me semble que tout se dispose Ã la paix. Il est bien Ã©vident que M. de Bismark est un grand homme et qu'il est trop bien prÃ©parÃ© pour qu'on se fÃ¢che contre lui. Nous aurons peut-Ãªtre des couleuvres Ã avaler, et nous les digÃ©rerons jusqu'Ã ce que nous ayons des fusils Ã aiguille. Reste Ã savoir ce que fera le parlement allemand et s'ils ne feront pas assez de bÃªtises pour perdre leurs avantages. Quant Ã l'Italie, il n'en est pas question.

Adieu, chÃ¨re amie.

[1] Sur sa nomination de grand-officier de la LÃ©gion d'honneur.

CCXCVI

Biarritz, 24 septembre.

Je souhaite que vous ayez meilleur temps que nous. Nous avons quatre jours de pluie par semaine; les autres, il fait une chaleur Ã©touffante, accompagnÃ©e d'un sirocco horrible. D'ailleurs, la mer est bien plus belle ici qu'Ã Boulogne, et les figues et les ortolans aident Ã soutenir le poids de la vie. J'ai fait, l'autre jour, une excursion amusante dans les montagnes et l'on m'a montrÃ© une des plus Ã©tranges grottes qui se puissent voir. On passe sous un grand pont naturel, d'une seule arche, long comme le pont Royal; on a d'un cÃ´tÃ© un mur de rochers et de l'autre un tunnel naturel aussi et trÃ¨s-long; car la nature, qui est moins forte que les ingÃ©nieurs, a imaginÃ© de faire son pont en long, et le tunnel en est la continuation. Sous le tunnel, et perpendiculairement au pont, coule un clair ruisseau; les proportions de tout cela sont gigantesques. Il y fait trÃ¨s-frais et l'on s'y sent Ã mille lieues des humains. Je vous en montrerai un croquis fait Ã cheval. Ce beau lieu, qui se nomme simplement Sagarramedo, est en Espagne, et, s'il Ã©tait aux environs de Paris, on le montrerait pour cinquante centimes, et on ferait sa fortune. Dans une autre caverne, Ã une lieue de lÃ , mais en France, nous avons trouvÃ© une vingtaine de contrebandiers qui ont chantÃ© des airs basques en chÅ ur avec accompagnement de galoubet. C'est un petit flageolet aigre, qui a quelque chose de trÃ¨s-sauvage et de trÃ¨s-agrÃ©able. La musique est pleine de caractÃ¨re, mais triste Ã porter le diable en terre, comme toutes les musiques de montagnards. Quant aux paroles, je n'ai compris que _Viva emperatriÃ§a!_ du dernier couplet. Nous Ã©tions menÃ©s lÃ par un homme singulier, qui a gagnÃ© une grande

fortune dans la contrebande. Il est le roi de ces montagnes, et tout le monde y est Ã ses ordres. Rien n'Ã©tait beau comme de le voir galoper au milieu des rochers sur le flanc de notre colonne, qui avait bien de la peine Ã suivre les sentiers frayÃ©s. Lui, franchissait tous les obstacles, criant Ã ses hommes en basque, en franÃ§ais et en espagnol, et ne faisant jamais un faux pas. L'impÃ©ratrice l'avait chargÃ© de veiller sur le prince impÃ©rial, qu'il a fait passer, lui et son poney, par les chemins les plus impossibles que vous puissiez imaginer, ayant autant de soin de lui que d'un ballot de marchandises prohibÃ©es. Nous nous sommes arrÃªtÃ©s une heure dans sa maison Ã San, oÃ¹ nous avons Ã©tÃ© reÃ§us par ses filles, qui sont des personnes bien Ã©levÃ©es, bien mises, et nullement provinciales, ne diffÃ©rant des Parisiennes que par la prononciation des _r_, qui, pour les Basques, est toujours _rrrh._

Nous attendons la flotte cuirassÃ©e; mais la mer est si mauvaise, que, si elle venait, nous ne pourrions communiquer avec elle. Il n'y a que peu de monde Ã Biarritz, quelques toilettes Ã©bouriffantes et peu de jolis visages. Rien de plus laid que les baigneuses avec leur costume noir et leur bonnet de toile cirÃ©e. On m'a prÃ©sentÃ© au grand-duc de Leuchtenberg, qui a fort bon air. J'ai dÃ©couvert qu'il lisait Schopenhauer, qu'il tenait pour la philosophie positive, et qu'il Ã©tait un peu socialiste.

Je pense Ãªtre Ã Paris dans les premiers jours d'octobre. N'y serez-vous pas? Je voudrais bien vous voir avant mon hivernage. J'engraisse d'une faÃ§on scandaleuse, et je respire beaucoup mieux qu'Ã Paris.

Adieu, chÃ¨re amie; j'ai Ã©crit une petite drÃ´lerie qui pourra vous amuser, si vous daignez l'ouÃ¯r.

CCXCVII

Paris, 5 novembre 1866.

Nous serons donc comme Castor et Pollux, qui ne peuvent apparaÃ®tre sur le mÃªme horizon! Je suis revenu il y a peu de jours. J'ai fait une course Ã la poste de Paris, et je reviens faire ma malle pour partir: j'en ai grand besoin, car les premiÃ¨res atteintes du froid se font trÃ¨s-dÃ©sagrÃ©ablement sentir, et je commence Ã tousser et Ã Ã©touffer.

Outre le plaisir que j'aurais eu Ã vous voir, je m'en promettais Ã vous lire quelque chose de moi, traduit du russe. Ã tant Ã Biarritz, on disputa, un jour, sur les situations difficiles oÃ¹ on peut se trouver, comme par exemple Rodrigue entre son papa et ChimÃ¨ne, mademoiselle Camille entre son frÃ¨re et son Curiace. La nuit, ayant pris un thÃ© trop fort, j'Ã©crivis une quinzaine de pages sur une situation de ce genre. La chose est fort morale au fond, mais il y a des dÃ©tails qui pourraient Ãªtre dÃ©sapprouvÃ©s par monseigneur Dupanloup. Il y a aussi une pÃ©tition de principe nÃ©cessaire pour le dÃ©veloppement du rÃ©cit: deux personnes de sexe diffÃ©rent s'en vont dans une auberge; cela ne s'est jamais vu, mais cela m'Ã©tait nÃ©cessaire, et, Ã cÃ´tÃ© d'eux, il se passe quelque chose de trÃ¨s-Ã©trange. Ce n'est pas, je pense, ce que j'ai Ã©crit de plus mal, bien que cela ait Ã©tÃ© Ã©crit fort Ã la hÃ¢te. J'ai lu cela Ã la dame du logis. Il y avait alors Ã Biarritz la grande-duchesse Marie, la fille de Nicolas, Ã laquelle j'avais Ã©tÃ© prÃ©sentÃ© il y a quelques annÃ©es. Nous avons renouvelÃ© connaissance. Peu aprÃ¨s ma lecture, je reÃ§ois la visite d'un homme de la police, se disant envoyÃ© par la grande-duchesse. Â«Qu'y a-t-il,

pour votre service?--Je viens, de la part de Son Altesse impÃ©riale, vous prier de venir ce soir chez elle avec votre roman.--Quel roman?--Celui que vous avez lu l'autre jour Ã Sa MajestÃ©.Â» Je rÃ©pondis que j'avais l'honneur d'Ãªtre le bouffon de Sa MajestÃ©, et que je ne pouvais aller travailler en ville sans sa permission: et je courus tout de suite lui raconter la chose. Je m'attendais qu'il en rÃ©sulterait au moins une guerre avec la Russie, et je fus un peu mortifiÃ© que non-seulement on m'autorisÃ¢t, mais encore qu'on me priÃ¢t d'aller le soir chez la grande-duchesse, Ã qui on avait donnÃ© le policeman comme factotum. Cependant, pour me soulager, j'Ã©crivis Ã la grande-duchesse une lettre d'assez bonne encre, et je lui annonÃ§ai ma visite. J'allais porter ma lettre Ã son hÃ´tel; il faisait beaucoup de vent, et, dans une ruelle Ã©cartÃ©e, je rencontre une femme qui menaÃ§ait d'Ãªtre emportÃ©e en mer par ses jupons, oÃ¹ le vent Ã©tait entrÃ©, et qui Ã©tait dans le plus grand embarras, aveuglÃ©e et Ã©tourdie par le bruit de la crinoline et tout ce qui s'ensuit. Je courus Ã son secours, j'eus beaucoup de peine Ã l'aider efficacement, et alors seulement je reconnus la grande-duchesse. Le coup de vent lui a Ã©pargnÃ© quelques petites Ã©pigrammes. Elle a Ã©tÃ©, d'ailleurs, trÃ¨s-bonne princesse avec moi, m'a donnÃ© de trÃ¨s-bon thÃ© et des cigarettes, car elle fume comme presque toutes les dames russes. Son fils, le duc de Leuchtenberg, est un trÃ¨s-beau garÃ§on, ayant l'air d'un Ã©tudiant allemand. Il m'a paru, comme je vous l'ai dit, trÃ¨s-bon diable, aimable, un petit peu rÃ©publicain et socialiste, nihiliste par-dessus le marchÃ©, comme le _Bazarof_ de Tourguenief; car les princes ne trouvent pas, dans ce temps-ci, que la RÃ©publique fasse des progrÃ¨s assez rapides.

Adieu, chÃ¨re amie; rÃ©pondez-moi ici, mais tout de suite. Je ne vous tiens pas quitte de ma nouvelle. Que dites-vous du spectacle des inondations? vous l'avez eu dans toute son Ã©tendue. Je vous fÃ©licite de n'avoir pas Ã©tÃ© noyÃ©e. L'un de mes amis est restÃ© deux jours sans trop manger, avec l'inquiÃ©tude de voir sa maison fondre sous lui comme un morceau de sucre.--Encore adieu.

CCXCVIII

Cannes, 3 janvier 1867.

ChÃ¨re amie, j'ai reÃ§u votre lettre avec beaucoup de remords. Il y a longtemps que je veux vous Ã©crire; mais, d'abord, l'incertitude du lieu oÃ¹ vous Ãªtes est un grand ennui. Vous Ãªtes toujours par voies et par chemins, et on ne sait oÃ¹ vous prendre. En second lieu, vous n'avez pas rÃ©pondu Ã une lettre trÃ¨s-longue et d'un trÃ¨s-beau style que je vous avais adressÃ©e. De plus, vous ne savez pas comme le temps passe dans un pays comme celui-ci, oÃ¹ il ne pleut jamais, et oÃ¹ l'importante affaire est de se chauffer au soleil ou de peindre des arbres et des rochers. J'avais apportÃ© des livres pour travailler, mais je n'ai rien fait encore que lire (en prenant des notes) une histoire de Pierre le Grand, dont je voudrais un jour faire un article pour le _Journal des Savants._ Le grand homme Ã©tait un insigne barbare, qui se grisait horriblement et commettait une faute de goÃ»t pour laquelle je vous ai trouvÃ©e trÃ¨s-sÃ©vÃ¨re lorsque vous Ã©tudiiez la littÃ©rature grecque. Tout cela n'empÃªche pas qu'il ne fÃ»t en rÃ©alitÃ© trÃ¨s-supÃ©rieur Ã son temps. Je voudrais dire cela un jour aux personnes pleines de prÃ©jugÃ©s comme vous.

Je vous ai dit, quant Ã l'histoire dont je vous ai parlÃ©, que je vous en ferais lecture un de ces jours, quand j'aurais le plaisir de vous revoir. Il n'est nullement question ni Ã propos de l'imprimer. Comme il n'y a rien dans cette Å uvre qui soit en faveur du pouvoir temporel du pape, je craindrais qu'on ne la reÃ§Ã»t pas avec bienveillance. N'Ãªtes-vous pas frappÃ©e et humiliÃ©e de la profonde bÃªtise de ce temps-ci? Tout ce qui se dit pour et contre le pouvoir temporel est si niais et si absurde, que j'en rougis pour mon siÃ¨cle. . . .

. . . . . .

Une autre chose qui me rend furieux, c'est la faÃ§on dont on reÃ§oit le projet de la rÃ©organisation de l'armÃ©e. Tous les jeunes gens bien nÃ©s meurent de peur d'Ãªtre dans le cas de se battre pour la patrie Ã un moment donnÃ©, et disent qu'il faut laisser ces vulgaires maniÃ¨res aux Prussiens. Imaginez un peu ce qui restera Ã la nation franÃ§aise si elle vient Ã perdre son courage militaire!--Je lis le roman de mon amie madame de Boigne[1]. Il m'afflige. C'est une personne de beaucoup d'esprit qui expose ses dÃ©fauts et qui les critique trÃ¨s-amÃ¨rement, mais qui les garde. Elle a passÃ© plus de trente ans sans me dire un mot de ce roman, et, dans son testament, elle a ordonnÃ© qu'on le publiÃ¢t. Cela m'a surpris autant que si j'apprenais que vous venez d'imprimer un traitÃ© de gÃ©omÃ©trie.

Il faut que je vous dise quelque chose de ma santÃ©, quoique le sujet ne soit pas agrÃ©able. Je suis de plus en plus poussif. Quelquefois, je me sens fort comme un Turc, je fais de longues promenades, et il me semble que je suis aussi bien que lorsque nous courions dans nos bois. Le soleil couchÃ©, ma poitrine se gonfle, j'Ã©touffe, et le moindre mouvement m'est trÃ¨s-

pÃ©nible. Ce qui est singulier, c'est que je ne suis pas plus mal, que je suis mÃªme mieux dans la position horizontale que debout ou assis.

Adieu, chÃ¨re amie; je vous souhaite santÃ© et prospÃ©ritÃ©.

[1] _Une Passion dans le grand monde._

CCXCIX

Paris, jeudi 4 avril 1867.

ChÃ¨re amie, me voici enfin Ã Paris, mais plus mort que vif. Je ne vous ai pas Ã©crit, parce que j'Ã©tais trop triste et que je n'avais que des choses douloureuses Ã vous dire de moi et de ce monde sublunaire. Vous me trouverez bien souffrant, mais bien heureux de vous voir. Vendredi matin, s'il faisait beau, nous pourrions faire ensemble une promenade au musÃ©e du Louvre. Je n'ose guÃ¨re sortir, tant j'ai peur du froid, et on me recommande de marcher. Je vous envoie le huitiÃ¨me volume de M. Guizot, qui vous divertira. Le temps noir et triste me fait grand mal. J'espÃ¨re que vous Ãªtes toujours en grande prospÃ©ritÃ©. On raccommode ma maison et je suis rÃ©duit Ã vivre dans mon salon, qui est triste comme une prison. Venez me consoler. Vous emporterez tous les livres que vous voudrez, et je ne vous demanderai pas de me laisser un gage.

Adieu. Ã€ bientÃ´t, j'espÃ¨re.

CCC

Paris, vendredi 30 avril 1867.

ChÃ¨re amie, je suis bien fÃ¢chÃ© de vous savoir entourÃ©e de malades. Cela me fait craindre que vous ne pensiez pas Ã moi, qui le suis plus que jamais par le temps qu'il fait. Ne viendrez-vous pas me soigner un de ces jours? Je suis allÃ© cependant Ã l'Exposition; je n'ai pas Ã©tÃ© Ã©bloui. Il est vrai qu'il pleuvait Ã verse et qu'il m'a Ã©tÃ© impossible d'aller voir les bÃªtises amusantes qui sont, dit-on, dans le jardin. J'ai vu quelques beaux objets chinois, trop chers pour ma bourse; des tapis russes, tous dÃ©jÃ vendus. Il faudra qu'un de ces matins vous me meniez lÃ et me guidiez dans mes acquisitions. Vous me paraissez trÃ¨s-enchantÃ©e de ce bazar: peut-Ãªtre que votre enthousiasme Ã©veillera le mien. Le temps pluvieux et sombre me fait beaucoup de mal. Je n'ose plus sortir et je vis comme un ours. Je meurs d'envie d'aller vous voir un soir, mais j'ai la conviction que je serais obligÃ© de passer la nuit sur la premiÃ¨re marche de votre escalier. Savez-vous quelque livre amusant Ã lire pour mes soirÃ©es? En attendant mieux, j'Ã©cris, pour le _Journal des Savants_, un article sur la princesse Sophie, sÅ ur de Pierre le Grand. Je ne sais si cela vous amusera. Je vous le lirai prochainement.

CCCI

Mercredi, 26 juin 1867.

ChÃ¨re amie, n'eÃ»t-il pas mieux valu m'apporter vous-mÃªme votre bouquet? vous m'avez fait grande peine en me l'envoyant. Je suis toujours trÃ¨s-grippÃ©; mais comment se guÃ©rir avec le temps que nous avons!

Lisez le discours de Sainte-Beuve[1]; il vous amusera. Il est impossible d'avoir plus d'esprit. Mais, s'il voulait ce qu'il demandait, il a pris le meilleur moyen de se faire refuser. Je ne sais ce qu'il advient de son commerce d'Ã©pigrammes avec M. Lacaze, mais je crains que cela ne finisse par de la poudre. Il est impossible de se reprÃ©senter l'expression de haine et de mÃ©pris profond de sa figure lorsqu'il lisait, car il a lu, ce qui a nui un peu Ã l'effet.

Je vous ai fait mes compliments de condolÃ©ance pour la perte de votre porte-monnaie Ã l'Exposition. Rendez-moi la pareille, car j'ai laissÃ© le mien dans une voiture. Je demande partout des billets pour la cÃ©rÃ©monie du 1er juillet. Je ne veux accepter pour vous que les meilleures places, et n'en puis trouver.

[1] Ã€ propos des bibliothÃ¨ques populaires, sÃ©ance du SÃ©nat du 25 juin 1867.

CCCII - CCCIII

Paris, dimanche 30 juin 1867.

ChÃ¨re amie, voici deux billets pour la cÃ©rÃ©monie de demain[1]. Ils mÃ©ritent un fameux pourboire, car j'ai eu bien de la peine Ã me les procurer. Je vous les envoie en hÃ¢te. TÃ¢chez de ne pas Ãªtre malade. Il fera terriblement chaud!

[1] Distribution des rÃ©compenses aux exposants.

Vendredi, 5 juillet 1867.

ChÃ¨re amie, je suis charmÃ© que vous vous soyez amusÃ©e. J'ai eu peur de la chaleur et du poids de mon harnais. Vous m'avez cherchÃ© vainement, je n'y suis point allÃ©. Venez vite me conter les belles choses que vous avez vues et me donner votre opinion sur le sultan et les princes, qui ont eu l'avantage de vous contempler pendant trois heures. Je trouve que cette fusillade[1] gÃ¢te un peu nos affaires, qui allaient bien. C'est grand dommage.

[1] La mort de Maximilien.

CCCIV

Paris, 27 juillet 1867.

ChÃ¨re amie, merci de votre lettre. Je suis toujours si souffrant, que je ne vous ai pas rÃ©pondu tout de suite, espÃ©rant vous donner de meilleures nouvelles de moi; mais, quoi que je fasse et que j'avale, je suis toujours horriblement grippÃ©. Je ne vous dÃ©crirai pas tous mes maux, mais croyez que j'en suis accablÃ©. J'espÃ¨re que vous me plaindrez. Je ne dors ni ne mange. Je vous envie ces deux facultÃ©s, que vous possÃ©dez avec bien d'autres.

Je vous fÃ©licite d'avoir revu longuement le sultan. S'est-il montrÃ© plus aimable pour votre sexe qu'il n'a fait Ã Paris? On me dit qu'on est trÃ¨s-mÃ©content de lui Ã l'OpÃ©ra. Le pacha

d'Ã gypte a Ã©tÃ© plus bienveillant. Il a fait deux visites Ã mademoiselle ***, que je n'ose vous raconter, bien qu'elles fussent curieuses. On l'a rÃ©conciliÃ© (c'est le pacha que je dis) avec son cousin Mustapha, mais on n'a jamais pu obtenir qu'ils prissent du cafÃ© ensemble, chacun d'eux Ã©tant persuadÃ© que ce serait trop dangereux, vu les grands progrÃ¨s de la chimie. Si vous Ã©tiez Ã Paris, vous auriez vu quelque chose de trÃ¨s-beau qu'on m'a apportÃ©. C'est une broche en forme d'Ã©cusson fleurdelisÃ©, avec un portrait de Marie-Antoinette en miniature, fait probablement Ã Vienne avant son mariage et donnÃ© par elle Ã la princesse de Lamballe. DerriÃ¨re, il y avait des cheveux, mais on les a enlevÃ©s. AprÃ¨s avoir fait une assez belle rÃ©sistance, je me suis laissÃ© vaincre, et j'ai aussitÃ´t envoyÃ© cela Ã Sa MajestÃ©, qui fait collection de tout ce qui a appartenu Ã Marie-Antoinette. Ce sera certainement un des plus jolis souvenirs; ajoutez qu'il est, dit-on, des plus authentiques, et qu'il a Ã©tÃ© longtemps portÃ© par madame de Lamballe. Pour moi, j'ai horreur de ces tristes antiquitÃ©s-lÃ , mais il ne faut pas discuter des goÃ»ts.

Madame *** est toujours ici faisant grand scandale trÃ¨s-ouvertement. Je regrette de ne pouvoir vous Ã©crire tout ce qu'elle dit et fait. On prÃ©tend qu'il y a, dans le continent italien, deux autres femmes de ministres plus Ã©chevelÃ©es qu'elle.

. . . . . .

Je trouve que vous auriez pu Ãªtre un peu plus polie et m'emprunter mes Ã©preuves. Il n'y a rien qui soit plus pÃ©nible pour un auteur que les oublis de cette espÃ¨ce. Le 1er aoÃ»t, il y avait un second article, et vous aurez Ã vous mettre en garde contre trois ou quatre autres. Si vous pouviez me trouver un

euphÃ©misme pour expliquer au lecteur en quoi Mentchikof se rendait agrÃ©able Ã Pierre le Grand, vous me rendriez service. Lisez encore, dans la _Revue des Deux Mondes_, l'article de M. Collin, sur les associations ouvriÃ¨res (il est de M. Libri), et une lettre de M. d'Haussonville au prince NapolÃ©on, trÃ¨s-propre Ã lui faire perdre le goÃ»t de la polÃ©mique dans les journaux. Sainte-Beuve est toujours assez malade. Il a autour de lui une grande quantitÃ© de femmes, comme le sultan Saladin. Vous ne me ferez pas croire que vous ayez Ã *** un autre temps que celui que nous avons ici, c'est-Ã -dire des rafales de pluie et de vent continuelles. Quand revenez-vous? J'aurais grand besoin de vous pour me raconter des histoires et me faire prendre mes maux en patience, chose bien difficile. J'ai lu, l'autre nuit, quand je ne respirais plus guÃ¨re, les _Propos de table_ de Luther. Ce gros homme me plaÃ®t avec tous ses prÃ©jugÃ©s et sa haine pour le diable.

Adieu, chÃ¨re amie.

CCCV

Paris, 6 septembre 1867.

ChÃ¨re amie, j'ai reÃ§u votre lettre, qui m'a fait grand plaisir; je pense que le climat humide que vous habitez a dÃ» s'amÃ©liorer beaucoup par cette grande chaleur. Pour moi, je m'en trouve assez bien et je respire, non pas tout Ã fait Ã pleins poumons, mais mieux que je n'avais fait depuis assez long temps. Cependant, j'ai eu le courage de refuser l'offre trÃ¨s-aimable que l'impÃ©ratrice m'a renouvelÃ©e au moment de partir[1]. Je ne

me sens pas assez sÃ»r de moi pour m'exposer Ã Ãªtre malade, et, quoi que je fusse assurÃ© d'Ãªtre bien soignÃ©, je crois prudent et discret de ne pas me risquer. Peut-Ãªtre, si le beau temps continue, essayerai-je mes forces en allant passer quelques jours Ã la campagne chez mon cousin. Il se peut que le changement d'air me soit bon, et il y a grande apparence que tous les Ã©trangers qui viennent Ã Paris gÃ¢tent beaucoup notre atmosphÃ¨re. Je suis allÃ© l'autre jour Ã l'Exposition, oÃ¹ j'ai vu les Japonaises, qui m'ont plu beaucoup. Elles ont une peau couleur de cafÃ© au lait, d'une teinte trÃ¨s-agrÃ©able. Autant que j'ai pu juger par les plis de leurs robes, elles ont des jambes minces comme des bÃ¢tons de chaise, ce qui est fÃ¢cheux. En les regardant avec les nombreux badauds qui les entouraient, je me figurais que les EuropÃ©ennes feraient moins bonne contenance en prÃ©sence d'un public japonais. Vous reprÃ©sentez-vous, vous, montrÃ©e ainsi Ã Yeddo, et un Ã©picier du prince Satzouma disant: Â«Je voudrais bien savoir si cette bosse qu'a cette dame par derriÃ¨re sa robe est bien Ã elle.Â» Ã€ propos de bosses, on n'en porte plus du tout, et cela prouve qu'on n'en avait pas; car toutes les femmes se sont trouvÃ©es dans le mÃªme moment Ã©galement Ã la mode.

Je suis en train de lire un livre abominable de madame *** contre M. S..., qu'elle appelle M. T...; c'est tout ce qu'on peut lire de plus indÃ©cent. Avec cela, il y a une sorte de talent. . . .

. . . . . .

J'ai fait, pour _le Moniteur_, un article remarquable par l'amÃ©nitÃ© du style, au sujet d'une chronique espagnole trÃ¨s-amusante que je vous prÃªterai un de ces jours, pourvu que vous me la rendiez. Vous y verrez comment on vivait en Es-

pagne et en France au XVe siÃ¨cle. Adieu; portez-vous bien. Ne vous enrhumez pas et donnez-moi de vos nouvelles.

[1] De l'accompagner dans son voyage en Orient.

CCCVI

Paris, 27 septembre 1867.

ChÃ¨re amie, que devenez-vous? Il y a longtemps que je n'ai eu de vos nouvelles. Je viens de faire un coup d'audace: je suis allÃ© passer trois jours Ã la campagne, chez mon cousin, auprÃ¨s d'Arpajon, et cela ne m'a pas fait trop de mal, bien que le pays m'ait semblÃ© froid et humide; mais, Ã prÃ©sent, je ne crois pas qu'il y en ait de chauds. Je suppose qu'Ã *** vous devez Ãªtre dans des brouillards continuels.

Je passe mon temps comme je puis, dans une solitude complÃ¨te, ayant quelquefois envie de travailler, mais cela ne me dure pas assez pour aboutir. En outre, je suis trÃ¨s-mÃ©lancolique. Je crois que j'ai quelque mauvaise affaire aux yeux. J'ai envie et peur d'aller consulter Liebreich; mais, si je perds la vue, que deviendrai-je?

Il y a de par le monde un prince Augustin Galitzin qui s'est converti au catholicisme, et qui n'est pas bien fort en russe. Il a traduit un roman de Tourguenief qui s'appelle _FumÃ©e_ et qui paraÃ®t dans _le Correspondant_, journal clÃ©rical, dont le prince est un des bailleurs de fonds. Tourguenief m'a chargÃ© de revoir les Ã©preuves. Or, il y a des choses assez vives dans ce roman, qui font le dÃ©sespoir du prince Galitzin; par exemple,

une chose inouÃ¯e: une princesse russe qui fait l'amour avec aggravation d'adultÃ¨re. Il saute les passages qui lui font trop de peine, et, moi, je les rÃ©tablis sur le texte. Il est quelquefois trÃ¨s-susceptible, comme vous allez voir. La grande dame se permet de venir voir son amant dans un hÃ´tel, Ã Bade. Elle entre dans sa chambre, et le chapitre finit. L'histoire reprend ainsi dans l'original russe: Â«Deux heures aprÃ¨s, Litvinof Ã©tait seul sur son divan.Â» Le nÃ©o-catholique a traduit: Â«Une heure aprÃ¨s, Litvinof Ã©tait dans _sa chambre._Â» Vous voyez bien que c'est beaucoup plus moral, et que supprimer une heure, c'est diminuer le pÃ©chÃ© de moitiÃ©. Ensuite, chambre, au lieu de divan, est bien plus vertueux: un divan est propre Ã des actions coupables. Moi, inflexible sur ma consigne, j'ai rÃ©tabli les deux heures et le divan; mais les chapitres oÃ¹ cela se trouve n'ont pas paru dans _le Correspondant_ de ce mois. Je suppose que les gens respectables qui le dirigent ont exercÃ© une censure absolue. Cela me divertit assez. Si le roman continue, il y a une trÃ¨s-belle scÃ¨ne oÃ¹ l'hÃ©roÃ¯ne dÃ©chire un point d'Angleterre, qui est bien plus grave que le divan. Je les attends lÃ .--Adieu, chÃ¨re amie, donnez-moi de vos nouvelles. Je suis effrayÃ© de la rapiditÃ© avec laquelle l'hiver s'approche.

CCCVII

Paris, lundi soir, 28 octobre 1867.

ChÃ¨re amie, vous parlez de vie vÃ©gÃ©tale. En vÃ©ritÃ©, c'est celle qu'on voudrait mener aujourd'hui; mais le siÃ¨cle est au mouvement. Les vÃ©gÃ©taux humains sont aussi malheu-

reux que ceux qui vivent au pied de l'Etna. De temps en temps, il leur tombe un fleuve de feu, et, presque toujours, ils sont emportÃ©s par les vapeurs sulfureuses. Ne trouvez-vous pas dÃ©plorable que Pie IX et Garibaldi, deux fanatiques, mettent tout en dÃ©sarroi par leur obstination? Une chose qui montre les mÅ urs de ce temps-ci, c'est que ceux qui blÃ¢ment l'envoi de nos troupes Ã Rome disent, quand on leur parle du traitÃ© du 15 septembre: Â«Qu'importe un traitÃ©? M. de Bismark ne les observe pas.Â» J'ai envie de leur prendre leur montre et de leur dire qu'il y a des exemples de montres volÃ©es. Ce qu'il y a de plus affligeant dans tout ceci, c'est que nous nous engageons de nouveau, pour je ne sais combien de temps, Ã garder le pape, qui ne nous en a pas la moindre reconnaissance. . . . . .

. . . . . .

Le Correspondant s'exÃ©cute et imprime la suite du roman de Tourguenief, sans cependant permettre que l'entrevue de Litvinof et d'IrÃ¨ne ait durÃ© plus d'une heure. Je crois vous en avoir parlÃ©. Le lisez-vous? Il est impossible que _le Correspondant_ n'aille pas Ã ***. Au reste, je vous donnerai le roman Ã votre retour.

Je suis toujours souffreteux, respirant mal, et Ã la veille de ne plus respirer du tout. Cette mort si subite de M. Fould m'a fait beaucoup de peine. Elle a, d'ailleurs, Ã©tÃ© la plus douce qu'on puisse souhaiter; mais pourquoi si prompte? Il a Ã©crit dix-huit lettres le matin mÃªme de sa mort, et, deux heures avant de se coucher, il semblait parfaitement bien portant. Il n'avait pas fait le moindre mouvement dans son lit, et on ne voyait pas la plus petite contraction dans ses traits; c'est exactement la mÃªme

mort que celle de M. Ellice; c'est ce que les Anglais appellent _visitation of God._

Je pense me mettre en route dans les premiers jours de novembre. On me presse de partir pour Ã©chapper aux rhumes dont il est si difficile de se prÃ©server ici. Je suis Ã terminer une tartine pour _le Moniteur_, sur un bouquin grec, et je me mettrai en route dÃ¨s que j'aurai fini. Adieu, chÃ¨re amie; j'espÃ¨re que vous reviendrez avant mon dÃ©part. Quittez tous ces vilains brouillards, prenez soin de vous. Adieu encore. . . . . .

. . . . . .

CCCVIII

Paris, 8 novembre 1867.

ChÃ¨re amie, je vous Ã©cris un mot Ã la hÃ¢te, au milieu des courses que je suis obligÃ© de faire. Je pars demain pour Cannes, fort souffreteux; mais on m'y promet du soleil et de la chaleur. Ici, nous avons du froid et presque de la gelÃ©e. Je ne sors plus le soir, et ne mets le nez dehors que lorsque l'air est un peu rÃ©chauffÃ©. Je ne sais pas combien de temps je pourrai rester lÃ -bas; cela dÃ©pend un peu du pape, de Garibaldi et de M. de Bismark. Je suis, comme tout le monde, un peu dans la main de ces messieurs. Je ne connais rien de plus honteux que cette affaire de Garibaldi; si jamais homme fut dans l'obligation de se faire tuer, c'Ã©tait lui, assurÃ©ment. Ce qu'il y a de plus fÃ¢cheux, c'est que le pape est bien convaincu qu'il ne nous a au-

cune obligation, et que c'est le ciel qui a tout fait pour ses beaux yeux. Adieu, chÃ¨re amie. . . . . .

. . . . . .

CCCIX

Cannes, 16 dÃ©cembre 1867.

ChÃ¨re amie, j'Ã©tais en peine de vous quand votre lettre est venue me rassurer. Vous devinez que tous ces changements de temps par lesquels nous avons passÃ© ne m'ont fait aucun bien. Nous avons mÃªme eu de la neige pendant vingt-quatre heures, au grand Ã©tonnement des gamins et des chiens du pays. Cela ne s'Ã©tait pas vu depuis vingt ans. Rien de plus amusant que les figures Ã©tonnÃ©es qui contemplaient le phÃ©nomÃ¨ne qu'ils n'avaient jamais vu que de loin sur les Alpes. On s'attendait Ã la destruction des fleurs, des orangers et mÃªme des oliviers; mais tout a rÃ©sistÃ© Ã merveille, il n'y a que les mouches qui en soient mortes.

Le beau temps est revenu depuis quelques jours, et je commence Ã respirer un peu moins mal. Je suis toujours Ã la merci du premier changement de temps, let il n'y a pas de baromÃ¨tre que je ne surpasse par la sÃ»retÃ© de mes prÃ©dictions. Je suis fort effrayÃ© de la politique; je trouve dans le ton gÃ©nÃ©ral des journaux et des orateurs quelque chose qui me rappelle 1848. Ce sont des colÃ¨res Ã©tranges sans causes apparentes. Tous les nerfs sont tendus. M. Thiers, aprÃ¨s avoir passÃ© toute sa vie dans les luttes politiques, est pris d'un tremblement nerveux

parce qu'un avocat marseillais dit des platitudes qui ne mÃ©ritaient qu'un sourire. Le plus fÃ¢cheux, c'est ce M. Rouher, qui veut _outherod Herod_[1], et qui prononce le mot le plus antipolitique dont tout ministre devrait s'abstenir. Je suis mÃ©content de tout le monde, Ã commencer par Garibaldi, qui ne fait pas son mÃ©tier. S'en aller Ã Caprera, aprÃ¨s avoir fait tuer quelques centaines de niais, me paraÃ®t le comble de la honte pour l'espÃ¨ce rÃ©volutionnaire et les _noblemen_ anglais qui ont pris cet animal pour quelque chose d'autre qu'un pantin.

Que vous dirai-je de la politique de M. Ollivier et _tutti quanti?_ Ils ont beau tourner leurs phrases fort Ã©lÃ©gamment et affirmer qu'ils sont profondÃ©ment convaincus, ils me semblent des acteurs de second ordre qui imitent les premiers rÃ´les de faÃ§on Ã ne tromper personne. Nous nous rapetissons tous les jours. Il n'y a que M. de Bismark qui soit un vrai grand homme.

Ã€ propos, serait-il vrai qu'il eÃ»t dÃ©pensÃ© ses fonds secrets? Je tiens l'achat des journaux pour trÃ¨s-probable. Mais, comme M. de Bismark n'enverra pas ses quittances Ã M. de Rerveguen, je pense que ces messieurs s'en tireront Ã leur honneur.

Je ne vois de lisible que l'_Histoire de Pierre le Grand_ par M. Oustisalef. Je viens d'envoyer au _Journal des Savants_ un grand article, plein de dÃ©tails de torture, etc. Il s'agit de la destruction des strÃ©litz.--Adieu. . . . . .

. . . . . .

[1] Expression anglaise: Â«surpasser HÃ©rode en cruautÃ©Â», c'est-Ã -dire Â«lutter de folie avec ses adversairesÂ».

CCCX

Cannes, 5 janvier 1868.

ChÃ¨re amie, pardon de vous rÃ©pondre si tard. J'ai Ã©tÃ© et je suis encore trÃ¨s-souffrant. Le froid, qui a pÃ©nÃ©trÃ© jusqu'ici, me fait beaucoup de mal. On dit qu'Ã Paris, c'est bien autre chose et que vous n'avez rien Ã envier Ã la SibÃ©rie. Je suis quelquefois une bonne partie de la journÃ©e sans pouvoir respirer. Ce n'est pas une douleur aiguÃ«, c'est un malaise des plus impatientants et qui agit le plus fort sur les nerfs. Vous me connaissez assez pour comprendre comment cela m'arrange. J'ai, en outre, de grandes inquiÃ©tudes pour mon pauvre ami Panizzi, qui est Ã Londres fort malade. Les derniÃ¨res nouvelles Ã©taient un peu meilleures, mais trÃ¨s-peu rassurantes encore. Il avait le dÃ©couragement, qui est toujours un trÃ¨s-mauvais symptÃ´me chez les malades.

Au milieu de toutes mes misÃ¨res, je tue le temps comme je peux. J'envoie aujourd'hui au _Journal des Savants_ la fin de la premiÃ¨re partie de _Pierre le Grand_; car il y a des premiÃ¨res et des secondes parties comme dans les romans de Ponson du Terrail, et au _Moniteur_ une grande tartine sur Pouchkine. Vous verrez tout cela en temps et lieu. Je lis un livre trop long et mal fait, mais dont l'auteur paraÃ®t honnÃªte et dit ce qu'il a vu et entendu. Il faut passer ses rÃ©flexions, car il est un peu niais. C'est _Dixon's New America._ Il a vu les Mormons et, ce qui est encore plus curieux, la RÃ©publique de Mount-Lebanon; cela et le fÃ©nianisme donne une idÃ©e de l'AmÃ©rique. DÃ©cidÃ©ment, le mot de Talleyrand la dÃ©finit exactement. Adieu, chÃ¨re amie; je vous souhaite santÃ© et prospÃ©ritÃ©.

CCCXI

Cannes, 10 fÃ©vrier 1868.

ChÃ¨re amie, je suis fÃ¢chÃ© d'apprendre la mort de M. D...; je l'avais vu Ã ***, il y a je ne sais combien d'annÃ©es. Il vous aimait beaucoup, et, bien qu'on doive s'attendre Ã perdre Ã chaque instant des amis de quatre-vingts ans, leur mort vient toujours comme un coup de foudre. VoilÃ une des grandes misÃ¨res de ceux qui vivent longtemps, c'est de perdre tous les jours des amis et de se sentir un peu plus seuls. . . . .

Pour moi, je croÃ®s en mÃ©lancolie et en humeur noire. Je n'ai pas encore pu m'accoutumer Ã souffrir et je m'en irrite, ce qui me donne deux maux au lieu d'un. Je pense rester ici au moins jusqu'Ã la fin du mois, en sorte que j'ai quelque espoir de vous retrouver Ã Paris. Je suis charmÃ© que ma tartine sur Pouchkine ne vous ait pas trop ennuyÃ©e. Ce qu'il y a de beau, c'est que je l'ai Ã©crite sans avoir les Å uvres de Pouchkine avec moi. Ce que j'ai citÃ©, ce sont des vers que j'avais appris par cÅ ur dans le temps de ma grande ferveur russe. Il y a ici beaucoup de Russes, et j'avais chargÃ© un de mes amis de m'emprunter le volume des poÃ©sies dÃ©tachÃ©es, s'il y en avait dans la colonie moscovite. Il s'est adressÃ© Ã une trÃ¨s-jolie femme qui, au lieu de vers, m'a envoyÃ© un gros morceau de poisson du Volga, et deux oiseaux du mÃªme pays, tout cela cuit Ã quelques mÃ¨tres du pÃ´le. C'Ã©tait assez bon. Le poisson devait Ãªtre un gaillard de cinq Ã six pieds Ã en juger par la tranche qu'on m'a envoyÃ©e. Cette dame, qui s'appelle madame Voronine, a une tÃªte charmante. Son mari a l'air d'un vrai Kalmouk. Il avait commencÃ© par se faire refuser la main de la

dame. Il s'est tirÃ© un coup de pistolet et s'est manquÃ©, et, pour sa peine, on l'a Ã©pousÃ©.

Quant aux Anglais et aux Anglaises, jamais il n'y en a eu un si grand nombre avec des cheveux et des toilettes impossibles, des bas rouges et des paletots doublÃ©s de peaux de grÃ¨be et des parasols. Depuis quinze jours, les parasols sont plus utiles que les fourrures, car le temps est magnifique et le soleil chaud comme en juin. Entre autres Anglais extraordinaires, il y a le duc de Buccleugh, qui a une corne au milieu du front. Son fils annonce une disposition Ã l'imiter. Ne croyez pas que je parle mÃ©taphoriquement. C'est une corne qui leur pousse au crÃ¢ne et qui finira, je crois, par leur jouer un mauvais tour.

Je vous ai dit que j'avais _FumÃ©e_, reliÃ© en volume Ã votre intention. Je pourrais vous l'envoyer si vous vouliez. Mais je crois me rappeler que vous m'avez pris les numÃ©ros du _Correspondant_ oÃ¹ cela se trouve. C'est une des meilleures choses que M. Tourguenief ait encore faites.

La discussion sur la presse me dÃ©goÃ»te. Tout le monde ment trop, et pas une idÃ©e ne surgit qui n'ait Ã©tÃ© dÃ©jÃ dite vingt fois en meilleurs termes. Il me semble que le niveau de l'intelligence baisse fort, comme celui de l'honnÃªtetÃ©. C'est bien triste au fond. J'ai vu hier un de mes amis revenant de Mentana. Il m'a dit que les garibaldiens s'Ã©taient bien battus; que c'Ã©tait un mÃ©lange singulier d'abominable canaille et de fleur d'aristocratie. Adieu, chÃ¨re amie; portez-vous bien et ne m'oubliez pas.

CCCXII

Montpellier, 20 avril 1868.

ChÃ¨re amie, j'ai Ã©tÃ© si souffrant avant de venir ici, que j'avais perdu tout courage; il m'Ã©tait impossible de penser, Ã plus forte raison d'Ã©crire. Le hasard m'a fait savoir qu'il y avait Ã Montpellier un mÃ©decin qui traitait l'asthme par un procÃ©dÃ© nouveau, et j'ai voulu essayer. Depuis cinq jours que je suis en traitement, il me semble que mon Ã©tat s'est amÃ©liorÃ©, et le mÃ©decin me donne assez bon espoir. On me met tous les matins dans un grand cylindre de fer, qui, je dois l'avouer, a l'air de ces monuments Ã©levÃ©s par M. de Rambuteau. Il y a un bon fauteuil et des trous avec des glaces qui donnent assez de jour pour lire. On ferme une porte en fer et on refoule de l'air dans le cylindre avec une machine Ã vapeur. Au bout de quelques secondes, on sent comme des aiguilles qui vous entrent dans les oreilles. Peu Ã peu, on s'y habitue. Ce qui est plus important, c'est qu'on y respire merveilleusement. Je m'endors au bout d'une demi-heure, malgrÃ© la prÃ©caution que j'ai d'apporter la _Revue des Deux Mondes._ J'ai dÃ©jÃ pris quatre de ces bains d'air comprimÃ© et je me trouve assez sensiblement mieux. Le mÃ©decin qui me gouverne, et qui n'a nullement l'encolure d'un charlatan, dit que mon cas n'est pas des pires et me promet de me guÃ©rir avec une quinzaine de bains. J'espÃ¨re que je vous trouverai bientÃ´t Ã Paris. Je regrette de ne pas assister Ã la discussion qui va avoir lieu au sujet des thÃ¨ses de mÃ©decine. Avez-vous lu la lettre de l'abbÃ© Dupanloup? L'Ã¢me de Torquemada est entrÃ©e dans son corps. Il nous brÃ»lera tous si nous n'y prenons garde. Je crains que le SÃ©nat ne dise et ne fasse Ã cette occasion tout ce qu'il y a de

plus propre Ã le rendre ridicule et odieux. Vous ne sauriez croire combien tous ces vieux gÃ©nÃ©raux qui ont traversÃ© tant d'aventures ont peur du diable, Ã prÃ©sent. Je ne sais pas si Sainte-Beuve est en Ã©tat de parler comme mon journal l'annonce; j'en doute, et, d'ailleurs, je ne sais trop s'il prendrait la chose par le bon cÃ´tÃ©, j'entends de maniÃ¨re Ã dÃ©tourner la bombe. Son affaire Ã lui est de dire sa rÃ¢telÃ©e sans se soucier des rÃ©sultats, comme il a dÃ©jÃ fait Ã l'occasion du livre de Renan. Tout cela m'agace et me tourmente. Nous avons ici un temps admirable dont les natifs se plaignent fort, car il y a un an qu'il n'a plu. Cela n'empÃªche pas les feuilles de pousser et la campagne est magnifique. Malheureusement, mes bains me tiennent toute la matinÃ©e et je ne puis guÃ¨re me promener. Il y a ici la foire sous mes fenÃªtres. On montre en face de moi une gÃ©ante en robe de satin qui se relÃ¨ve pour faire voir les jambes. Le diamÃ¨tre est Ã peu prÃ¨s celui de votre taille.

Je vous apporterai la traduction de _FumÃ©e._ J'ai commencÃ© un article sur Tourguenief, mais je ne sais si j'aurai la force de le terminer ici. Il n'y a rien de plus difficile que de travailler sur une table d'hÃ´tel. Adieu, chÃ¨re amie.

CCCXIII

Paris, 16 juin 1868.

. . . . . .

Je suppose que vous avez Ã peu prÃ¨s le mÃªme temps que nous, c'est-Ã -dire trÃ¨s-beau, et que vous n'avez pas Ã souffrir

de l'excÃ¨s d'humiditÃ©, qui est le mauvais cÃ´tÃ© de P... Ici, le commencement d'Ã©tÃ© est ravissant. Je suis allÃ© avant-hier au bois de Boulogne, oÃ¹ j'ai vu les toilettes les plus mirobolantes. J'ai rencontrÃ© une fort belle personne, mise d'une faÃ§on trÃ¨s-extraordinaire et avec les cheveux d'une belle couleur aurore. J'aurais jurÃ© que c'Ã©tait quelque demoiselle de la rue de Breda. J'ai fini par reconnaÃ®tre en elle la femme d'un gÃ©nÃ©ral, qui avait autrefois les cheveux chÃ¢tain foncÃ©. Les mÅ urs font des progrÃ¨s singuliers. Un monsieur fort bien dans le monde vivait maritalement avec la femme d'un autre monsieur. Rentrant chez lui, il la trouve avec un troisiÃ¨me monsieur; sur quoi, il va trouver le mari et lui dit: Â«Je sais que vous dÃ©sirez avoir des preuves de criminelle conversation pour obtenir une sÃ©paration de corps d'avec votre femme. Je vous apporte ces preuves.Â» Il lui remet un paquet de lettres, et ils se sÃ©parent en se donnant des marques d'estime rÃ©ciproque. Il ne paraÃ®t pas qu'on l'ait mis Ã la porte de son club ni d'aucun salon oÃ¹ il allait.

M. Tourguenief vient de m'envoyer une nouvelle trÃ¨s-courte, mais trÃ¨s-jolie, qui s'appelle _le Brigadier._ On la traduit en ce moment, et, si on m'envoie des Ã©preuves, je vous en ferai part. Les romans anglais deviennent si horriblement ennuyeux, que je n'y puis mordre. Il me semble qu'il n'y a plus ici que M. Ponson du Terrail, mais les feuilletons sont trop courts.

Je crois que j'irai Ã Londres Ã la fin du mois; j'espÃ¨re vous voir Ã Hastings et Ã Paris vers la fin de juillet. Adieu, chÃ¨re amie.

CCCXIV

ChÃ¢teau de Fontainebleau, 4 aoÃ»t 1868.

ChÃ¨re amie, je suis ici depuis une quinzaine de jours en assez bon Ã©tat, trouvant que l'oisivetÃ© la plus complÃ¨te est trÃ¨s-bonne pour le corps et l'Ã¢me. Notre derniÃ¨re promenade m'a laissÃ© un trÃ¨s-doux souvenir. Et Ã vous? Ici, je me promÃ¨ne un peu, je ne lis guÃ¨re, et je respire assez bien. Le ciel et les arbres me font plaisir Ã voir. Il n'y a personne au chÃ¢teau, c'est-Ã -dire une trentaine de personnes au plus, dont les seuls Ã©trangers au service, avec moi, sont des cousins et cousines de l'impÃ©ratrice, aimables, et que j'ai connus Ã Madrid. J'avais gardÃ© pour vous un exemplaire de _FumÃ©e_, deuxiÃ¨me Ã©dition. Ã€ mon retour Ã Paris, dans une semaine, je pense, je le mettrai chez vous, ou je vous l'enverrai, si vous l'aimez mieux. J'avais apportÃ© ici de quoi travailler; mais, comme on n'est jamais sur d'avoir une heure Ã soi, je ne fais rien du tout. J'ai fait une copie d'un portrait de Diane de Poitiers, d'aprÃ¨s le Primatice; elle est reprÃ©sentÃ©e en Diane habillÃ©e d'un carquois, et il est Ã©vident qu'elle a posÃ©, et que, des pieds jusqu'Ã la tÃªte, tout est portrait. MÃªme, si j'ose le dire, il rÃ©sulte de l'examen de ses jambes qu'elle attachait ses jarretiÃ¨res au-dessous du genou, selon la mode du temps, qui a Ã©tÃ© abandonnÃ©e (Ã ce que j'ai entendu dire). Je vous montrerai cela, car ce portrait a une importance historique. Adieu, voici l'heure du dÃ©jeuner. Je vous envie les petits poissons que vous mangez peut-Ãªtre en ce moment. Veuillez me dire ce que c'est que ce rocher Ã©levÃ© Ã Boulogne, prÃ¨s de l'endroit oÃ¹ l'on dÃ©barque. Cela m'a paru une monstruositÃ©.

CCCXV

Paris, 2 septembre 1868.

. . . . . .

Pendant que j'Ã©tais Ã Fontainebleau, il m'est arrivÃ© un accident Ã©trange. J'ai eu l'idÃ©e d'Ã©crire une nouvelle pour mon hÃ´tesse, que je voulais payer en monnaie de singe. Je n'ai pas eu le temps de la terminer; mais, ici, j'y ai mis le mot _fin_, auquel je crains qu'on ne trouve des longueurs. Mais le plus Ã©trange, c'est que j'avais Ã peine fini, que j'ai commencÃ© une autre nouvelle; la recrudescence de cette maladie de jeunesse m'alarme, et ressemble beaucoup Ã une seconde enfance. Bien entendu, rien de cela n'est pour le public. Lorsque j'Ã©tais dans ce chÃ¢teau, on lisait des romans modernes prodigieux, dont les auteurs m'Ã©taient parfaitement inconnus. C'est pour imiter ces messieurs que cette derniÃ¨re nouvelle est faite. La scÃ¨ne se passe en Lithuanie, pays qui vous est fort connu. On y parle le sanscrit presque pur. Une grande dame du pays, Ã©tant Ã la chasse, a eu le malheur d'Ãªtre prise et emportÃ©e par un ours dÃ©pourvu de sensibilitÃ©, de quoi elle est restÃ©e folle; ce qui ne l'a pas empÃªchÃ©e de donner le jour Ã un garÃ§on bien constituÃ© qui grandit et devient charmant; seulement, il a des humeurs noires et des bizarreries inexplicables. On le marie, et, la premiÃ¨re nuit de ses noces, il mange sa femme toute crue. Vous qui connaissez les ficelles, puisque je vous les dÃ©voile, vous devinez tout de suite le pourquoi. C'est que ce monsieur est le fils illÃ©gitime de cet ours mal Ã©levÃ©. _Che invenzione prelibata!_[1] Veuillez m'en donner votre avis, je vous en prie.

Je ne vais pas trop bien, et on me conseille d'aller reprendre des bains d'air comprimÃ© Ã Montpellier. Il est probable que vous ne me retrouverez pas Ã Paris, si vous n'y rentrez pas avant le 1er octobre. Je vous laisserai le roman de _FumÃ©e_, que j'ai pour vous depuis des siÃ¨cles. Je ne sais ce que devient l'auteur, qui Ã©tait derniÃ¨rement Ã Moscou avec la goutte et un roman historique en train. Je regrette beaucoup de n'avoir pas visitÃ© l'aquarium dont vous me parlez quand j'ai passÃ© par Boulogne. Il n'y a rien qui m'amuse plus que les poissons et les fleurs de mer. J'ai dÃ®nÃ© hier chez Sainte-Beuve, qui m'a fort intÃ©ressÃ©. Bien qu'il souffre beaucoup, il a un esprit charmant. C'est assurÃ©ment un des plus agrÃ©ables causeurs que j'aie entendus. Il est trÃ¨s-alarmÃ© des progrÃ¨s que font les clÃ©ricaux et prend la chose Ã cÅ ur. Je crois que le danger n'est pas de ce cÃ´tÃ©-lÃ . . . .

. . . . . .

Adieu, chÃ¨re amie; Ã©crivez-moi et ne lÃ¢chez pas tant vos lettres, de faÃ§on Ã ne mettre que trois mots Ã la ligne. Dites-moi trÃ¨s-candidement votre avis sur l'invention de l'ours.

[1] C'est la nouvelle qui a paru, depuis, sous le titre de _Lokis._

CCCXVI

Paris, mardi 29 septembre 1868.

ChÃ¨re amie, l'important, c'est que cette lecture ne vous ait pas fatiguÃ©e. Est-il possible que vous n'ayez pas devinÃ© tout

de suite combien cet ours Ã©tait mal lÃ©chÃ©? Pendant que je lisais, je voyais bien sur votre visage que vous n'admettiez pas ma donnÃ©e. Il me faut donc subir la vÃ´tre. Croyez-vous que le lecteur, moins timorÃ© que vous, acceptera ce conte de bonne femme, _du regard?_ Ainsi, c'est un simple regard de l'ours qui a rendu folle cette pauvre femme et qui a valu Ã monsieur son fils ses instincts sanguinaires. Il sera fait selon votre volontÃ©. Je me suis toujours bien trouvÃ© de vos conseils; mais, cette fois, vous abusez de la permission.

Je pars pour Montpellier samedi prochain. J'espÃ¨re vous dire adieu deux ou trois fois auparavant.

CCCXVII

Cannes, 16 novembre 1868.

ChÃ¨re amie, j'ai Ã©tÃ© et je suis encore bien malade. Les bains d'air comprimÃ©, qui m'avaient fait tant de bien le printemps passÃ©, n'ont pu me guÃ©rir d'une bronchite qui a succÃ©dÃ© Ã mon asthme et qui le vaut bien. Je suis depuis six semaines toussant et Ã©touffant, sans que les diffÃ©rentes drogues que je prends avec beaucoup de docilitÃ© et de rÃ©signation me fassent assez d'effet pour que je puisse reprendre ma vie habituelle. Je ne sors plus que lorsqu'il fait trÃ¨s-chaud. Je dors trÃ¨s-mal, et je passe mon temps Ã entretenir les _blue devils..._ C'est surtout la nuit que je souffre et me tourmente le plus. Si je suis aussi patraque avant l'hiver, que deviendrai-je lorsqu'il fera rÃ©ellement froid? VoilÃ ce qui me prÃ©occupe

trÃ¨s-dÃ©sagrÃ©ablement. Depuis trois ou quatre, jours, cependant, je suis un peu moins mal.

J'ai fait, au milieu de mes insomnies, une copie soignÃ©e du _Trouveur de miel_[1], avec les changements que vous m'avez conseillÃ©s et qui me paraissent l'avoir amÃ©liorÃ©. Il demeure douteux que l'ours ait poussÃ© ses attentats jusqu'au point de troubler une gÃ©nÃ©alogie illustre. Cependant, les personnes intelligentes comme vous comprendront qu'il est arrivÃ© un accident trÃ¨s-grave. J'ai envoyÃ© cette nouvelle Ã©dition Ã M. Tourguenief pour la rÃ©vision de la couleur locale, dont je suis un peu en peine. Le diable, c'est que ni lui ni moi n'avons pu trouver un Lithuanien qui sÃ»t sa langue et connÃ»t son pays. J'avais quelque envie d'envoyer cela Ã l'impÃ©ratrice pour sa fÃªte; mais j'ai rÃ©sistÃ© Ã la tentation, et j'ai bien fait. Dieu sait ce que l'ours serait devenu, au milieu du monde qui est Ã CompiÃ¨gne.--Nous avons eu un temps mÃ©diocre: ni froid ni vent, mais pas beaucoup de jours rÃ©ellement beaux. Je suis ici depuis quinze jours. Le reste du temps, je l'ai passÃ© Ã Montpellier, oÃ¹ je me suis horriblement ennuyÃ©. . . . . .

. . . . . .

VoilÃ le pauvre Rossini mort. On prÃ©tendait qu'il avait beaucoup travaillÃ©, bien qu'il ne voulÃ»t rien publier; cela m'a toujours paru trÃ¨s-improbable. La considÃ©ration de l'argent, qui avait une grande importance sur lui, aurait suffi pour qu'il publiÃ¢t, s'il avait rÃ©ellement composÃ© quelque chose. C'Ã©tait un des hommes les plus spirituels que j'aie vus, et on n'a rien entendu de plus merveilleux que l'air du _Barbier de SÃ©ville_ chantÃ© par lui. Aucun acteur ne lui Ã©tait compa-

rable. L'annÃ©e paraÃ®t Ãªtre mauvaise pour les grands hommes. On dit que Lamartine et Berryer sont trÃ¨s-gravement malades. Adieu, chÃ¨re amie; donnez-moi de vos nouvelles et quittez au plus vite le pays humide que vous habitez. En province, on n'a pas de maison chaude.

Si vous connaissez quelque livre amusant, faites-m'en part, je vous prie.

[1] _Lokis._

CCCXVIII

Cannes, 2 janvier 1869.

ChÃ¨re amie, vous n'avez donc pas reÃ§u une lettre que je vous ai adressÃ©e le mois passÃ© Ã P... Je crains qu'elle n'ait Ã©tÃ© perdue. Je ne prÃ©tends pas cependant me justifier tout Ã fait. Si vous saviez quelle vilaine et monotone vie je mÃ¨ne, vous comprendriez que c'est bien assez de la supporter sans en rendre compte. Le fait est que je vais mal. Pas le moindre progrÃ¨s! au contraire, on n'a pas mÃªme rÃ©ussi Ã pallier les spasmes douloureux que j'Ã©prouve de temps en temps. Nous avons un ciel et une mer magnifiques, et leurs influences, qui autrefois me rendaient la santÃ©, sont nulles maintenant. Que faut-il faire? je n'en sais rien, mais souvent j'ai grand dÃ©sir que cela finisse. Votre voyage me paraÃ®t trÃ¨s-agrÃ©able; mais je n'approuve pas votre retour par le Tyrol dans la saison que vous me dites. Vous aurez beaucoup de neige. Vous perdrez la peau de vos joues, et vous ne verrez rien de bien beau. N'importe par quel autre chemin, vous auriez mieux. Innspruck, ou plutÃ´t Innsbruck, est une petite ville trÃ¨s-pittoresque; mais, pour qui a vu la Suisse, cela ne vaut pas la peine de se dÃ©ranger, non plus

que les statues de bronze de la cathÃ©drale. Je ne vois sur votre route que Trente qui offre de l'intÃ©rÃªt.

Pourquoi n'iriez-vous pas en Sicile voir l'Etna, qui, dit-on, fait des siennes? Vous n'avez pas le mal de mer, et il est probable qu'Ã Naples on organise des bateaux pour aller voir le spectacle. Dans une huitaine de jours, vous aurez pu voir l'Etna, Palerme et Syracuse.

J'ai recopiÃ© _l'Ours_ que vous savez et je l'ai lÃ©chÃ© avec un certain soin. Beaucoup de choses sont changÃ©es en mieux, je crois. Le titre et les noms changÃ©s Ã©galement. Pour les personnes aussi peu intelligentes que vous, les maniÃ¨res de cet ours resteront fort mystÃ©rieuses. Mais on ne pourra rien conclure Ã son dÃ©savantage, quelque perspicace qu'on soit. Il y a une infinitÃ© de choses qui demeurent inexpliquÃ©es. Les mÃ©decins me disent que les plantigrades sont plus que d'autres bÃªtes en mesure de s'allier Ã nous; mais naturellement les exemples sont rares, les ours Ã©tant peu avantageux. . . . . .

OÃ¹ est le sel de cette apoplexie de M. de Nieuwerkerke annoncÃ©e par tous les journaux et dÃ©mentie plus tard? Comme on devient bÃªte! Cela fait des progrÃ¨s rapides. Avez-vous eu la curiositÃ© d'aller entendre des discussions dans la salle du PrÃ©-aux-Clercs sur le mariage et l'hÃ©rÃ©ditÃ©? On dit que cela est trÃ¨s-amusant pendant quelques minutes, et, par rÃ©flexion, trÃ¨s-effrayant lorsqu'on se reprÃ©sente combien de fous et de chiens enragÃ©s, courent les rues. On m'Ã©crit qu'il y a des femmes qui font des discours qui ne sont ni les moins furieux, ni les moins bÃªtes. Ces symptÃ´mes me font frÃ©mir; on est dans ce pays volontairement aveugle.

Adieu, chÃ¨re amie; je vous souhaite une bonne annÃ©e.

CCCXIX

Cannes, 23 fÃ©vrier 1869.

Ne m'en voulez pas, chÃ¨re amie, si je ne vous Ã©cris pas. Je n'ai pas de bonnes nouvelles Ã vous donner de moi, et Ã quoi bon vous envoyer de mauvais bulletins? Le fait est que je suis toujours trÃ¨s-souffrant, et je m'aperÃ§ois que mon mal n'est pas guÃ©rissable. J'ai essayÃ© de je ne sais combien de remÃ¨des infaillibles; j'ai Ã©tÃ© entre les mains de trois ou quatre trÃ¨s-habiles hommes, pas un seul ne m'a donnÃ© le moindre soulagement. Je me trompe, j'ai trouvÃ© Ã Nice, il y a quelque temps, un homme de beaucoup d'esprit, un peu charlatan, qui m'a donnÃ© gratis des pilules qui m'ont dÃ©barrassÃ© de certaines suffocations trÃ¨s-pÃ©nibles qui arrivaient toutes les nuits. Ã€ prÃ©sent, c'est le matin qu'elles me prennent, mais avec moins de force, et elles durent moins longtemps. Quant Ã la bronchite, qui est le morceau de rÃ©sistance de ma maladie, elle est au beau fixe.

Souffreteux et triste comme je suis, je n'ai que la force de lire, et je n'ai guÃ¨re de livres. J'ai lu avec intÃ©rÃªt, ces jours passÃ©s, les _MÃ©moires d'un paysan Ã©cossais_ qui, Ã force d'intelligence et de travail, est devenu homme de lettres, professeur de gÃ©ologie et un homme cÃ©lÃ¨bre. Malheureusement, il s'est coupÃ© la gorge il y a peu de temps, le travail ayant sans doute tout Ã fait usÃ© sa cervelle. Il s'appelait Hugh Miller.--Je pense que vous trouverez mon _Ours_ plus prÃ©sentable sous

sa nouvelle forme. Quand je puis peindre, j'y fais des illustrations pour le donner Ã l'impÃ©ratrice quand je reviendrai Ã Paris. Ne croyez pas que je reprÃ©sente toutes les scÃ¨nes, celle par exemple oÃ¹ cet ours s'oublie. Adieu, chÃ¨re amie; je regrette pour vous que vous ne retourniez pas Ã Rome cette annÃ©e. Il me semble que tout va se gÃ¢tant. Il n'y a plus d'Espagne; bientÃ´t, il n'y aura plus de saint-siÃ¨ge. La perte sera plus' ou moins grande, selon les idÃ©es des gens. Mais c'est une chose qu'il faut voir une fois (comme diverses autres choses), pour n'avoir pas de tentations ni de regrets. Adieu. . . . . .

. . . . . .

CCCXX

Cannes, 19 mars 1869.

ChÃ¨re amie, j'ai Ã©tÃ© bien malade. Me voici en convalescence, bien faible encore, mais, dit-on, hors de tout danger. C'est une bronchite aiguÃ« qui est venue s'ajouter Ã ma bronchite chronique. Pendant quatre ou cinq jours, j'ai Ã©tÃ© en danger. Ã€ prÃ©sent, je me lÃ¨ve, je me promÃ¨ne dans ma chambre, et on me promet que bientÃ´t je pourrai me promener au soleil. Adieu, chÃ¨re amie. SantÃ© et prospÃ©ritÃ©.

CCCXXI

Cannes, 23 avril 1869.

ChÃ¨re amie, je pars aprÃ¨s-demain en assez mÃ©diocre Ã©tat, mais il me faut enfin quitter ce pays-ci. Mon cousin, dans la maison de qui je demeure, est mort, et sa pauvre femme n'a personne auprÃ¨s d'elle. Je suis encore trÃ¨s-faible, mais je crois que je pourrai supporter la route. Je vous prÃ©viendrai lorsque je serai arrivÃ© et j'espÃ¨re vous trouver en bonne santÃ©. Adieu, chÃ¨re amie.

CCCXXII

Paris, dimanche 2 mai 1869.

ChÃ¨re amie, je suis Ã Paris depuis quelques jours, mais j'Ã©tais si fatiguÃ© du voyage et si souffrant, que je n'ai pas eu le courage de vous Ã©crire. Venez me voir pour me consoler. Adieu.

CCCXXIII

Paris, 4 mai 1869.

Je suis dÃ©solÃ© que vous n'ayez pas attendu deux minutes. Vous n'avez pas voulu qu'on me prÃ©vÃ®nt, vous vous Ãªtes bornÃ©e Ã remettre mon livre, et vous appelez cela une visite Ã un malade! Votre charitÃ© en a Ã©tÃ© facilement quitte. Mais cela ne compte pas; d'ailleurs, je suis un peu mieux; j'aurais besoin de vous pour me mener Ã l'Exposition, oÃ¹ je ne voudrais pas voir des croÃ»tes et des nuditÃ©s.--Vous serez mon guide. Vous souvenez-vous du temps oÃ¹ j'Ã©tais le vÃ´tre?--Dites-moi quel jour vous conviendra. Adieu, chÃ¨re amie.

CCCXXIV

Paris, samedi 12 juin 1869.

ChÃ¨re amie, ce temps sombre avec des alternanatives de chaud et de froid me dÃ©sole et me fait grand mal; aussi je suis d'une humeur de chien. Le tapage qui se fait tous les soirs sur les boulevards, et qui rappelle les beaux temps de 1848, ne contribue pas peu Ã m'attrister et Ã faire que, comme Hamlet, _man delights me not nor woman neither._

Ce qui m'afflige le plus dans toutes ces tristes affaires, c'est la profonde bÃªtise. Ce peuple, qui se dit et se croit le plus spirituel de la terre, tÃ©moigne son dÃ©sir de jouir du gouvernement rÃ©publicain en dÃ©molissant les baraques oÃ¹ de pauvres gens vendent les journaux. Il crie _Vive la Lanterne!_ et il casse les rÃ©verbÃ¨res. C'est Ã se voiler la face. Le danger est qu'il y a pour la bÃªtise une sorte d'Ã©mulation comme pour toute autre chose, et, entre les Chambres et le gouvernement, Dieu sait ce qui se pourra faire.

Je passe mon temps Ã dÃ©chiffrer des lettres du duc d'Albe et de Philippe II que m'a donnÃ©es l'impÃ©ratrice. Ils Ã©crivaient tous les deux comme des chats. Je commence Ã lire assez couramment Philippe II; mais son capitaine gÃ©nÃ©ral m'embarrasse encore beaucoup. Je viens de lire une de ses lettres Ã son auguste maÃ®tre, Ã©crite peu de jours aprÃ¨s la mort du comte d'Egmont, et dans laquelle il s'apitoie sur le sort de la comtesse, qui n'a pas. _un pain_ aprÃ¨s avoir eu dix mille florins de dot. Philippe II a une maniÃ¨re embrouillÃ©e et longue de dire les choses les plus simples. Il est trÃ¨s-difficile de deviner ce qu'il veut, et il me semble que son but constant est d'embarrasser son

lecteur et de l'abandonner Ã son initiative. Cela faisait la paire d'hommes la plus haÃ¯ssable qui ait existÃ©, et, malheureusement, ni l'un ni l'autre n'ont Ã©tÃ© pendus, ce qui n'est pas Ã la louange de la Providence. J'ai aussi reÃ§u d'Angleterre un livre curieux, oÃ¹ l'on prÃ©tend que Jeanne la Folle n'Ã©tait pas folle, mais hÃ©rÃ©tique, et que, pour cette raison, maman, papa, et son mari, et son fils, se sont entendus pour la tenir en prison avec, de temps Ã autre, un peu de torture. Vous lirez cela quand vous voudrez, le livre est Ã vos ordres.

Je n'ai pas grand'chose Ã vous dire de ma santÃ©, qui n'est pas florissante; un peu meilleure peut-Ãªtre qu'avant mon dÃ©part. Cependant, je tousse toujours et je ne puis ni manger ni dormir.

Adieu, chÃ¨re amie; donnez-moi de vos nouvelles.

CCCXXV

Paris, 29 juin 1869.

Merci de votre lettre, chÃ¨re amie. Je suis outrÃ© contre les poÃ¨tes et les climats prÃ©tendus tempÃ©rÃ©s. Il n'y a pas de printemps, il n'y a pas mÃªme d'Ã©tÃ©. Aujourd'hui, je me suis hasardÃ© dehors et je suis rentrÃ© transi. Quand je pense qu'il y a des gens qui vont dans les bois et qui y parlent mÃªme d'amour par des temps aussi cruels, je suis tentÃ© de crier au miracle. Je dis que cela se fait encore, je me trompe, c'est impossible, et mÃªme jamais cela ne s'est fait. J'ai fini l'histoire de la princesse Tarakanof, qui Ã©tait une pÃ©ronnelle, mais elle

avait un amant dont les lettres vous amuseront. Il a eu le sort de beaucoup de mortels. J'espÃ¨re que le _Journal des Savants_ pÃ©nÃ¨tre Ã ***; sinon, je tÃ¢cherai de vous l'envoyer.

Je vais jeudi Ã Saint-Cloud, oÃ¹ je passerai probablement une quinzaine de jours. Je ne sais trop comment je soutiendrai la vie que je vais mener, bien que je sois, m'a-t-on dit, Ã peu prÃ¨s le seul invitÃ©. Au reste, si je m'en trouve mal, en une heure je puis Ãªtre rÃ©intÃ©grÃ© dans mes foyers. Je vous ai dit quelque chose de toutes les tribulations que j'ai ici dans ma maison, et je vous avouerai que ce n'est pas sans grande joie que je m'en Ã©loigne. J'ai eu, depuis votre dÃ©part, deux ou trois scÃ¨nes des plus ennuyeuses.

Je lis avec toute la peine possible le _Saint Paul_ de M. Renan. DÃ©cidÃ©ment, il a la monomanie du paysage. Au lieu de conter son affaire, il dÃ©crit les bois et les prÃ©s. Si j'Ã©tais abbÃ©, je m'amuserais Ã lui faire un article de revue. Avez-vous lu la harangue de notre saint-pÃ¨re le pape?. . . . . .

Je suis sÃ»r que nous allons avoir en paroles et en actions des Ã©normitÃ©s pour lesquelles il n'y aura pas assez de pommes cuites. HÃ©las! cela peut finir par des projectiles plus durs! Quel malheur que l'esprit moderne soit si plat! Croyez-vous qu'on l'ait jamais Ã©tÃ© autant? sans doute, il y a eu des siÃ¨cles oÃ¹ l'on Ã©tait plus ignorant, plus barbare, plus absurde, mais il y avait Ã§Ã et lÃ quelques grands gÃ©nies pour faire compensation, tandis qu'aujourd'hui, ce me semble, c'est un nivellement trÃ¨s-bas de toutes les intelligences. Comme je ne sors guÃ¨re, je lis beaucoup. On m'a envoyÃ© les Å uvres de Baudelaire, qui m'ont rendu furieux. Baudelaire Ã©tait fou! Il est mort Ã l'hÃ´pital aprÃ¨s avoir fait des vers qui lui ont valu l'estime de Victor

Hugo, et qui n'avaient d'autre mÃ©rite que d'Ãªtre contraires aux mÅ urs. Ã prÃ©sent, on en fait un homme de gÃ©nie mÃ©connu!--J'ai vu aujourd'hui un trÃ¨s-beau dessin d'une fresque merveilleuse dÃ©couverte Ã PompÃ©i. Cela a l'air d'une procession en l'honneur de CybÃ¨le, Ã qui Hercule rend visite. Devant CybÃ¨le est un monsieur dÃ©pourvu de modestie; d'autres portent un serpent en grande pompe, un serpent roulÃ© autour d'un arbre. Je ne comprends rien au sujet. Vous avez vu Ã PompÃ©i le petit temple d'Isis, c'est de ce cÃ´tÃ© qu'on a trouvÃ© la fresque en question.--Adieu, chÃ¨re amie; donnez-moi de vos nouvelles, afin que je puisse vous voir Ã votre passage. D'ici Ã quelques jours, vous pouvez m'Ã©crire au palais de Saint-Cloud.

CCCXXVI

Paris, mercredi soir 5 aoÃ»t 1869.

. . . . . .

J'ai passÃ© un mois Ã Saint-Cloud en tolÃ©rable Ã©tat. Je n'ai jamais Ã©tÃ© parfaitement bien les matins et les soirs, mais la journÃ©e n'Ã©tait pas mauvaise. Le grand air m'a fait du bien, Ã ce que je crois, et m'a donnÃ© un peu de force. En revenant dimanche, j'ai Ã©tÃ© repris d'oppressions trÃ¨s-douloureuses qui ont durÃ© deux jours. Puis mon mÃ©decin de Cannes est venu avec un remÃ¨de nouveau de son invention, qui m'a guÃ©ri. Ce sont des pilules d'eucalyptus, et l'eucalyptus est un arbre de l'Australie, naturalisÃ© Ã Cannes. Cela va bien,

pourvu que cela dure, comme disait en l'air un homme qui tombait d'un cinquiÃ¨me Ã©tage.

Ã€ Saint-Cloud, j'ai lu l'_Ours_ devant un auditoire trÃ¨s-select, dont plusieurs demoiselles, qui n'ont rien compris, Ã ce qu'il m'a semblÃ©; ce qui m'a donnÃ© envie d'en faire cadeau Ã la _Revue_; puisque cela ne cause pas de scandale. Dites-moi votre faÃ§on de penser lÃ -dessus, en tÃ¢chant de vous reprÃ©senter trÃ¨s-exactement le pour et le contre. Il faut tenir compte des progrÃ¨s en hypocrisie que le siÃ¨cle a faits depuis quelques annÃ©es. Qu'en diront vos amis? Aussi bien faut-il se faire ses histoires Ã soi-mÃªme, car celles qu'on vous fait ne sont guÃ¨re amusantes. . . . . .

. . . . . .

N'avez-vous pas Ã©tÃ© affligÃ©e pour votre mÃ¨re l'Ã glise, de l'accident de Cracovie? je suis sÃ»r que, si on y regardait de prÃ¨s, on trouverait ailleurs des choses semblables. Il faut lire l'affaire dans le Times. . . . . .

. . . . . .

J'ai dÃ®nÃ©, il y a quelques jours, avec l'innocente Isabelle. Je l'ai trouvÃ©e mieux que je ne l'aurais cru. Le mari, qui est tout petit, est un monsieur trÃ¨s-poli et m'a fait beaucoup de compliments pas trop mal tournÃ©s. Le prince des Asturies est trÃ¨s-gentil et a l'air intelligent... Il ressemble Ã *** et aux infants du temps de VÃ©lasquez. Je m'ennuie beaucoup. Il fait trÃ¨s-chaud au Luxembourg, et toute cette affaire du sÃ©natus-consulte n'a rien de plaisant. On va ouvrir l'Ã©tablissement au public, ce qui me dÃ©plaÃ®t fort[1].

Adieu, chÃ¨re amie; Ã©crivez-moi quelque chose de gai, car je suis fort mÃ©lancolique. J'aurais bien besoin de votre gaietÃ© et de votre prÃ©sence rÃ©elle.

[1]Les sÃ©ances du SÃ©nat allaient devenir publiques.

CCCXXVII

Paris, 7 septembre 1869.

ChÃ¨re amie, comptez-vous rester encore longtemps Ã ***? ne reviendrez-vous pas bientÃ´t ici? Je commence Ã regarder du cÃ´tÃ© du Midi, bien que je n'aie pas encore senti les approches de l'hiver; mais je me suis promis de ne pas me laisser surprendre par le froid. Je suis depuis quelques jours un peu mieux, ou, pour parler plus exactement, moins mal. J'ai pris ici des bains d'air comprimÃ© qui m'ont fait un peu de bien, et on me fait suivre un traitement nouveau qui me rÃ©ussit assez. Je suis toujours trÃ¨s-solitaire, je ne sors jamais le soir et ne vois presque personne. Moyennant toutes ces prÃ©cautions, je vis, ou Ã peu prÃ¨s. Buloz est parvenu Ã me sÃ©duire. Ã€ Saint-Cloud, l'impÃ©ratrice m'avait fait lire l'_Ours_;--cela s'appelle Ã prÃ©sent _Lokis_ (c'est _ours_ en _jmoude_)--devant de petites demoiselles qui, ainsi que je crois vous l'avoir dit, n'y ont rien compris du tout. Cela m'a encouragÃ©, et, le 15 de ce mois, la chose paraÃ®tra dans la _Revue._ J'y ai fait quelques changements outre les noms, et j'aurais voulu en faire beaucoup d'autres, mais le courage m'a manquÃ©. Vous me direz ce que vous en pensez.

Hier, nous avons fini notre petite affaire[1]. Je ne sais trop ce qui en rÃ©sultera; le respectable public est si parfaitement bÃªte, qu'il a peur Ã prÃ©sent de ce qu'il a voulu. Il me semble

que le bourgeois, qui votait pour M. Ferry il y a quelques mois, pense qu'il va se trouver dÃ©sarmÃ© devant des journÃ©es de juin plus ou moins prochaines; sa spÃ©cialitÃ© est de n'Ãªtre jamais content, de ses Å uvres particuliÃ¨rement. La maladie de l'empereur n'est pas grave, mais elle peut se prolonger et se renouveler. On dit, et je suis portÃ© Ã le croire, que le grand voyage d'Orient sera dÃ©commandÃ©; peut-Ãªtre, encore les mauvaises relations entre le sultan et le vice-roi sont-elles suffisantes pour mettre Ã vau-l'eau les projets d'excursion.

Avez-vous lu, dans la _Revue des Deux Mondes_, l'histoire de la princesse Tarakanof? mais cela est vieux et je crois vous avoir montrÃ© les Ã©preuves.

Je dois faire cet hiver une _Vie de Cervantes_ pour servir de prÃ©face Ã une nouvelle traduction de _Don Quichotte._ Y a-t-il longtemps que vous n'avez lu _Don Quichotte?_ vous amuse-t-il toujours? vous Ãªtes-vous rendu compte du pourquoi? Il m'amuse et je n'en trouve pas de raison valable; au contraire, j'en pourrais dire beaucoup qui devraient prouver que le livre est mauvais; pourtant, il est excellent. Je voudrais savoir vos idÃ©es lÃ -dessus; faites-moi le plaisir de relire quelques chapitres et de vous faire des questions; je compte sur ce service de votre part.

Adieu; j'espÃ¨re que le mois ne se passera pas sans que je vous voie.

[1] Adoption du projet de sÃ©natus-consulte, sÃ©ance du 6 septembre 1869.

CCCXXVIII

Cannes, 11 novembre 1869.

ChÃ¨re amie, je suis ici par le plus beau temps et le plus persistant du monde; ce qui rÃ©duit au dÃ©sespoir les jardiniers, qui ne peuvent faire pousser leurs choux. J'ai le regret de ne m'y guÃ¨re porter mieux que s'il faisait mauvais temps. J'ai toujours, matin et soir, des moments d'oppression trÃ¨s-pÃ©nible; je ne puis marcher sans me fatiguer et sans Ã©touffer; enfin, je suis toujours trÃ¨s-patraque et misÃ©rable. J'ai eu, de plus, des tracas trÃ¨s-graves: P..., que j'avais emmenÃ©e avec moi, est devenue tout Ã coup si maussade et si impertinente, que j'ai dÃ» la renvoyer; vous sentez que perdre une femme qui est depuis quarante ans chez moi n'est pas chose agrÃ©able. Heureusement, le repentir est venu; elle a demandÃ© pardon avec tant d'instances, que j'ai eu un assez bon prÃ©texte pour cÃ©der et la conserver. Il est si difficile aujourd'hui de trouver des domestiques sÃ»rs, et P... a tant de qualitÃ©s, qu'il m'aurait Ã©tÃ© impossible de la remplacer. J'espÃ¨re que la colÃ¨re et la fermetÃ© dont j'ai fait preuve et dont, entre vous et moi, je ne me croyais guÃ¨re capable, auront un effet salutaire pour l'avenir et empÃªcheront le retour de semblables incidents.

J'ai dÃ©jeunÃ© hier Ã Nice avec M. Thiers, qui est bien changÃ© au physique depuis la mort de madame Dosne, et au moral nullement, Ã ce qu'il m'a semblÃ©. Sa belle-mÃ¨re Ã©tait l'Ã¢me de sa maison; elle lui avait fait un salon, lui amenait du monde, savait Ãªtre aimable pour les gens politiques ou autres. Enfin, elle rÃ©gnait dans une cour composÃ©e d'Ã©lÃ©ments trÃ¨s-hÃ©tÃ©rogÃ¨nes, et avait l'art de les tourner tous au profit de M. Thiers. Aujourd'hui, la solitude a commencÃ© pour lui; sa femme ne se mÃªlera de rien.

En politique, j'ai trouvÃ© Thiers encore plus changÃ©; il est redevenu sensÃ©, Ã voir cette immense folie qui s'est emparÃ©e de ce pays-ci, et il s'apprÃªte Ã la combattre, comme il faisait en 1849. Je crains qu'il ne se fasse un peu d'illusion sur ses forces. Il est beaucoup plus facile de crever les outres d'Ã ole que de les raccommoder et de les rendre _air tight._ Il me semble probable que nous allons Ã un combat; le chassepot est tout-puissant et pourra donner Ã la populace de Paris une leÃ§on historique, comme disait le gÃ©nÃ©ral Changarnier; mais saura-t-on s'en servir Ã propos? AprÃ¨s s'en Ãªtre servi, que pourra-t-on faire? Le gouvernement personnel est devenu impossible, et le gouvernement parlementaire, sans bonne foi, sans honnÃªtetÃ© et sans hommes habiles, me paraÃ®t non moins impossible. Enfin, l'avenir, et je pourrais dire le prÃ©sent, est pour moi des plus sombres.

Adieu, chÃ¨re amie; portez-vous bien et donnez-moi de vos nouvelles.

CCCXXIX

Cannes, 6 janvier 1870.

ChÃ¨re amie, je vous remercie de votre lettre et de vos souhaits. Si je n'y ai pas rÃ©pondu tout de suite, c'est que je n'en avais pas la force matÃ©rielle. Le froid qui est venu tout Ã coup trÃ¨s-rigoureux m'avait fait le plus grand mal. Aujourd'hui, je suis un peu moins souffrant, et j'en profite pour vous Ã©crire. Je suis bien dÃ©couragÃ©; rien ne me rÃ©ussit. J'essaye de tous les remÃ¨des, et je me retrouve toujours au mÃªme point;

aprÃ¨s quelques jours de calme, le mal revient aussi puissant que jamais, je dors trÃ¨s-mal et trÃ¨s-difficilement. Non-seulement, je ne mange pas, mais j'ai horreur de toute espÃ¨ce d'aliment. Presque tout le jour, j'Ã©prouve un malaise affreux, parfois des spasmes; je puis Ã peine lire, et, bien souvent, je ne comprends pas ce que j'ai sous les yeux. J'ai une idÃ©e que je voudrais mettre en Å uvre; mais comment travailler au milieu de ces ennuis! VoilÃ , chÃ¨re amie, la situation oÃ¹ je me trouve. J'ai la certitude que c'est une mort lente et trÃ¨s-douloureuse qui s'approche. Il faut en prendre son parti.

La politique, Ã laquelle je ne comprends plus rien du tout, n'est pas faite pour me donner des distractions agrÃ©ables. Il me semble que nous marchons Ã une rÃ©volution pire que celle que nous avons traversÃ©e ensemble assez gaiement il y a une vingtaine d'annÃ©es. Je voudrais bien que la reprÃ©sentation fÃ»t un peu retardÃ©e, pour n'y pas assister.

Il a gelÃ© ici Ã six degrÃ©s, phÃ©nomÃ¨ne qui ne s'Ã©tait pas produit depuis 1821, au dire des anciens; tous les jardins ont Ã©tÃ© ravagÃ©s. Le froid est venu au moment oÃ¹ l'on pouvait se croire en plein Ã©tÃ©; la saison Ã©tait avancÃ©e, tout Ã©tait en fleur. C'Ã©tait lamentable de voir les grandes plantes Ã belles fleurs comme les wigandias, hauts de sept Ã huit pieds la veille, avec de nombreux boutons, rÃ©duits en consistance d'Ã©pinards dans l'espace d'une nuit. Adieu, chÃ¨re amie; portez-vous bien et donnez-moi quelquefois de vos nouvelles. Je vous souhaite une bonne annÃ©e...

CCCXXX

Cannes, 10 fÃ©vrier 1870.

ChÃ¨re amie, s'il y a longtemps que je ne vous ai Ã©crit, c'est que je n'avais que de tristes choses Ã vous dire de moi. Je suis toujours de plus en plus patraque et je mÃ¨ne une vie vraiment misÃ©rable. Je ne dors presque pas et je souffre presque tout le reste du temps. Ajoutez Ã cela que l'hiver a Ã©tÃ© affreux. Toutes les belles fleurs qui faisaient la gloire du pays ont Ã©tÃ© dÃ©truites, beaucoup d'orangers ont gelÃ©, et il n'y aura pas de fleurs assez pour vous faire de la pommade. Jugez de l'effet que produit sur un Ãªtre nerveux comme moi la pluie, le froid, la grÃªle du ciel; on en souffre dix fois plus ici qu'on ne ferait Ã Paris.

Eh bien, vous avez eu une Ã©meute aussi bÃªte que le hÃ©ros[1] qui en a Ã©tÃ© la cause; nous prÃ©sentons un triste spectacle par la faÃ§on dont nous usons de la libertÃ© et du gouvernement parlementaire. Il est impossible de n'Ãªtre pas frappÃ© de l'audace vraiment risible avec laquelle on prÃ©sente et on soutient Ã la Chambre les _spropositi_ les plus Ã©normes, que personne ne s'aviserait d'Ã©mettre dans un salon. Ce rÃ©gime reprÃ©sentatif est une comÃ©die peu amusante; tout le monde y ment avec effronterie et nÃ©anmoins se laisse prendre par le mieux disant. Il y a des gens qui trouvent que CrÃ©mieux est Ã©loquent et que Rochefort est un grand citoyen.--On Ã©tait certainement bien bÃªte en 1848, mais on l'est encore plus aujourd'hui.

Je fais l'essai d'un papier chimique anglais et je ne sais si vous pourrez me lire. Je viens de traduire pour la _Revue_ une nou-

velle de Tourguenief qui paraÃ®tra le mois prochain. J'Ã©cris pour moi et peut-Ãªtre pour vous une petite histoire oÃ¹ il est fort question d'amour. Adieu; je vous souhaite santÃ© et prospÃ©ritÃ©.

[1] Victor Noir.

CCCXXXI

Cannes, 7 avril 1870.

ChÃ¨re amie, je ne vous ai pas Ã©crit parce que je n'avais que de mauvaises nouvelles Ã vous donner. J'ai Ã©tÃ© toujours sinon malade, du moins souffrant. Je le suis encore. Je suis d'une faiblesse dÃ©sespÃ©rante, et il m'est impossible d'aller Ã cent pas de chez moi sans m'asseoir plusieurs fois. TrÃ¨s-souvent, surtout la nuit, je suis pris de crises trÃ¨s-douloureuses et qui durent longtemps. Â«Les nerfs!Â» me dit-on. Or, la mÃ©decine, comme vous le savez, est Ã peu prÃ¨s impuissante lorsqu'il s'agit de nerfs. Lundi dernier, voulant faire une expÃ©rience et savoir si je pouvais supporter le voyage de Paris, je suis allÃ© Ã Nice faire des visites. J'ai cru un instant que je commettrais l'indiscrÃ©tion de mourir chez quelqu'un que je ne connaissais pas assez intimement pour prendre cette libertÃ©. Je suis revenu ici en mauvais Ã©tat et j'ai passÃ© vingt-quatre heures Ã Ã©touffer. Hier, j'ai Ã©tÃ© un peu mieux. Je suis sorti et me suis promenÃ© au bord de la mer, suivi d'un pliant sur lequel je m'asseyais tous les dix pas. VoilÃ ma vie. J'espÃ¨re pouvoir, Ã la fin du mois, me mettre en route pour Paris. La chose sera-t-elle possible? Je me demande souvent si je pourrai monter mon

escalier? Vous qui savez tant de choses, connaissez-vous quelque appartement oÃ¹ je pourrais caser mes livres et ma personne sans monter beaucoup de marches? Je voudrais bien n'Ãªtre pas trop loin de l'Institut.

J'ai reÃ§u une lettre, trÃ¨s-bien tournÃ©e, de M. Ã mile Ollivier, qui me demande ma voix[1]. Je lui ai rÃ©pondu que je n'Ã©tais plus de ce monde; je pense qu'il sera nommÃ© sans difficultÃ©.

Que vous avez raison de trouver que tout le monde est fou! La gauche soutenant que consulter le peuple sur la constitution, c'est faire du despotisme, prouve bien de quel faux mÃ©tal elle est fondue! Mais le plus triste, c'est que tant d'absurditÃ© ne rÃ©volte personne. Au fond, nous sommes dans un temps oÃ¹ il n'y a plus ni ridicule ni absurditÃ©. Tout se dit et tout s'imprime sans scandale.

Je ne sais quand paraÃ®tra la notice sur Cervantes; elle sera en tÃªte d'une grande et belle Ã©dition de _Don Quichotte_, que je vous ferai lire un de ces jours. Quant Ã l'histoire dont je vous ai parlÃ©, je la rÃ©serve pour mes Å uvres posthumes. Cependant, si vous voulez la lire en manuscrit, vous pourrez avoir ce plaisir, qui durera un quart d'heure.

Adieu, chÃ¨re amie; portez-vous bien. La santÃ© est le premier des biens. Je ne bougerai pas avant la fin d'avril. Je pense vous retrouver Ã Paris. Adieu encore.

[1] Pour l'AcadÃ©mie franÃ§aise.

CCCXXXII

Cannes, 15 mai 1870.

ChÃ¨re amie, j'ai Ã©tÃ© bien malade et je le suis encore. Il n'y a que quelques jours qu'on me permet de mettre le nez dehors. Je suis horriblement faible; cependant, on me fait espÃ©rer qu'Ã la fin de la semaine prochaine je pourrai me mettre en route. Probablement je reviendrai Ã petites journÃ©es, car je ne pourrais jamais supporter vingt-quatre heures de chemin de fer. Ma santÃ© est absolument ruinÃ©e. Je ne puis encore m'habituer Ã cette vie de privations et de souffrances; mais, que je m'y rÃ©signe ou non, je suis condamnÃ©. Je voudrais au moins trouver quelques distractions dans le travail; mais, pour travailler, il faut une force qui me manque. J'envie beaucoup quelques-uns de mes amis, qui ont trouvÃ© moyen de sortir de ce monde tout d'un coup, sans souffrances, et sans les ennuyeux avertissements que je reÃ§ois tous les jours. Les tracas politiques dont vous me parlez ont troublÃ© aussi le petit coin de terre que j'habite. J'ai vu ici pleinement combien les hommes sont ignorants et bÃªtes. Je suis convaincu que bien peu d'Ã©lecteurs ont eu connaissance de ce qu'ils faisaient. Les rouges, qui sont ici en majoritÃ©, avaient persuadÃ© aux imbÃ©ciles, encore bien plus nombreux, qu'il s'agissait d'un impÃ´t nouveau Ã Ã©tablir. Enfin, le rÃ©sultat a Ã©tÃ© bon[1]. Â«C'est bien coupÃ©, il s'agit de coudre,Â» comme disait Catherine de MÃ©dicis Ã Henri III. Malheureusement, je ne vois guÃ¨re dans ce pays-ci des gens qui sachent manier l'aiguille. Comment trouvez-vous mon ami M. Thiers, qui, aprÃ¨s l'histoire des banquets en 1848, recommence la mÃªme tactique? On dit qu'on n'attrape pas les pies deux fois de suite avec le mÃªme piÃ¨ge; mais les hommes, et les hommes d'esprit, sont bien plus faciles Ã prendre.

Je pense Ã quitter mon logement, et je voudrais bien en trouver un moins Ã©levÃ© dans votre quartier. Pouvez-vous me donner des informations et des idÃ©es Ã ce sujet? . . . . . .

. . . . . .

Rien de plus beau que ce pays-ci en cette saison. Il y a tant de fleurs et de si belles partout, que la verdure est une exception dans le paysage. Adieu.

[1] Le vote du plÃ©biscite.

CCCXXXIII

Paris, 26 juin 1870.

ChÃ¨re amie, je suis malade depuis un mois. Il m'est impossible de rien faire, mÃªme lire. Je souffre beaucoup et n'ai que peu d'espÃ©rance. Cela durera peut-Ãªtre longtemps. J'ai mis de l'ordre dans un des rayons de ma bibliothÃ¨que, et je vous garde les _Lettres de madame de SÃ©vignÃ©_, en douze volumes, et un petit Shakespeare. Quand vous viendrez Ã Paris, je vous les enverrai. Merci de penser Ã moi.

CCCXXXIV

Paris, 18 juillet 1870.

ChÃ¨re amie, j'ai Ã©tÃ© et je suis encore bien malade. Depuis six semaines, je n'ai pu sortir de ma chambre et presque de mon lit. C'est la troisiÃ¨me ou quatriÃ¨me bronchite qui m'arrive depuis le commencement de l'annÃ©e. Cela ne me promet rien de bon pour l'hiver prochain. Lorsque la chaleur que nous avons eue ne me met pas Ã l'abri des rhumes, que sera-ce lorsqu'il fera froid?

Je crois qu'il faut se porter admirablement bien et avoir des nerfs d'une vigueur particuliÃ¨re pour que les Ã©vÃ©nements qui se passent glissent sans trop affecter. Je n'ai pas besoin de vous dire ce que j'Ã©prouve. Je suis de ceux qui croient que la chose ne pouvait pas s'Ã©viter[1]. On aurait peut-Ãªtre pu retarder l'explosion, mais il Ã©tait impossible de la conjurer absolument. Ici, la guerre est plus populaire qu'elle ne l'a jamais Ã©tÃ©, mÃªme parmi les bourgeois. On est trÃ¨s-braillard, ce qui est mauvais assurÃ©ment; mais on s'enrÃ´le et on donne de l'argent, ce qui est l'essentiel. Les militaires sont pleins de confiance; mais, quand on pense que tout l'avenir est soumis au hasard d'un boulet ou d'une balle, il est difficile de partager cette confiance.

Au revoir, chÃ¨re amie; je suis dÃ©jÃ fatiguÃ© de vous avoir Ã©crit ces deux petites pages. Je suis patraque au dernier point; cependant, mes mÃ©decins disent que je suis mieux, mais je ne m'en aperÃ§ois guÃ¨re. Je n'ai point envoyÃ© chez vous les livres, craignant qu'il n'y eÃ»t personne pour les recevoir.

Adieu encore; je vous embrasse de cÅ ur.

[1] La guerre avec la Prusse.

CCCXXXV

Paris, mardi 9 aoÃ»t 1870.

ChÃ¨re amie, je pense que vous ferez bien de ne pas venir Ã Paris en ce moment; je crains qu'il n'y ait sous peu de tristes scÃ¨nes. On ne voit que des gens abattus ou des ivrognes qui

chantent _la Marseillaise._ Grand dÃ©sordre partout! L'armÃ©e a Ã©tÃ© et est admirable; mais il paraÃ®t que nous n'avons pas de gÃ©nÃ©raux. Tout peut encore se rÃ©parer; mais, pour cela, il faut presque un miracle.

Je ne suis pas plus mal, seulement accablÃ© de cette situation. Je vous Ã©cris du Luxembourg, ou nous ne faisons qu'Ã©changer des espÃ©rances et des craintes. Donnez-moi de vos nouvelles. Adieu.

CCCXXXVI

Paris, 29 aoÃ»t 1870.

ChÃ¨re amie, merci de votre lettre. Je suis toujours trÃ¨s-souffrant et trÃ¨s-nerveux. On le serait Ã moins; je vois les choses en noir. Depuis quelques jours, cependant, elles se sont un peu amÃ©liorÃ©es. Les militaires montrent de la confiance. Les soldats et les gardes mobiles se battent parfaitement; il paraÃ®t que l'armÃ©e du marÃ©chal Bazaine a fait des prodiges, bien quelle se soit toujours battue un contre trois. Maintenant, demain, aujourd'hui peut-Ãªtre, on croit Ã une nouvelle grande bataille. Ces derniÃ¨res affaires ont Ã©tÃ© Ã©pouvantables. Les Prussiens font la guerre Ã coups d'hommes. Jusqu'Ã prÃ©sent, cela leur a rÃ©ussi; mais il paraÃ®t qu'autour de Metz, le carnage a Ã©tÃ© tel, que cela leur a donnÃ© beaucoup Ã penser. On dit que les demoiselles de Berlin ont perdu tous leurs valseurs. Si nous pouvons reconduire le reste Ã la frontiÃ¨re, ou les enterrer chez nous, ce qui vaudrait mieux, nous ne serons pas au bout de nos misÃ¨res. Cette terrible boucherie, il ne faut pas se le dissimuler, n'est qu'un prologue Ã une tragÃ©die dont le diable seul sait le dÃ©noÃ»ment. Une nation

n'est pas impunÃ©ment remuÃ©e comme a Ã©tÃ© la nÃ´tre. Il est impossible que de notre victoire comme de notre dÃ©faite ne sorte une rÃ©volution. Tout le sang qui a coulÃ© ou coulera est au profit de la RÃ©publique, c'est-Ã -dire du dÃ©sordre organisÃ©.

Adieu, chÃ¨re amie; restez Ã P..., vous y Ãªtes trÃ¨s-bien. Ici, nous sommes encore trÃ¨s-tranquilles; nous attendons les Prussiens avec beaucoup de sang-froid; mais le diable n'y perdra rien. Adieu encore. . . . . .

CCCXXXVII

Cannes, 23 septembre 1870[1].

ChÃ¨re amie, je suis bien malade, si malade, que c'est une rude affaire d'Ã©crire. Il y a un peu d'amÃ©lioration. Je vous Ã©crirai bientÃ´t, j'espÃ¨re, plus en dÃ©tail. Faites prendre chez moi, Ã Paris, les _Lettres de madame de SÃ©vignÃ©_ et un Shakespeare. J'aurais dÃ» les faire porter chez vous, mais je suis parti.

Adieu. Je vous embrasse.

[1] DerniÃ¨re lettre, Ã©crite deux heures avant sa mort.

FIN.

Sources et licence

Texte : https://www.gutenberg.org/ebooks/56474. Domaine public (texte redistribue sans la marque Project Gutenberg). Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.